U d'/of OTTAWA
39003002519048

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/scrapbookpicardi00leva

SCRAP-BOOK.

JUIN 08 1973

GUSTAVE LE VAVASSEUR.

SCRAP-BOOK.

PICARDIE, 1858-1870.

AMIENS,
IMPRIMERIE DE LENOEL-HEROUART,
RUE DES RABUISSONS, 30.

1870.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PG
2338
L45S38
1870

SCRAP-BOOK.

Un matin, comme je profitais de l'hospitalité qui m'avait été offerte au chateau de *** pour dormir la grasse matinée, mes yeux encore à demi ensommeillés se débattaient en vain contre la douleur que leur apportaient les rayons du soleil de huit heures, se jouant capricieusement sur les écailles d'un couvre-pieds multicolore. La douleur et le soleil l'emportèrent sur la paresse et je m'éveillai tout-à-fait. O la réjouissante arlequinade c'était pour les yeux d'un coloriste que le papillotage de tons étincelant l'un après l'autre sur mon lit au caprice de la lumière ! c'étaient tour-à-tour un arc-en-ciel, un damier chinois, une fourmilière de lézards se jouant dans les feuilles, que sais-je ? tout un monde de marionnettes, de nuances et de reflets à rendre joyeux un enfant malade et à transporter un poète à la fête des lanternes. Et pourtant, il avait suffi à une main soigneuse de ramasser les bouts de rubans tombés de la toilette de demain ou sauvés du naufrage de la toilette d'hier pour préparer les matériaux de ce séduisant ouvrage. Pour le parfaire, il n'avait fallu qu'un peu de goût, un peu de complaisance pour les trouvailles du hasard et un bout de fil.

Cette vue me fit songer et depuis ce temps-là, ménagère soigneuse, je ramasse aussi les bouts de rubans, tombés par ci par là, comme d'insignifiants flocons, de l'imagination qui rêve et de l'intelligence qui travaille.

Il me manquait un bout de fil pour les attacher. Je l'aurais trouvé, qu'il me manquerait toujours la patience et l'habileté nécessaires à qui se livre au pénible exercice de la couture.

Heureusement les Anglais m'ont fourni mon titre, et je m'y tiens.

Il fallait aussi un lieu pour exhiber mon ouvrage, pas trop au soleil et pas trop à l'ombre, pour que les rayons fussent plus capricieux.

J'allais quêtant cet endroit propice, le nez à terre et me regardant marcher, lorsque je me sentis arrêter par une grille. Un paysan se signait dévotement et faisait sa prière. Je levai les yeux pour faire aussi la mienne à ce saint qui pouvait me tirer d'embarras et je m'aperçus que j'étais arrêté sur la place St.-Denis, au pied de la statue de Ducange.

Le paysan s'était trompé de saint, mais j'avais trouvé le mien : certaine anecdocte me revint en mémoire.

Le père vénéré des antiquaires picards avait, dit la chronique, l'habitude d'écrire ses pensées, le fruit de ses recherches, ses découvertes étymologiques sur des brimborions de papier de toute nuance, de toute taille et de toute forme. Il les jetait ainsi toute formulées dans une grande malle respectée des rats, qui rongent les volumes et méprisent les feuilles détachées. La malle pleine, il commençait à en remplir une autre. Ce sont tous les papiers contenus dans ces malles qui ont formé le fameux *Glossaire*. Ce sont eux qui brin à brin ont amassé le piédestal, et, peu à peu, en montant, fait aussi la statue.

C'était là mon modèle. Mon idée avait un haut fumet de terroir Picard. J'étais Picard par l'esprit comme par le cœur. A qui, sinon à des picards, devais-je dédier et faire lire mon

SCRAP-BOOK.

DE QUELQUES CHOSES SIMPLES.

Il est si simple, — quand on a depuis 1,200 fr. de revenu net jusqu'à l'indéfini, de se contenter de ce que l'on a, de vivre ou de végéter suivant son rang et de mourir sans laisser de dettes, — et cependant.....

Il est si simple, — de ne pas porter un chapeau vert avec une robe bleue et de ne pas mettre de rubans jaunes sur un chapeau vert, — et cependant.....

Il est si simple, — de ne pas chanter quand on a la voix fausse, de ne rien dire quand on bègaie, de ne pas danser quand on boite, — et cependant.....

Il est si simple, — de conserver sans tache le nom d'un père honorable au lieu d'emprunter le nom de son voisin ou de prendre un nom de fantaisie. Il est si simple de conserver le château, la maison ou la cabane de son père, au lieu de les vendre ou de les renier, — et cependant.....

Il est si simple, — de ne pas vouloir se faire passer pour méchant quand on est bon, pour dur quand on est sensible, pour roué quand on est innocent, de ne pas rougir de ses petites vertus et de ne pas chercher à se faire attribuer de grands vices, — et cependant.....

Il est si simple, — de se lever sans hâte, de manger sans gourmandise, de se coucher sans remords et de prendre sa peine suivant son état, — et cependant.....

Il est si simple, — de ne pas contredire son interlocuteur quand on est du même avis que lui et de ne pas se donner à soi-même trop haut de mauvaises raisons que l'on désapprouve tout bas, — et cependant.....

Il est si simple, — de n'intimider qui que ce soit et de n'être intimidé par personne, — de montrer son esprit à la femme qu'on aime, — de souhaiter le bonjour ou le bonsoir sans périphrases, — d'éviter le *pathos* dans la Cortezia d'une lettre, etc., — et cependant.....

Interminable.

ÉGLOGUE PICARDE.

Menalque. — Cette matinée d'hiver est saine et belle ; on respire l'air à pleins poumons, et nos troupeaux rassénérés semblent exhaler les poisons amassés à l'étable pendant les longues nuits et les courtes journées, plus tristes que les nuits. Ils font ample provision d'air pur et trouvent à picorer quelque brin d'herbe fraîche. Autour de nous circule la vie. Cette matinée est bonne.

Tircis. — Oui, la nature est une bonne mère. Mais ne vois-tu pas ce sinistre vol de corbeaux qui s'enfuient vers la gauche avec des cris désespérés ? N'entends-tu pas, à notre droite, les coups intermittents et sourds de la cognée ?

Ménalque. — Ce sont les coups de la cognée du bûcheron qui abat le coin de forêt ou nous allions faire la méridienne. Bientôt le bois deviendra un champ fertile, et nous ferons paître nos troupeaux là où ne croissaient que des noisetiers stériles, des hêtres brûlants et des chênes rabougris.

Tircis. — Ne trouves-tu pas lugubre le bruit de la cognée ?

Ménalque. — De vrai, je le trouve lugubre et chaque coup me fait tressaillir ; on dirait qu'il correspond aux battements de mon cœur ; mais après tout c'est un mal pour un bien.

Tircis. — Ne trouves-tu pas déchirant le dernier râle d'un grand arbre qui tombe à terre ?

Ménalque. — De vrai, c'est déchirant. La corde ignominieuse qu'on lui a jetée au col l'ébranle peu à peu et casse ses dernières racines, serviteurs fidèles qui meurent avec un grincement ; enfin, il penche vers la terre, ses derniers appuis éclatent, l'air est agité au loin, les petites branches sont broyées sur le sol ; le tronc, qui n'est plus qu'un cadavre, bondit sous une dernière convulsion, et le dernier cri d'agonie du géant des forêts se prolonge d'échos en échos comme le rugissement suprême du lion.

Tircis. — Ce n'est pas le rugissement du lion, ô Ménalque, c'est un bruit d'entrailles qui se déchirent. As-tu jamais entendu le charpentier du village clouer la bière d'un de tes proches ? Quel horrible bruit fait alors le marteau, d'ordinaire joyeux ou indifférent ! Ecoute, écoute, c'est là le bruit de la cognée. As-tu jamais entendu le bruit de la terre sèche tomber à grand fracas sur cette même bière ? A ce roulement funèbre, les plus forts pâlissent, les amis sanglottent. Ecoute cet arbre qui tombe.

Le Bucheron. — Suspendez vos plaintes, trop sensibles bergers. La bise est froide, la neige est mortelle, la pluie est malsaine, le soleil est brûlant. Qui garantit de la bise, de la neige, de la pluie et du soleil ? — La chaumière. Les appuis de la chaumière, les poutres de la chaumière, viennent du tronc de l'arbre. Le foyer qui réchauffe, le foyer où cuisent les aliments réparateurs, est entretenu avec les rameaux de l'arbre.

Tircis. — Bûcheron, tu fais ton métier, comme le fossoyeur fait le sien. Tu obéis à la loi du travail et tu gagnes à la sueur de ton front ton pain quotidien. Ton travail est saint et respectable ; mais tu fais un vilain métier. Lorsque tu auras déshabillé la terre que tu défriches, quand de maigres moissons recouvriront à peine le sol frissonnant et nu, et que toute la contrée ne sera plus qu'une vaste plaine sans eau, sans verdure et sans ombrages, où s'alimentera le foyer du pauvre ? Le glaneur économe regrettera en vain les ramilles sèches que Dieu, qui s'inquiète des humbles, faisait secouer pour lui par les bras du vent ; récolte méprisée du riche,

moisson abondante pour l'indigent, après laquelle les oiseaux du ciel trouvaient encore à glaner la charpente de leur nids. Faudra-t-il remplacer le bois sec par la tourbe fétide, récoltée au loin, au milieu des fiévreuses exhalaisons des marais ? Ira-t-on, à prix d'or, marchander la houille emmagasinée dans les villes ? Mais le pauvre ne saurait ni transporter au loin, ni acheter. Il n'a pas d'argent et le temps est son capital.

Ménalque. — Le laboureur intelligent couvrira ces terres reposées d'œillettes sonores et de colzas aux nombreux rameaux. Les tiges sèches seront ramassés en bottes grinçantes, et leurs joyeux pétillements dans le four allumé par la ménagère, annonceront aux enfants charmés et assureront aux laboureurs la flamiche du jour et le pain de la semaine.

Tircis. — Et comment rendre au champ sa fécondité épuisée, quand on brûle la paille de sa moisson ? En voulant féconder la terre stérile, ô défricheurs insatiables, vous préparez une stérilité plus triste que la première.....

Ménalque. — C'est un bien triste sujet d'entretien pour une si belle matinée. Qu'en penses-tu, bûcheron ?

Le Bucheron. — Moi, — je fais mon métier, comme vous dites. Vilain ou non, je le fais de mon mieux. J'abats et je défriche. Labourera qui voudra.

Ménalque. — Après tout, Tircis, c'est un conquérant que ce bûcheron.

Tircis. — O Ménalque, la conquête est la mère des ruines.

Bourgeons des lilas, qui voulez éclore,
Bourgeons étourdis, ne vous hâtez pas ;
La bise des nuits est à craindre encore,
Bourgeons des lilas.

Bourgeons du sarment, dont la sève pleure,
Bourgeons des pêchers, roses, froids et nus,
Espoir de doux fruits, attendez votre heure,
Ne grossissez plus.

Le soleil d'hiver aux ardeurs traîtresses
Met brutalement vos jours en péril,
Le tyran n'a pas les chastes caresses
Du soleil d'avril.

D'un baiser brûlant l'approche embrasée
Sèche, en un instant, la brume des nuits
Et boit, sans pudeur, avec la rosée,
Les fleurs et les fruits.

Que de pauvres fleurs, mortes à l'aurore ;
Que de fruits perdus, bourgeons éclatants,
Pour avoir voulu, comme vous, éclore
Avant le printemps.

Il était jadis des saisons clémentes ;
Le soleil, auquel nous nous égayons,
Saisi de pitié pour les fleurs naissantes
Voilait ses rayons.

A peine le soir, doux à leur faiblesse,
Sur les bourgeons verts, hésitants encor,
Laissait-il errer, comme une caresse,
Son long regard d'or.

A l'abri du vent et des ridicules,
Le pauvre poète, en cet heureux temps,
Sans s'inquiéter des froids crépuscules,
Chantait le printemps.

Mais, hélas ! bourgeons, le temps où vous êtes,
Pleure tous les jours des charmes perdus;
S'il possède encore un ou deux poètes,
Le printemps n'est plus.

C'est un souvenir, qui déjà s'efface,
Ainsi que celui de quelques vertus
Dont l'enfant se moque au sortir de classe:
Le printemps n'est plus.

N'allons pas compter sur un phénomène,
Attendons des jours plus certains: songeons
Que souffrir n'est pas de notre domaine,
Bien-aimés bourgeons.

Au revoir, bourgeons; au bec de ma plume,
Je sens que déjà l'encre gèle un peu,
Et jusqu'à l'été je vais, peur d'un rhume,
Rallumer mon feu.

Petits jardins d'Amiens, mars 1857.

QUESTION D'ARGENT.

Chacun en parle; chacun en médit. Les hypocrites affichent le mépris des richesses; les honnêtes gens hésitent; les déhontés se précipitent à la curée: mais tout le monde à la fièvre, tout le monde bâtit des châteaux en Espagne et rêve de chimériques Californies. Les pêcheurs en eau trouble ont beau jeu. Ils en profitent et trichent encore, comme c'est leur habitude.

On se fait des plans de munificence ou d'économie. A peine est-on parvenu au but de ses désirs, que l'on devient avare ou que l'on jette son argent par les fenêtres. On se pavane dans son habit

doré, ou on le met à l'envers pour s'abriter sous les haillons de la doublure.

Que doit donc faire l'honnête homme riche ou enrichi qui veut sauver son honneur et son âme et diriger sa barque au milieu des rapides du Sacramento?

Se rappeler cette formule d'un philosophe chrétien :

L'argent est le pire des maîtres et le meilleur des serviteurs.

LA FIN DU MONDE.

Sonnera-telle au moment fixé par les prophètes d'almanach, cette terrible dernière heure du genre humain et la comète perdue sera-t-elle le marteau qui doit en frapper l'épouvantable coup sur le cadran de l'éternité?

J'en doute et vous en doutez aussi.

Elle sonnera pourtant et le vent de la ruine universelle dispersera bien des oripeaux et bien des vanités.

Vanité de la coquetterie et de la toilette; vanité du luxe de toute sorte ; vanité du superflu.

Vanité de ce qu'on regarde aussi comme le nécessaire; vanité de l'ameublement, vanité de l'habit, vanité de l'argent.

Que de déceptions amères ! que de regrets inutiles !

Mais nulle déception plus amère, nul regret plus inutile que celui du poète et du glorieux quel qu'il soit, qui comptait sur la renommée posthume et faisait fi de la proie du présent pour se complaire dans l'ombre de l'avenir.

Gloire posthume, — fumée sans feu.

LA CAVALCADE.

—

Est-ce le doux vent d'Avril
Qui sitôt met en babil
Toutes les lèvres ?
Mais il neige, il grêle, il pleut ;
Quelle bile vous émeut,
Et quelles fièvres

Sur les balcons Amiénois
Mettent ces jolis minois
En embuscade?
— Nez au vent, l'œil éclatant,
Phrase au bec, chacun attend
La cavalcade.

Elle approche; voyez-vous,
Précédant les jeunes fous,
Et leurs vacarmes,
D'abord ces deux pelotons
Impassibles de dragons
Et de gendarmes?

La foule en vain derrière eux,
Ainsi qu'un vin généreux
Qui se tourmente,
Un peu folle en ses ébats,
S'agite du haut en bas,
Court et fermente.

Le gendarme étincelant,
Avec son chapeau galant,
Mis sur l'oreille,
C'est le bouchon aguerri
Qui contient le Sillery
Dans la bouteille.

Mais, que vois-je au premier rang?
— Ce sont les fils de ton sang,
O Jean Bonhomme;
Laboureur, mon vieux savant,
On t'a fait passer devant
Le gentilhomme;

N'es-tu pas son frère aîné?
Quand l'homme fut condamné
A la misère,
Et qu'à ses enfants maudits
Dieu, fermant le Paradis,
Forma la terre,

Fort, résigné, courageux,
Au joug tu soumis les bœufs,
Et, sans querelle,
A la sueur de ton front,
Tu forças le sein fécond
De la rebelle.

Vous suivez les paysans,
Fils de la ville, artisans
Qui, sans relâche,
Bien qu'un peu plus raffinés,
Tout le jour vous obstinez
A votre tâche.

Imitez les laboureurs,
Méprisez des discoureurs
Les litanies ;
Gardez, — vous êtes sa main, —
Gardez du grand corps humain
Les harmonies.

Et toi, qui réponds si bien
Au souci quotidien
De la patrie,
Qui marches sans temps d'arrêts,
Ahasvérus du progrès,
Fière Industrie,

Marche, marche..... pas à pas
Ton rôle à coup sûr n'est pas,
D'être futile;
Laisse aux caprices des arts
Leurs mystérieux hasards ;
Ne sois qu'utile.

Tisse, fabrique, retords,
Et, te prenant corps à corps
A la matière,
Forte, loyale surtout,
Porte enfin le dernier coup
A la misère.

Et toi, char symbolisé
De cet art subtilisé
Qui de Nature
Taquines un peu les lois,
Quelque paré que tu sois,
Horticulture,

Devant tes deux devanciers
Abaisse tes airs princiers,
Tes façons vaines ;
Où vont mourir tes lilas,
Et tes fiers camélias,
Et tes verveines ?

Faut-il, ô fleur, te montrer,
Lorsque ta mort vient parer
Nos jeux profanes ?
Faut-il, outrant Juvénal,
Te montrer au sein vénal
Où tu te fanes ?

Mais qui suit? — Le plus souvent
L'orgueil mort sur le vivant
Hélas! se calque,
Et ce n'est pas le moins fou. —
Est-ce un char de triomphe, ou
Un catafalque ?

— En navire déguisé
C'est ce fleuve divisé
En tant de branches,
Que couvraient aux temps anciens
Tant de ponts aériens
Et tant de planches.

Vieux boulevart du Wallon,
Achille dont le talon
Est Blanquetaque,
Tous les jours tu disparais
Et sèches dans tes marais
Où l'on t'attaque.

De nos coteaux chevelus
Hélas ! ne descendent plus
Tes tributaires,
Tant on a fait de contrats
Où l'on met les bois à bas
Chez les notaires.

Dans la Venise du Nord
Tu n'es plus, ô triste sort !
Qu'une écritoire ;
Saint Maurice y met au bleu ;
Saint Pierre chôme ; et Saint Leu
Demande à boire.

Somme, du haut de ton char,
Vois le bon peuple Picard
Qui te croit morte,
Avec un regret poli
Te suivre au champ de l'oubli
Où l'on t'emporte.

Et pourtant ce peuple-ci
Garde assez bien le souci
De son histoire ;
Mieux que de plus conquérants
Ses aïeux furent garants
Du territoire.

Déployez vos étendards,
Braves chevaliers Picards,
Français quand même,
Qui repoussâtes le nom
Espagnol ou Bourguignon
Comme un blasphême ;

Grands vaincus au noble cœur,
Qui, perdant tout, fors l'honneur
Et l'espérance,
Criiez à l'astre obscurci
D'Azincourt et de Crécy :
Vive la France !

Marchez après eux, marchez
Adroits et braves archers,
Leurs frères d'armes,
Vous dont l'arc retentissant
A fait couler tant de sang
Et tant de larmes.

Chevaliers, archers, héraults,
On rirait, vaillants héros,
De votre foudre,
Tant la pauvre humanité
A de choses inventé
Depuis la poudre ;

Mais sous l'arc ou le fusil,
Dans tous les jours de péril,
On le retrouve,
Ce cœur français, ce grand cœur
Qui dit n'avoir jamais peur,
Et qui le prouve.

Ce qui plaît aux curieux,
C'est qu'après le sérieux
Vient le comique ;
Le fou succède au vainqueur :
Après le vrai roi de cœur
Le roi de pique,

Et puis les quatre valets
Suivant du bouge au palais
Leurs chefs de file,
Hector, Ogier, Quinola
Et, plus fléau qu'Attila,
Le gai Pamphile.

Leurs combats semblent des jeux;
Les gens les plus courageux
N'en font que rire;
Leur sceptre est un mirliton,
Un domaine de carton
Est leur empire;

Pourtant jamais conquérants,
Ni les plus cruels tyrans
Dans leurs furies,
N'ont fait verser tant de pleurs
Que ces bons rois aux couleurs
Si bien fleuries.

Tayaut, ho! tayaut! tayaut!
Montagnard, et toi, Rustaut,
Moins diplomate,
Poursuis ton rêve cruel;
Du vieux seigneur du Hamel
Voici la patte.

Sonnez, chasseurs sans pitié,
Sonnez l'hallali sur pié,
La bonne chasse!
A table, au retour du bois,
Redites vos grands exploits
A votre race.

Mais comment vous admirer?
— J'ai, — puisqu'il faut déclarer
Mon sens intime, —
Le cœur ainsi départi ;
Je suis toujours du parti
De la victime.

Devant vous, joyeux méchants,
Je fuis à travers les champs
Et j'ai la fièvre
Lorsque je vois, sous la dent,
Saigner le moignon pendant
Du pauvre lièvre.

Salut, tréteau peu coquet,
Théâtre de Bilboquet
Et de Bobèche,
Où dans un lampion naïf,
Au milieu d'un bain de suif
Fume la mèche,

Où, narguant le bateleur
Qui traite son serviteur
En terrain neutre,
Paillasse, qui fait le sot,
Afin d'augmenter sa dot
Tend son vieux feutre,

Où, devant l'autorité
Revêtue en vérité
De son écharpe,
Zéphyrine fait vraiment
Pour un applaudissement
Le saut de carpe.

Et toi, vaurien triomphant,
Du poète et de l'enfant
Joie éternelle,
Salut, beau fils de Guignol,
Vieux matamore espagnol,
Polichinelle,

Dont le bon Charles Nodier
Cherchait à psalmodier
La rhétorique,
En mettant entre ses dents
Les deux timbres discordants
De la *pratique!*

Salut, bâton, dont l'esprit
Bat tout le monde, et se rit
De la police,
Tandis que le diable fin,
Qui le pousse, attend la fin
Dans la coulisse.

Du diable ce sont les tours;
On le retrouve toujours
Dans quelque cave;
Il s'est pour sûr introduit
Dans ces fourneaux où l'on cuit
La betterave.

Légume au flanc rebondi
Qu'a sans mesure arrondi
La soif du lucre,
Toi qui fus un doux bienfait,
Quoi! tu n'es pas satisfait
De rester sucre!

Comparant ta lymphe au sang
De la vigne pâlissant,
Tu veux encore,
Pour acclimater le spleen,
Faire concurrence au gin
Ce Minautaure!!

Mais, esprit trop aiguisé,
Tu prends l'air mal avisé
D'un faux prophète ;
Quitte ce ton irrité,
Songe que la Charité
Est de la fête.

La Charité, gens d'Amiens,
Chez vous, dans les temps anciens
Fit un prodige ;
Vous saurez, j'en suis certain,
Vous rappeler saint Martin :
— Noblesse oblige. —

Ce prodige se passait
En l'an Trois cent trente-sept
Depuis notre ère;
Mil huit cent cinquante-sept !
Figurez-vous bien que c'est
L'anniversaire.

Manteaux de nuit et de jour,
Manteaux de ville et de cour,
D'homme et de femme,
Satin, drap, bure ou brocard,
Jetez vos manteaux au char
Qui les réclame.

Si, jusque dans vos greniers
On va quêter vos deniers,
Donnez; l'aumône,
Fruit tombé du capital,
N'a jamais à l'hôpital
Conduit personne.

La cavalcade a passé;
La misère, — mal forcé, —
Est éternelle;
Donnez; si la Pauvreté
Reste, que la Charité
Reste comme elle.

Amiens, 13 avril 1857.

CRITIQUE.

LE FILS NATUREL

DE M. ALEXANDRE DUMAS FILS.

Il est mort l'année dernière un homme qui maniait la critique comme un bucheron manie sa cognée ; les rois de la forêt ne lui inspiraient ni crainte ni respect, et, comme il n'avait pas peur de sa peine, il les abattait à ronde souche en un tour de main comme s'ils eussent été des baliveaux de la dernière coupe. Aussi était-il craint, estimé, courtisé, sinon aimé, cet infatigable fagotteux.

Depuis Laharpe, de classique mémoire, nul n'a vu son opinion formulée, entourée de plus de crédit et d'autorité que ce pauvre Gustave Planche dont je veux parler ; et pourtant qui jamais eut moins de grâce et de délicatesse ? Plaisanteries lourdes et battant la brèche à la manière du bélier antique, redites fatigantes, phrases sans sel et sans prétention, style de maladroit faux bonhomme ; telles étaient les armes dont il se servait et qu'il ne se soucia jamais de fourbir. Est-ce donc sa brutale façon de rudoyer les dieux qui valut à cet Ajax Télamonien sa place dans

la république des lettres ? — Non, c'est que, fidèle à sa raison et même à ses préjugés, il ne disait jamais que sa vérité et ne songeait point à orner de fleurs la vérité des autres. Peut-être jugeait-il trop sévèrement et systématiquement, mais il ne connaissait ni la camaraderie ni la démangeaison d'écrire. Jamais à propos d'un livre ou d'un tableau, il ne s'avisa de faire la parade et de danser sur la corde à son propre bénéfice. Ce qu'il disait, il le pensait, et il le disait comme il le pensait, lourdement, crûment, mais sincèrement.

On peut être plus fleuri, plus orné, plus attique, plus indulgent que ne l'était le critique de la *Revue des Deux Mondes* : mais chacun dans sa sphère et à sa place doit prendre modèle sur lui en un point. Il faut dire notre vérité ou nous taire. Qui donc peut nous forcer à blâmer ce que nous aimons, à louer ce que nous n'aimons pas ? J'admets volontiers que l'impartialité est un rêve, mais la conviction n'est pas une chimère; chacun peut et doit exprimer à sa manière la sienne, et, s'il se peut, rien que la sienne ; c'est là le facile secret de cette indépendance sans laquelle, en littérature, on n'est et ne sera jamais qu'un écolier, bon tout au plus à écouter, à applaudir ou à murmurer, mais indigne de monter dans la plus petite chaire et incapable de faire la plus mince leçon.

Ceci est plus qu'une profession de foi, c'est une déclaration de principes.

Tachons donc de mettre en pratique notre théorie et examinons, à notre point de vue, le grand succès du jour, *Le Fils naturel* de M. Alexandre Dumas fils.

Dans l'été de 1815, Charles Sternay, désœuvré et ne sachant que faire à Paris sans argent, flânait et s'ennuyait dans le château de sa mère à quinze lieues de Tours. « Au bout d'un mois d'une existence purement matérielle (c'est M. Dumas qui parle), des idées d'amour passent par la tête du Parisien.... Un jour ce jeune homme traverse la lingerie pour aller prendre des

instruments de pêche dans un grenier et il aperçoit une jeune fille qui travaille près d'une fenêtre... Monsieur Sternay avait pour lui la jeunesse, l'esprit, l'élégance, l'entraînement et l'éloquence que donnent à un homme de vingt-sept ans la vie de la campagne et une occasion comme celle qu'il rencontrait... »

Charles Sternay séduisit Clara Vignot et, le 5 février 1816, Aristide Fressard, un ami d'enfance de Clara, déclarait à la mairie sous le nom de Jacques le fils de Charles Sternay et de Clara Vignot.

Nous verrons quel imbécile sans cœur et sans résolution devient plus tard ce Charles Sternay qui à vingt-sept ans ne sait comment vivre à Paris sans argent au mois de mars 1815, qui s'ennuie à la campagne pendant que l'on se bat à Waterloo et qui trouve le moyen de dépenser sa *jeunesse*, son *esprit*, son *élégance* et son *éloquence* à séduire une couturière ; mais passons. M. Dumas ne s'arrête pas à ces bagatelles de vraisemblance ; c'est un metteur en scène habile et heureux ; toutefois, malgré l'exactitude du décor, le positivisme du costume et le laisser aller du langage, M. Dumas n'est point réaliste. Nous ne prétendons, du reste, lui faire un reproche de sa fantaisie qu'autant qu'il aurait des prétentions au réalisme.

En 1819, Clara est à Paris, le petit Jacques est malade, Charles Sternay évite sa maîtresse et son enfant qu'il n'a pas reconnu, invente mensonges sur mensonges, prétexte des revers de fortune et un voyage en Amérique, et finit par déposer entre les mains de Clara un titre de deux mille francs de rente et aller se.... marier ailleurs ; Clara éclate, déchire le contrat d'aumône et peut-être succomberait-elle à l'excès de sa douleur sans la présence de deux singuliers anges gardiens qui la soutiennent dans cette épreuve.

Le premier est Aristide Fressard, le fils du teinturier de Tours, l'ami de Clara, le parrain de Jacques; c'est une figure originale que celle de ce facétieux basochien qui débite crûment,

rondement et sans trop de choix les bons mots que l'auteur, assurément un des hommes les plus spirituels de ce temps-ci, avait eu soin d'amasser pour le besoin de la pièce. Ce notaire n'existe pas, n'a jamais existé et n'existera jamais. C'est M. Dumas fils qui pour nous égayer et nous intriguer, s'est déguisé en tabellion et sous ce masque comique et grotesque nous jette à pleines poignées le sel de sa cuisine. J'avoue que l'auteur en a quelquefois prodigué de plus fin et de plus attique; mais, en dehors de toute préoccupation réaliste, mieux vaut cent fois ce notaire-là qu'un plus vrai ; autant ce bouffon-là qu'un autre, il est amusant et si bon enfant.

L'autre ange gardien de Clara, le plus sérieux, le plus utile est M. Lucien, son propriétaire, jeune poitrinaire libertin qui, pressentant sa fin prochaine, met les morceaux doubles, brûle sa vie par les deux bouts et meurt en laissant à Clara et à son fils vingt-cinq mille livres de rente. Celui-ci est encore plus invraisemblable que le joyeux notaire, non pas qu'il ne se rencontre parfois de ces énergiques étourdis qui se noient volontairement dans le tonneau de Clarence, mais il est inouï :

1° Que le don Juan poitrinaire qui passe pour faire la cour à Clara ne la lui fasse pas réellement. Il connaît son passé et ne fût-ce que pour ajouter à sa liste un nom insignifiant, mais un peu plus sentimental que les autres, il doit tenter l'aventure ;

2° Que, soutenue par les sentiments de dignité naturelle et de délicatesse que lui a prêté l'auteur, par le commencement d'éducation qu'elle se donne à elle-même pour être digne de Charles et par les conseils de cet honnête Gaudissart d'Aristide, Clara accepte le legs, gros d'injure et de soupçon, d'un homme taré, tandis qu'elle repousse le don peu délicat, il est vrai, mais parfaitement légitime, du père de son enfant. Aussi Aristide Fressard ne saurait-il expliquer à la marquise la conduite de Clara (act. Ier, sc, VII) et Jacques a-t-il parfaitement raison (act. II, sc. VI) quand il trace un peu cruellement mais nette-

ment à sa mère la conduite qu'elle aurait dû tenir. La pièce avait bien un peu besoin de ces vingt-cinq mille francs de rente-là pour faire de Jacques, l'accompli M. de Boisceny, mais pas assez pour justifier une pareille invraisemblance.

Vingt ans se sont passés, Jacques, que l'on appelle M. de Boisceny du nom d'un château acheté par sa mère, est beau, élégant, instruit, discret, généreux, un peu poète, un peu inventeur, le contraire enfin de ce qu'était son père à son âge. Il voyage avec M. de Nervaux, son ami, et trouve tout à coup en Normandie deux aventures ; il est confident d'une rupture entre M. de Nervaux et une dame imprudente et coquette, ou plutôt il se trouve jeté (c'est Henriette qui le dit elle-même à Jacques, act. I, sc. III), « à travers une de ces situations, nées de l'indifférence d'un mari et de l'oisiveté d'une femme, les rêves *qui en sont l'excuse peut être,* les dangers et les hypocrisies qui en sont l'amertume et le châtiment. » Malgré les nuages de l'expression, la pensée est claire, seulement ces sortes de choses s'*expliquent* mais ne s'*excusent* pas. Jacques se conduit en galant homme, il remet à l'amant les lettres de la dame et réciproquement.

Mais ce n'est pas tout : Jacques aime aussi pour son compte, il s'éprend pour Hermine, la nièce d'Henriette, la dame compromise, d'un amour profond, véritable et sincère. Cet amour, disons-le de suite, est irréprochable, grand et conséquent avec lui-même ; il ne se dément pas un instant, la passion n'entraîne jamais, fût-ce à des écarts de paroles Jacques ou Hermine; sûrs d'eux-mêmes, ils ne cèdent rien ; leur amour marche de pair avec leurs grands sentiments de loyauté, de délicatesse et de dignité personnelle, aussi ne fait-il point de concession, et le dénouement prévu arrive-t-il avec une netteté et une dignité peu communes dans une comédie. C'est encore une exception, si l'on veut, mais au moins celle-ci est-elle bonne, louable et exemplaire.

Jacques aime donc, mais qui aime-t-il ? — Hermine Sternay,

fille d'un frère de Charles Sternay, mort général de division; Hermine est la cousine de Jacques, elle dépend de sa grand'-mère, madame Sternay, née marquise d'Orgebac et de son oncle qui est son tuteur. La famille est complètée par le vieux marquis d'Orgebac, frère de Mme Sternay, la grand'mère.

La femme que Jacques sauve d'une position délicate est Henriette Sternay, la femme de son père, figure effacée d'épouse adultère, qui n'a aucune raison d'être, à moins que, comme punition, l'auteur n'ait voulu infliger à ce vulgaire Charles Sternay le ridicule que les vaudevillistes français sont parvenus à donner au mari trompé par sa femme. Il appartient à un esprit droit et fin comme celui de M. Dumas fils de marcher droit au préjugé, de flétrir la femme, et de plaindre le mari, ou bien d'en faire un moyen de comédie. Sous ce point de vue M. Mario Uchard, dans *Fiammina* a été plus vrai et plus moral. Que serait-il donc arrivé si Charles Sternay un peu plus faible, mais tout aussi nul, plus influencé par sa maîtresse que par sa famille, mais sans plus d'amour paternel et conjugal, eût épousé Clara Vignot? L'idéale et courageuse Clara en aurait-elle aussi été réduite à coqueter avec M. de Nervaux pour amuser son cœur pendant que Jacques aurait été au collége?

Les vieux d'Orgebac sont deux types épisodiques plus vrais et sûrs de leur succès devant le public. De tout temps, la vraie noblesse a été plus facile que la fausse, plus franche, plus accessible et moins fière, se montrant même tolérante à l'égard des blasons douteux dont elle regarde le mensonge comme un hommage. La vraie noblesse n'est jamais *snob*: la fausse l'est toujours. Pour ce qui est du succès de la pièce, comme les vieillards de l'orchestre du gymnase se reconnaîtront toujours tous dans le marquis d'Orgebac et que pas une douairière des loges ne recevra de leçons de la fausse marquise, tout le monde applaudira.

M. de Boisceny aime donc Mlle Hermine Sternay et la de-

mande en mariage. La vieille marquise qui sait son d'Hozier par cœur cherche en vain le nom de Boisceny dans sa mémoire, lorsque le notaire Fressard vient tout lui révéler. La marquise refuse d'unir sa petite-fille Hermine et son petit-fils Jacques. Jacques apprend ce refus en même temps que le secret de sa naissance ; ici finit le premier acte.

Le second acte que l'on a beaucoup blâmé et beaucoup loué renferme les deux scènes capitales de l'ouvrage, l'explication entre Jacques et son père, l'explication entre Jacques et sa mère. La première est irréprochable jusqu'au moment où Jacques, poussé par la froide logique de son père, demande pour toute réparation la main d'Hermine. A ce moment, bien que n'ayant pas de cœur, Charles Sternay devait lui accorder sa demande, sans s'égarer dans des objections fausses et puériles qui ne sont pas dignes de la grandeur de la scène et qui, on ne sait comment, paraissent convaincre Jacques et le poussent à cette extrémité fausse et impossible de provoquer son père. On comprendrait les objections de Sternay dans la bouche de la vieille marquise; c'est de-là qu'elles devaient venir après une promesse du père ; les embarras, les calomnies, les ennuis de tout genre devaient accabler ce père faible et ingrat, pris dans une position inextricable ; c'eût été sa punition et la logique des faits : la logique dont on parle tant dans cette scène qui tourne d'une façon si invraisemblable nous conduisait droit à cette situation qui vaut mieux que l'autre.

On a traité d'odieuse la scène entre Jacques et sa mère ; elle est seulement dure, un peu impitoyable, mais elle est grande et vraie. Le fils dont l'éducation est bien supérieure, dont les sentiments de délicatesse et d'honneur sont par conséquent infiniment plus susceptibles, oublie un moment les complaisances et les concessions du sentiment ; devant son avenir brisé, il ne reproche à sa mère rien de trop, puisqu'il ne lui reproche pas sa naissance. Clara doit souffrir, mais est-ce donc une ex-

piation trop grande de l'acceptation inconséquente du legs de M. Lucien que cette blessure passagère de l'amour maternel qu'une caresse guérit ? Le mouvement d'Aristide qui s'emporte contre Jacques est d'un bel effet, mais il est plus théâtral que vrai et satisfait plus les âmes tendres que les esprits droits.

Le troisième acte pourrait être appelé un acte de lessive en famille ; mais quelle singulière façon de laver son linge on a dans cette famille là et surtout quelle drôle de manière de le raccommoder ! Charles Sternay expose au marquis d'Orgebac ses petites ambitions et ses petites misères, et lui demande son nom et son marquisat avec le titre de fils adoptif; d'Orgebac refuse mais s'amuse à envoyer Sternay en solliciteur auprès du secrétaire du ministre qui n'est autre que Jacques. Ce jeune diplomate donne à son père une leçon qui ne manque pas de dignité, mais qui me semble bien catégorique et bien froide, bien britannique, pour un français de vingt-quatre ans. Henriette à son tour dont la conscience n'est pas nette, vient confesser son mari et fait avec lui de l'indulgence rétrospective; d'Orgebac et Sternay veulent tous deux adopter Jacques. Aristide les juge avec une sobriété de bons mots dont il faut savoir gré à un homme aussi expansif et aussi spirituel. Sternay, à bout de moyens, propose de reconnaître Jacques, si le marquis consent à la première adoption... *Pelio Ossam* — Sternay sur d'Orgebac, Vignot sur d'Orgebac, né Sternay ! greffe sur franc sur greffe par approche ! Ce n'est pas un moyen, c'est un expédient de comédie par lequel chacun perd un peu de sa dignité et de sa valeur propre. La toile baisse, et comme public, le bon public, peut s'en contenter un quart d'heure, l'espace d'un entracte : Aristide s'en contente bien, comme notaire, mais il reste encore un acte à jouer et personne ne songe que ce puisse être là le dénouement.

Mais si ce dénouement est impossible, un autre n'est guères plus facile : quand ennuyé des bassesses de son père, des cajoleries de

sa grand'mère et indigné des propositions d'exil faites à sa mère, Jacques Vignot illustre et considéré demande sous ce nom la main d'Hermine qui l'accepte résolûment, la situation est vraie et ne manque pas de grandeur; mais quand pour forcer le consentement de son père et de sa grand'mère qui le lui refusent de nouveau, Jacques jette en pâture à la bourgeoise ambition de Sternay un titre de comte singulièrement conquis, tout le monde sourit et le dénouement de *Tartuffe*, si célèbre par sa naïveté, est dépassé en simplicité et en bonhomie.

Ceux qui croient que le théâtre doit être l'école des mœurs ne sauraient être complêtement satisfaits de la pièce de M. Dumas fils. L'exemple y est nul et la morale en est double; si Jacques et Hermine se marient à la fin de la pièce, il n'en pouvait être autrement et personne n'est inquiet un instant sur le sort d'un amour aussi fort, aussi sûr de lui-même, aussi exempt d'extravagance que le leur. Si Jacques est récompensé c'est à peine selon ses mérites, mais comment est puni Charles Sternay ? — Il devient comte sans être obligé de reconnaître son fils et au lieu de couvrir d'un titre de noblesse le nom plébéïen et la fausse position de sa propre mère, c'est Henriette que Jacques fait comtesse, Henriette dont il connaît la vertu, Henriette, l'épouse adultère de Charles Sternay, Henriette qui devant toutes les lois et toutes les consciences est plus coupable que Clara Vignot !

Voilà pour l'exemple ; quant à la morale, quelle était dans la pensée de l'auteur au commencement de la pièce la conduite rigoureusement tracée par le devoir à Charles Sternay ? — Evidemment il devait épouser Clara. Que serait-il arrivé ? — En supposant que l'épouse désenchantée d'un homme sans énergie, sans cœur et sans esprit, eut conservé intact l'honneur conjugal, que d'ennuis et de déboires! Harcelé par sa mère, raillé par le vieux marquis, ce croque-poules de table d'hôte (act. III, sc. II), encouragé, mais non soutenu par Aristide sans po-

sition dans le monde, que serait devenu Charles Sternay ? Ce petit caractère eût tourné à l'aigre ou il se serait entièrement affaissé sous le poids de l'insouciance et de la lacheté. Comment eût-il élevé son fils ? ou comment n'eut-il pas entravé l'action de la mère ? Et si Jacques eût aimé sa cousine et que par compassion, par un réveil assez ordinaire de l'esprit de famille, on lui eût accordé sa main, quelle triste union comparée au brillant mariage emporté d'assaut qui couronne la pièce ! Mais si le succès justifie tout, — et il justifie tout au théâtre, — Clara Vignot est plus grande que n'eût été Clara Sternay, Jacques Vignot est plus intéressant et plus heureux que Jacques Sternay, Charles Sternay a bien fait de ne pas épouser Clara, et alors à quoi tendent ces déclamations sur son hypocrisie et son improbité ?

Mais la morale du théâtre n'est point la morale de la chaire ou du traité spécial. Le public du Gymnase a beau être relativement choisi, il s'accommoderait mal d'un cours de droit civil sur la paternité et la filiation, ou d'un sermon sur les égarements de la jeunesse. Le public d'un théâtre de vaudevilles veut être amusé et intéressé. Les effets de scène, les feux d'artifice de l'esprit, l'habileté des acteurs, telles sont ses préoccupations et ses plaisirs. Aussi le *Fils naturel* aura-il deux cents représentations et je pense, avec l'auteur sans doute, que c'est ce qu'il fallait démontrer.

Le *Fils naturel* est-il le meilleur ouvrage de M. Dumas fils. aura-t-il le prix décennal et conduira-t-il son auteur à l'Académie ?

Supérieur, sans contredit, à la *Dame aux Camélias* et à *Diane de Lys*, le *Fils naturel* est inférieur à la *Question d'Argent* et surtout au *Demi Monde*, le chef-d'œuvre de son auteur.

M. Dumas fils met en scène avec un incontestable talent, et même une grande convenance relative, les femmes déclassées et les hommes à réputation flottante ; pour être sans fiel, sa satire

n'en est pas moins souvent honnête et sévère, mais elle a besoin de passer par une bouche élégante et jeune pour conserver toute la finesse de son esprit et toute la subtilité de sa raillerie. L'honnêteté et la vertu étaient bien plus séduisantes, jeunes, vaillantes, vernies de neuf, gantées de frais dans le *Demi Monde* et la *Question d'Argent*, que sous l'habit officiel du notaire Aristide qui ne rit pas toujours d'un fin rire, se bat les flancs pour s'égayer et fait parader sans nécessité sa femme et ses enfants.

Quant au prix decennal et à l'Académie, ce n'est pas sous ce double souci que M. Dumas fils a écrit sa pièce.

Comme nous l'avons vu, la conclusion de son plaidoyer est douteuse ; la pièce est plutôt faite en vue de la scène qu'en vue de la preuve , les personnages sont des exceptions et non des types. Sous ce rapport, le *Fils naturel* est inférieur aux *Faux Bonshommes*, cette ébauche un peu crue sans doute, mais d'une couleur si franche et si vraie dans sa crudité.

D'un autre côté, M. Dumas met autant de négligence dans son style que M. Feuillet y met de prétention ; si le *Fils naturel* est moins mal écrit que la *Dame aux Camélias* , par exemple, je doute que les puristes dépositaires de la grammaire et du beau langage, puissent le trouver sans reproche ; il est vrai qu'on vient de recevoir M. Augier académicien.

En résumé, le *Fils naturel* n'est pas un chef-d'œuvre ; c'est un succès, ce qui n'est pas la même chose. On sait que le *Timocrate* de Thomas Corneille fatigua les auteurs avant les spectateurs et c'est tout ce qu'on sait du *Timocrate*. L'ouvrage de M. Dumas n'est point un ouvrage absolument condamnable, immoral et dangereux : c'est une thèse philosophique dans laquelle l'auteur voit souvent juste, jamais de haut et toujours sans se soucier du point de départ. On a parlé d'*Antony* à propos du *Fils naturel* : *Antony* est un ouvrage de l'école socialiste la plus avancée ; le *Fils naturel* est un philosophe du dix-huitième siècle. Il eût

admirablement fait le pendant du *Père de Famille* de Diderot. C'est à cette école, dans ce qu'elle a de moins mauvais, et à cette époque qu'appartient la pièce nouvelle de M. Dumas fils ; école et époque qui n'ont produit qu'un seul chef-d'œuvre dramatique, le simple et admirable *Philosophe sans le savoir*, le *Mariage de Figaro* étant plutôt un éblouissant feu d'artifice qu'une pièce de Théâtre.

Que manque-il donc à M. Dumas fils pour arriver à la vérité de grâce et de sentiment qui est l'expression suprême du genre qu'il vient d'adopter ? — une qualité qu'il n'aura jamais, qui manqua toujours à Beaumarchais et que possédait au plus haut degré le bon Sedaine, celle de faire des chefs-d'œuvre..... sans le savoir.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

La Fille du millionnaire, comédie en trois actes, en prose, de M. Emile de Girardin. — **La Jeunesse,** comédie en cinq actes, en vers, de M. Emile Augier. — **Le Bonheur chez soi,** comédie en un acte, en vers, de M. Victor du Hamel.

« Pendant un récent séjour à Naples, où il était venu sans livres, où il ne recevait pas de journaux, M. Emile de Girardin s'est distrait en écrivant des scènes dialoguées qu'il a intitulées *La Fille du millionnaire* (1)... »

Certes, le contraste est frappant et la pièce nouvelle pourrait être appelée l'apothéose de l'antithèse. Se trouver une fois dans sa vie dans le Golfe de Naples, sous le ciel bleu devant la mer bleue, voir grouiller à ses pieds les vrais lazzaroni, se sentir baigné dans une atmosphère de chaude paresse et pénétré de la poésie passive du *Dolce far niente*, rêver pour son propre compte parce que la traduction matérielle du rêve des autres vous fait défaut, et trouver dans ses souvenirs, dans ses espérances, dans ses chimères, dans les trésors les plus intimes de sa poésie, les conversations de notaires, de juges-de-paix, de

---

1) *Monde Illustré*, 20 février 1858.

douairières et de boursiers qui se renvoient dans un style sec, clair et à cliquetis métalliques, les paradoxes de *La Fille du millionnaire* !

Mais restituons un instant à l'œuvre nouvelle son véritable cadre.

Nous ne supposerons pas l'auteur, en décembre, dans un entresol Parisien mal clos, sans jour et presque sans feu, entre un œuf à la coque et un verre de tisane, taquiné par une grippe naissante, le bruit de la rue et la vue de la brume, mais bien par un clair et froid soleil de mars, dans la chambre haute d'un hôtel néo-grec aux colonnes pseudo-corinthiennes comme celui que M. de Girardin a si longtemps habité à l'extrémité des Champs-Elysées, devant une table méthodiquement ornée d'une écritoire sans souillures, de vélin immaculé et de plumes de fer frais émoulues. Si le maître de la maison n'a pas les manchettes de M. de Buffon, sa tenue est irréprochable et anglaise, — une tenue de combat et de dîner officiel. S'il s'approche de la fenêtre qui l'inonde de prosaïque lumière, ce n'est point Naples qu'il aperçoit, ce ne sont point les effluves de la mer qui montent à son cerveau avec l'inspiration, c'est Paris qu'il domine, le Paris moderne avec ses rues alignées au cordeau, ses folies à bon escient, ses passions mathématiques et ses enthousiasmes éteints ; Paris, non plus l'ogre irrésistible et charmant qui dévora notre jeunesse ; un Paris sans vices étourdis et sans vertus primesautières, un Paris où les battements du cœur le plus généreux sont soumis au chronomètre de la raison, où les amoureux sortent de l'Ecole Polytechnique et sont ingénieurs civils, où les jeunes premières aiment avec respect les fiancés du choix de leurs pères et où les traîtres séduisent l'innocence pour le bon motif. Est-ce de la vérité ? est-ce de la fantaisie ? La première serait bien belle, la seconde est bien triste ; en tous cas, ce n'est point là de la comédie et de quel enseignement peut être la réhabilitation de *Turcaret ?*

Né probe, intelligent et actif, M. Adam végétait dans les zônes tempérées de l'industrie quand, après un revers de fortune, il se sentit tout d'un coup dépité contre les lenteurs du travail et le mirage trompeur des espérances lointaines. Il avait sauvé du naufrage une épave de cinquante mille francs, il la risqua sur une mer bien autrement agitée que celle où il avait sombré, — il la joua à la Bourse ; un coup de dés lui rendit ce que lui avait fait perdre une série de chances malheureuses et le lui rendit au centuple. Il y a chez M. Adam une telle pléthore d'argent qu'il donne à sa fille Caroline six millions de dot.

Au temps de son honnête médiocrité Adam avait fiancé sa fille à un ingénieur nommé Rodrigues, amoureux tranquille et quelque peu transi qui ne paraît pas d'ailleurs dans la pièce et qui attend patiemment dans la coulisse l'heure de l'échéance nuptiale.

Cependant on ne se marie pas incognito avec six millions de dot et il y a là de quoi éveiller bien des convoitises et faire surgir bien des passions que la pauvreté ou la médiocrité auraient laissées endormies. La vieille marquise de la Roche-Travers, ruinée un peu par l'incurie de son mari et beaucoup par les partages indéfinis que la loi des successions a fait subir aux biens patrimoniaux de sa maison, rêve une mésalliance dorée pour son fils Roger, sans tenir compte de l'amour de celui-ci pour sa cousine Clémence de Gimécourt. C'est une rude mère et une rude femme que la douairière de la Roche-Travers, haute à la main, entreprenante, marchant droit aux satisfactions de l'orgueil, sa généalogie à la main, à travers les plates-bandes du sentiment. C'est la figure la plus carrément posée de la comédie de M. de Girardin. Seulement, elle parle trop, trop haut, et donne trop sans raison, du haut de sa grandeur, son paquet à tout le monde. Il y a trop de Mme Pernelle et même de Dorine dans la marquise de la Roche-Travers, aussi les scènes du pre-

mier acte à l'ouverture du testament, déjà d'un ton si cru, deviennent-elles par sa faute d'un comique douteux et chargé.

Pour en venir à ses fins, la marquise, à l'aide d'un certain baron son compère moitié gentilhomme, moitié industriel, cajole Adam qui a acheté l'hôtel de la Roche-Travers, circonvient sa femme et cherche à séduire sa fille. Elle ouvre à la famille Adam les portes du grand monde, ce paradis terrestre autour duquel rôderont toujours les parvenus avec un semblant de mépris et toutes les réalités de l'envie. Caroline a été reçue chez le duc d'Ayguzon; elle a dansé avec les deux fils du duc. Le piége de la marquise était bien tendu, les oiseaux s'y sont pris. Le complaisant baron, la contredanse finie, en va colporter au bureau d'un journal de médisances le sens profond et caché: le fils aîné du duc d'Ayguzon épouse Caroline Adam.

Cependant l'infatigable douairière a persuadé aux Adam de donner aussi un bal qui doit comme solder la bienvenue de leur avènement; les invitations sont lancées, les plus splendides apprêts promettent une fête magique. Madame Adam est au lit, il est vrai, avec la fièvre; mais un peu de courage, un peu de rouge; un tour de salon est bientôt fait. Sa fille la remplacera pour le reste. Les fleurs remplissent les escaliers; le tapissier va donner son dernier coup de marteau. Mais voici bien une autre aventure, les excuses, les remerciements pleuvent de toute part, à la suite des d'Ayguzon qui se sont crus insultés par l'article du journal et qui ont renvoyé leurs invitations sous enveloppe. C'est une vraie débâcle; la mine préparée par la marquise et le baron a éclaté.

C'est le moment choisi par la marquise pour offrir la main de son fils comme suprême et magnifique réparation. Malheureusement le jeune gentilhomme a pris la chose au sérieux, il doit se battre avec son cousin d'Ayguzon et le dénouement tournerait au drame sans le bon sens d'Adam qui s'explique avec le duc d'Ayguzon. Le bal Adam a lieu, les hauts invités s'y

rendent en foule, seulement c'est un bal de fiançailles entre Caroline Adam et l'ingénieur Rodrigues.

Si le caractère de la marquise de la Roche-Travers est un peu chargé, celui de Roger de la Roche-Travers est bien posé, quoique trop contenu, c'est un galant homme et un parfait gentilhomme auquel ne messiérait pas un peu plus d'étourderie.

Adam est invraisemblable. Telle que l'auteur l'a conçue du reste, cette étrange figure de *Turcaret* sans peur et sans reproche est tout d'une pièce et conséquente avec elle-même.

Le baron peut être vrai, mais il n'intéresse pas.

Caroline est une froide ingénue, dont toute l'ingénuité consiste à dire *papa et maman*; elle a de la tenue, de la résignation, un bon petit courage passif de jeune fille bien élevée, mais elle manque d'élan.

Certes, personne n'était en droit d'attendre dans une comédie de M. de Girardin le plus petit mot pour rire. Sans être bouffon, on peut être profondément comique. Il suffit pour cela d'avoir la faculté d'observer, la volonté de moraliser et le don de traduire en phrases nettes et incisives sa faculté et sa volonté. A ce compte, M. de Girardin pouvait être un auteur comique. Son style est sec et clair; son paradoxe, souvent amené maladroitement, étincelle et éclate à la fin de certains dialogues. Le mérite de l'écrivain est incontestable, mais la nature même de l'œuvre éveillait le souvenir d'une tombe à peine fermée et l'on s'attendait à quelques réminiscences de cet inimitable et charmant esprit qui fit *Lady Tartuffe* après les *Lettres Parisiennes*. Cependant il n'y a pas, à proprement parler, d'esprit dans le dialogue de M. de Girardin. La tirade et le mot y sont. Le trait manque.

Nous avons signalé à plusieurs reprises le manque de chaleur et d'entrain de la *Fille du millionnaire*. En effet, dans ce temps d'action et au milieu du tourbillon d'affaires dans lequel s'agite la pièce elle-même, on dirait que d'un bout à l'autre les personnages sont assis. Jeunes et vieux n'y commettent que des

fautes calculées ; on y place des bassesses à intérêt, mais il n'y a ni passion ni étourderie. Si, comme l'annonçait un journal, l'auteur tente la représentation à Bruxelles ou à Reims, il est probable qu'il obtiendra ce qu'on appelle un succès d'estime, ce qui équivaut au prix de sagesse dans la hiérarchie des succès (1).

Entre la *Fille du millionnaire* de M. de Girardin et la *Jeunesse* de M. Augier, il y a un point de jonction déjà signalé par plusieurs critiques qui nous servira naturellement de transition.

La marquise de la Roche-Travers et madame Huguet tendent *per fas et nefas* au même but : la fortune de leur fils... Seulement la noblesse de la marquise est incontestable, madame Huguet de Champsableux et son fils ne sont que des nobles-Ruolz.

> Mon mari s'appelait Huguet, je le sais bien !
> J'ai joint après sa mort mon nom de fille au sien.
> Je suis de Champsableux, du chef de mon grand père.
> — Il s'appelait Coquart ! — Mais il avait un frère,
> Et pour se distinguer ils avaient pris tous deux
> Des noms de métairie : Orpierre et Champsableux.
> (Act. I. sc. I).

Madame de Champsableux a marié sa fille Mathilde à un propriétaire champenois qu'elle déteste parce qu'il la raille quand elle lui parle de *ses pères*, parce qu'il se nomme Hubert et qu'en vrai paysan du Danube, il s'amuse à marcher avec des souliers crottés à travers toutes les petites lâchetés de sa belle-mère. Un caractère comme celui d'Hubert est toujours bien venu au théâtre. Il est le prétexte de mots à effets et de tirades sonores, il joue à lui seul le rôle du chœur antique. Il y a un écueil difficile à éviter, — la trivialité. M. Augier l'a évité avec bonheur dans la plus grande partie de la pièce et, à part certaine plaisanterie douteuse sur la noblesse qui se gagne comme la peste,

---

(1) La représentation donnée à Reims (25 mars 1858), vient de confirmer pleinement notre assertion.

Hubert ne dit rien que de très convenable; sa moquerie n'est point agressive ; sa déclamation évite presque toujours l'emphase et au cinquième acte, le paysan devient un vrai poète :

..... Moi, je passe mes journées
A la fraîche senteur des terres retournées ;
Aux prochaines moissons travaillant avec Dieu,
Des puissances d'en bas je m'inquiète peu.
Toute servilité de ma vie est exclue,
Et mes blés mûriront sans que je les salue.
Comment le temps charmé passe-t-il ? Je ne sais !
Ma journée est trop courte à tout ce que je fais.
Je rapporte à ma femme, heureuse et souriante,
La fatigue des champs, saine et fortifiante,
Et riche le matin, le soir plus riche encor,
Sur mon frais oreiller j'admire mon trésor.

Si madame Huguet se contentait de donner des dîners à des cuistres influents comme Mamignon et Joulin pour en faire d'utiles protecteurs à son fils Philippe, si même elle ne poussait la bassesse que jusqu'à recevoir une femme perdue devenue madame Joulin, non seulement la comédie serait dans son droit mais elle accomplirait son devoir en nous montrant par quelle suite de concessions l'ambition mène à la lâcheté :

Lorsque l'échine humaine a trop fait la courbette
Elle en garde le pli quoique l'on s'en promette.
(Act II, sc. V).

Mais l'auteur a été trop loin lorsqu'il a laissé aller la mère jusqu'à la quasi complicité de la séduction de sa fille. La bassesse tourne à l'infamie; il faudrait pour l'expliquer, une passion qui n'existe pas et ne saurait exister dans la comédie, une haine maternelle odieuse et profonde et un amour maternel impatient et aveugle. Loin de là, madame Huguet est un esprit étroit et un cœur tiède qui vont par de petits moyens à un petit résultat. Madame Huguet, à sa place dans un roman de Balzac, est odieuse dans la comédie de M. Augier.

Philippe Huguet est un triste représentant de la jeunesse. Impatient sans fougue, systématique et inconstant, de l'âge qu'il représente et au nom duquel il proteste contre l'injustice des hommes, il lui manque surtout la suprême qualité qui explique toutes les maladresses, — la loyauté, la loyauté qui marche brutalement à son but à travers les fils d'araignée de l'intrigue et qui, malgré les lieux communs des romanciers et les déclamations des philosophes prétendus déclassés, est encore la meilleure et la plus sûre des finesses pour arriver sinon à la fortune, du moins à une position honorable et honorée, ce qui vaudra toujours mieux pour le moraliste et l'homme de bien.

Mamignon et Joulin sont de basses caricatures. Passe encore pour Joulin ; on peut en trouver le type dans les obscures et moyennes régions de la basoche où l'habitude des affaires douteuses a modifié les lois éternelles de la morale et de la conscience, mais Mamignon est impossible et n'a jamais existé. Pour trouver le pendant de ce caractère, il faut évoquer une des plus extravagantes fantaisies des vaudevillistes de l'ancienne école, — c'est un Jocrisse millionnaire.

Cyprienne et Mathilde sont deux caractères du second plan bien posés... Cyprienne n'a pas de prétentions à l'ingénuité et Mathilde est une jeune femme sensée dont on aime à voir la figure contenue et naturelle. Si les deux caractères manquent de passion, la morale n'a rien à regretter. La vraisemblance est complètement sauvegardée et l'on ne saurait qu'applaudir à l'auteur comique qui a voulu montrer une jeune fille aimante et dévouée sans ardentes folies comme Cyprienne et une femme fidèle sans tentations et sans remords comme Mathilde.

Telle qu'elle est, dans son ensemble, la comédie de M. Augier est agréable ; le quatrième et le cinquième acte sont remplis de couplets qui visent à l'effet mais où l'idée et la forme sont également saines et heureuses. Mais il faut remonter jusqu'au vers de Regnard pour trouver une facture aussi lâchée, un laisser aller aussi grand, dans le style général de la pièce. Jamais non plus,

depuis Alfred de Musset, la rime n'avait été traitée avec plus de sans-façon. Ce ne serait rien pour tout autre. Catulle et Horace n'entendent pas la prosodie comme Ovide et Virgile et personne n'a osé leur demander compte de leur audace. Mais il s'agit ici d'un académicien et la critique manquerait à son devoir en ne signalant pas des négligences comme celle-ci :

D'où viens-tu ? — Du palais, parbleu ! de dessous l'orme,
Où j'attends tous les jours mon superbe avenir.
(Act. I, sc. II).

Et je demanderai la main de Cyprienne
Le jour où je tiendrai ma fortune en la mienne.
(Act. II, sc. VIII).

A revoir (1).
(Act. III, sc. V).

Moi ne pas me commettre avec ce sanglier ! (2).
(Act. III, sc. VII).

Mettez ça là.
(Act. III, sc. X).

Et des rimes comme les suivantes :

Salut, chut ! (act. I, sc. IV). *Salut, superflu* (act. IV, sc. III). *Sais, assez* (act. I, sc. III). *Sais, fais* (act. V, sc. I) (3). *Incertain,*

---

(1) M. Augier a mis ailleurs :

Jusqu'au revoir.
(Act. IV, sc. IV).

(2) Un académicien de la vieille-roche aurait dit :

Moi ! j'irais me commettre avec ce sanglier !

(3) Avec quoi riment *salut* et *sais* ? S'ils riment avec les deux mots employés, comment ces mots riment-ils ensemble *Chut !* et *superflu, fais* et *assez ?* On peut défendre les deux rimes, mais encore est-il qu'il faut choisir.

éteint (act. II, sc. I). *Bien, prévien* (act. II, sc. V). *Point, besoin* (id. id.). *Soit, soi* (id. id.). *Atteint, certain* (id. id.). *Moi, croi* (act. II, sc. VII). *Autrement, maman* (act. II, sc. VIII). *Affront, patron* (act. III, sc. I). *Dit-on, en quoi donc?* (act. III, sc. II). *Croi, moi* (act. III, sc. VII). *Point, coin* (act. III, sc. VIII). *Aujourd'hui, rédnit* (act. III, sc. X). *Certain, atteint* (act. III, sc. II). *Hé bien ! j'y tien* (act. IV, sc. III), *Meurt, serviteur* (id. id). *Vaut, cerveau* (act. V, sc. I). *Aperçoi, foi* (act. V, sc. IV.) *Chaud, manteau* (id. id).

Quelques unes de ces rimes sont tolérées par l'usage, mais on conviendra qu'elles reviennent trop souvent. Encore une fois ce sont des querelles que je ne chercherais pas à M. Augier s'il n'était académicien et s'il n'avait pas, quand il veut, le secret du bon style et des rimes riches comme le prouvent les derniers actes et le succès définitif de sa pièce.

Quelque temps avant la comédie de M. Augier, l'Odéon avait représenté un petit acte dont les journaux ont enregistré le succès et dont l'auteur se recommande à plus d'un titre aux souvenirs de la *Picardie*. D'excellentes intentions, une donnée simple et d'une moralité douce, telles sont les qualités qui distinguent le *Bonheur chez soi* de M. Victor du Hamel. Quant à la forme, l'auteur est complètement étranger aux discordes qui séparent les camps déjà dispersés de la fantaisie et du bon sens : il se rattache évidemment à l'école tempérée qui produisit Colin d'Harleville et Casimir Delavigne, et qui, depuis la mort d'Ancelot, n'a plus de représentant, même à l'Académie.

LA FERME ET L'ATELIER.

La réalité perce à travers le mystère,
L'ombre fait place au jour ; le soleil sur la terre
Darde à travers la brume un regard incertain,
La ville dort ; il est quatre heures du matin.

La ville dort ! Sommeil plus triste que la veille !
Le Libertin oisif, que la fièvre surveille,
Cherche en vain le repos, par le rêve emporté
A la piste de quelque étrange volupté ;
L'Ambitieux, molosse aboyant à la lune,
S'agite en courtisant en songe la Fortune ;
L'Inventeur, poursuivant son problème qui fuit,
Rallume son flambeau devant le jour qui luit ;
Le Joueur obstiné voit des chances meilleures,
Et le gras Parvenu qui dort depuis sept heures
S'apprête, — il croit que c'est un devoir qu'il remplit, —
A parfaire le tour du cadran dans son lit.

Dans ce monde grotesque, inquiet et postiche,
Le Pauvre au moins vit-il un peu mieux que le Riche ?

— L'Ouvrier, mal couvert, l'un sur l'autre entassé,
Dort avec sa famille en un grenier glacé.

L'air est rare et malsain ; de cet air méphitique
Qu'il a peur de voler à sa famille étique
Il en consomme, hélas ! le moins qu'il peut. Le jour
Doit-il le consoler de ce triste séjour ?

— Au bruit lugubre et sourd des métiers, sans lumière,
Sans air, il fait sa tâche à la journée entière,
Et, voué pour la vie à quelque obscur détail,
Il mourra sans avoir joui de son travail,
Sans savoir pourquoi faire et par quel engrenage
Son rouage s'unit à quelque autre rouage,
Si bien que tout le jour il redoute la nuit,
Et que toute la nuit il craint le jour qui suit.

Celui qui se résigne à porter la livrée
De ces soucis au moins a l'âme délivrée ?

— Les valets couchés tard, réveillés en sursaut,
Font à regret l'ouvrage et murmurent tout haut,
Ils mettent sans rougir leur service aux enchères,
Vont comme à la curée aux places les plus chères ;
Mercenaires gagés pour de courtes saisons,
Ils n'ont aucun souci du renom des maisons,
Ni des mœurs de leur maître. O serviteurs antiques,
Il est mort avec vous, le nom de Domestiques
Sous lequel autrefois chaudement abrités,
En enfants adoptifs tant de deshérités
Hantaient, comme la mère et le fils et la fille,
Le cœur et le foyer du Père de famille !
Revanches des Frontins, valets humbles et grands
Que respectaient les fils et qu'aimaient les parents,
Solides échelons, qui dans l'échelle humaine
Gardiez votre distance, et portiez votre peine
Comme une dignité, grands hommes inconnus,
Epictètes chrétiens, qu'êtes-vous devenus ?

Sobres représentants des antiques idées,
Dorines et Martons, grondeuses et grondées,
Qui filiez à tâtons le soir et le matin
Les serviettes de chanvre et les mouchoirs de lin,
Et n'aviez pour parure au grand jour du Dimanche
Que le jupon d'indienne et la cornette blanche,
Vous avez dans la tombe avec vous emporté
Le grand et fier secret de votre humilité,
Qui vous faisait mourir, sans peur et sans reproche,
Près du foyer discret dont vous gardiez l'approche.

Sinistre Egalité, quels nombreux démentis
Ton triste enseignement donne à ses apprentis !
Pour modèle prenant la Vanité ta mère
Tu ne peux engendrer qu'Egoïsme et Misère.

Où se mettre à l'abri des sots et des méchants,
Des gueux et des rêveurs ? — Allons, allons aux champs.
Là le soleil aussi se lève ; sa lumière
Rayonne librement dès son heure première
Et sans se soucier d'épuiser son trésor
Au bout de chaque épi met une aigrette d'or.
La porte de la ferme est ouverte ; on s'éveille,
On reprend en chantant le travail de la veille,
Après avoir prié le Maître des saisons
De bénir tout le jour moissonneurs et moissons.
Les pauvres, saluant le maître charitable,
Quittent bien reposés la douce et chaude étable
Où, pour l'amour de Dieu dans la crêche abrité,
Ils ont reçu l'aumône et l'hospitalité ;
La maîtresse, rebelle aux siestes énervantes,
Sans fiel et sans rudesse active ses servantes,
Et, sûre de l'honneur promis à son festin,
Prépare aux laboureurs le repas du matin ;

Ils partent pour les champs, joyeux, le maître en tête ;
Le travail est pour eux une éternelle fête
Dont ils sont les acteurs et les ordonnateurs.

Ils vont paisiblement, les graves laboureurs,
En poussant devant eux les grands bœufs homériques
Et les chevaux que l'âge a rendus pacifiques.
Le maître à pied chemine, alors que, sans façon,
Juché près d'un collier, le plus jeune garçon
Chevauche lentement et se berce à sa guise
En chantant à par soi quelque refrain d'église,
Résolu de ne prendre en main son aiguillon
Qu'à la tête du champ, au début du sillon.
Faut-il couper le blé ? — Toujours prêt à son rôle,
La faucille à la main ou la faulx sur l'épaule,
Le père de famille, à la tête des siens,
Marche, le dos chargé d'un faisceau de liens.
C'est lui qui tout le jour précédant tout le monde
Des épis le premier sape la forêt blonde,
Devant dans tous les cas se montrer satisfait
Si chacun suit sa trace et fait ce qu'il a fait.

Race de paysans, race forte et naïve,
Qui subis la sentence et la loi primitive
Et littéralement des sueurs de ton front
Arroses le froment que d'autres mangeront,
Au moins tu prends ta part dans les biens de la terre ;
Les soucis de la faim ne t'embarrassent guère,
Tu vois de ton travail rude et quotidien
Le début et la fin, le but et le moyen ;
Sous la verte moisson la terre disparue
Récompense du mal qu'on eut à la charrue,
Et les beaux épis d'or, en gerbes entassés,
A des travaux futurs encouragent assez.

Certains prophètes faux vous proclament esclaves!
C'est chez vous seulement que l'on vit sans entraves,
Que le maître lui-même obligé d'obéir,
Avant de commander, commence par servir;
C'est chez vous seulement que la coutume antique
A la table du maître assied le domestique,
Et que l'on trouve encor, content de son loyer,
Quelque vieux serviteur qui s'endort au foyer;
C'est chez vous seulement que le riche humble et sage
Ainsi que l'indigent met la main à l'ouvrage.

Gardez, amis de Dieu, gardez, vieux laboureurs,
La part qu'on vous a faite en vos rudes labeurs,
Et laissez, croyez-moi, dans leur morgue inutile
S'agiter vainement vos voisins de la ville.

NOTES AU CRAYON

D'UN CASANIER EN VOYAGE.

Vendredi, 30 juillet 1858.

D'AMIENS A BRUXELLES. — 11 heures du matin.

Il est un coin de terre à Longueau près Amiens, A l'angle de l'ancien chemin de fer de Lille; C'est un double talus fait avec du balast, Sable, cailloux, pierres calcaires ;

Il est sans horizon, sans admirateurs; mais La plus vierge forêt de toute l'Amérique Avant cette heure-ci n'était certainement Pas plus vierge de trace humaine.

Aussi ne serions-nous sur le bord du rail-way, Si le Léviathan qui nous traîne à Bruxelles, Devenu tout d'un coup phtysique, n'eût craché Un des poumons de sa poitrine.

Mon voisin se lamente; il s'indigne, il sera Maintenant à Douai tout au plus vers une heure; Il a faim; on l'attend; qu'est-ce qu'un dîner froid, Et des affaires réchauffées ?

Naufragés moins pressés, voyons notre Spitzberg ; Sous le soleil ardent l'herbe verdit les pierres, Notre Cap est fleuri comme un jardin anglais Dans la saison des fleurs rustiques.

Voici du trèfle rose, et tout un bataillon De ces fiers chevaliers qui durant l'été forment De la flore des champs la légion d'honneur ; Voici des coquelicots rouges !

Voici du serpolet et puis des inconnus ; Puis, plus modeste encor que l'humble violette, Un rameau sans éclat, sans parfum, mais charmant : Voici du réséda sauvage !

Il est cent fois plus beau que le grand aloës, Qui, devant les savants de la ville de Liége, Doit éclater en fleurs comme un coup de canon, Ou comme un bouchon de Champagne.

Du pauvre réséda les fécondes amours Sont pleines de mystère, et la nuit de ses noces Après cent ans d'attente, il ne s'avise point De chanter son épithalame.

Arrivent des oiseaux. C'est un franc étourdi, Un pinson qui caquette et becquette les graines, Une bergeronnette aux pieds trotte-menu, Piquant du bec, hochant la queue,

Puis des moineaux, bavards, railleurs, brouillons, hardis, S'acclimatant partout, inquiets quoique à l'aise, Effrontés, gais, rageurs, français au demeurant, Partant les meilleurs fils du monde.

Steppe de Picardie inculte, îlot de tuf, Coin de désert sans eau que méprisent les hommes, Dans les champs cultivés n'es-tu pas l'oasis Où les fleurs et les oiseaux prient ?

Sol envahi deux fois par les civilisés, N'es-tu pas reconquis par la nature vierge ? N'es-tu pas..... — En wagon ! nous sommes en retard D'un peu plus de vingt-cinq minutes.

ALBERT, midi moins 1/4. — Une des gares les plus jolies et les plus élégantes du chemin de fer du Nord. Cette gare est un vol manifeste qu'il a fait à son confrère le chemin de fer de l'Ouest, dont toutes les gares sont de vrais petits chefs-d'œuvre d'architecture construits avec les matériaux indigènes et dans le style qui convient au pays. Le chemin de l'Ouest devrait bien emprunter à son confrère du Nord sa célérité et.... mais hélas ! on ne prête qu'aux riches !

ARRAS, midi 1/2. — *Plaine que des plaines prolongent.* Le vers des Orientales est ici d'autant mieux à sa place que, comme l'Egypte, l'Artois étale une blonde moisson d'épis en pleine exploitation. Quel riche pays ! Et pourtant que de glaneuses à jambes nues ! Je connais de pauvres pays où l'on ne glane pas et où toutes les femmes ont des bas. Ce sont ceux-ci que j'appelle les riches.

FAMPOUX, 1 heure moins 1/4.

Hurrah ! la mort est là ; les spectres qu'elle enchaîne
Au bord de l'eau croupie arrivent à grand'peine
Secouant de leur nuit les humides frissons ;
Nous, de la loi d'oubli complices et ministres,
Nous, les vivants joyeux, devant les morts sinistres
Nous allons vite... et nous passons !

DOUAI, SOMAIN, VALENCIENNES, 2 heures. — Riches, riches moissons, mais toujours des glaneuses aux jambes nues. Qui n'a pas vu Valenciennes s'imagine que les murs de la ville doivent avoir quelque chose des festons de ses dentelières; point. La vieille Normandie seule possède les dentelles de pierre et les dentelles de fil. Valenciennes paraît une bonne ville toute simple, couchée au frais comme Abbeville au milieu d'une zône de marais verdoyants. Par la chaleur d'aujourd'hui cette situation a bien son mérite.

QUIÉVRAIN. 2 heures 1/2. — La douane. Les passeports. Vilaine Gare. Visite tumultueuse. Le soldat Belge est blond, d'un aspect doux et n'entend pas le Français. Il écorche le plus doucement qu'il peut, mais aussi le plus comiquement du monde, les noms inscrits sur les passeports.

Oh ! qu'elle doit être longue pour l'exilé, la première étape de l'étranger ! S'il laisse derrière lui des ennemis, des envieux, des créanciers, comme il les regrette devant l'indifférence qui l'attend aux foyers de rencontre où il va s'asseoir ! Mais qu'elle est bonne pour le demi-savant, pour l'ignorant gonflé de bulles de savon français, pour le joyeux goguenard parisien, la première leçon de l'étranger ! Sourires perdus ! calembredaines perdues ! grimaces et cabrioles perdues ! vaudeville à vau-l'eau ! Ah ! vous croyez avoir à vous seul tout l'esprit du monde, vous en jouez comme d'un diamant à facettes et vous éblouissez les gens. Chaque demande tombe sur vous comme le briquet sur le silex. A chaque réplique, Tchikx ! une étincelle. Coup de raquette, pour coup de raquette, et jamais le volant ne tombe.

Avec deux boules, avec trois boules, avec des assiettes, des bouteilles et des poignards! Tout cela étincelle, tourbillonne, fascine; et toujours dans la main, sourire et salut ! c'est charmant. O divin jongleur, moderne ménestrel, vous essayez de demander votre chemin en tudesque, la voix vous manque; vous avez faim, vous avez soif, vite un abécédaire et un interprète. Plus d'esprit, plus d'aplomb. Le grand homme est redevenu enfant, il parle à sa manière, gauchement et sans entrain, la grande langue universelle de Rabelais et de Debureau. O philosophique pantomime dans laquelle il n'y a rien que de vulgaire, et pas le plus petit mot pour rire ! Votre dernière fusée a été tirée hier, mon bonhomme, en deçà de votre frontière; ce que vous tenez là n'est qu'un bâton vulgaire que rien n'emportera vers le firmament. Appuyez-vous dessus si vous pouvez, et bon voyage !

MONS, 3 heures. — Campagne peignée, soignée, plantureuse, sorte de jardin de Le Nôtre. Ville solide avec des murailles énormes et un beffroi dont le couronnement est semblable à une mosquée. Le paysage est de Vandermeulen. La ville a toujours l'air d'attendre son vainqueur Louis XIV, chevauchant pompeusement sur un cheval de brasseur et faisant onduler à chaque courbette les majestueux anneaux de sa perruque apollonienne. La régularité des lignes aura tenté Boileau qui s'est avisé de chanter l'Epithalame.

Quel bruit ! quel feu l'environne ?
C'est Jupiter en personne
Ou c'est le vainqueur de Mons.
(Boil. od. s. l. p. de Nam).

Mons et Namur méritaient mieux que cela. Mais Malherbe était mort hélas ! et Perrault voulait chanter.

Quel bruit vole sur les monts
Et partout se fait entendre ?
Déjà le vainqueur de Mons
Nomme Namur qu'il va prendre.
(Perrault, ode au Roi).

BRUXELLES, 4 heures 1/2. — Première table d'hôte à l'allemande, moins la musique. Service solennel avec des entr'actes, intermèdes sucrés entre les vrais actes. Succès de curiosité, mêlé d'impatiences. L'américain mange debout, le français mange assis sur le bord de sa chaise, le flamand et l'allemand mangent dans des fauteuils, l'anglais seul mange partout et toujours.

Samedi. — BRUXELLES. — L'HOTEL-DE-VILLE. — Comme elle était belle encore il y a deux jours, cette place de l'Hôtel-de-Ville ! Malgré le vandalisme (des français, hélas !), comme la vieille œuvre de Jean Van Ruysbroeck gardait religieusement sa couleur grise au milieu des restaurations et des badigeons des autres maisons de la place ! comme le saint Michel doré éclatait harmonieusement au soleil modéré du Nord ! Le premier souvenir qui se présentait à l'imagination du voyageur soucieux du cadre des faits était celui du comte d'Egmont. C'était bien là dans cette vieille maison au pain qu'il avait fait la veille des armes, la vigile du martyre, et maintenant on gratte la tour, on badigeonne l'édifice. Ongle rageur de la propreté, chaux homicide, que me voulez-vous ? Lavez, mais ne grattez pas ! nettoyez la poussière, mais ne salissez pas avec du blanc. Je ne voyais que dans la pénombre les cinq ou six rangs de mansardes qui s'étagent dans le toit d'une manière si bizarre, et maintenant elles m'apparaissent comme autant de ridicules nids de pigeons. Je vois trop clairement, je n'interprète plus ; ou plutôt je ne respecte plus ce que je vois trop bien. Adieu la poësie, salut à la critique. Quoi de plus ridicule qu'un habit neuf, si ce n'est un habit remis à neuf, et que dire d'un habit retourné ?

MANEKEN-PIS. — Palladium de Bruxelles. Garde civique, premier citoyen, chambellan de Bavière, chevalier de Saint-Louis, etc.

Les Belges défendent de leur mieux leur vieille liberté contre la pruderie nécessaire aux villes de passage qui servent d'hôtel-

lerie aux Anglais et de salle de récréations aux écoliers en vacances.

Les caricatures exposées tout le long de la rue de l'Etuve et dont le style et l'esprit rappellent les caricatures françaises de 1817, sont assez libres. Voir aussi l'exécrable et pantagruélique distique français écrit contre la porte de l'église Saint-Nicolas.

Mais la pruderie aura le dessus, l'indécence sera un jour supprimée comme... inutile. Si le Maneken-Pis a encore quelques rares pélerins, le Cracheur du Marché aux Charbons est abandonné et il ne reste plus que le souvenir des *trois Pvelles* du Marché aux Tripes. C'était le bon temps de Bruxelles que le temps où coulaient sans scandale ses trois fontaines.

Belga puer gaudet, gaudet quoque lacte puella,
Gaudent exhausto femina virque mero:
Sed fraudem horrescunt; si mixta sit unda liquori
Detestata furens quà data porta ruit.

ÉGLISE SAINT-NICOLAS, rue au Beurre.— Personne n'en parle, elle n'a ni Rubens, ni Crayer, ni Michel Coxie, et pourtant c'est peut-être la plus belge des églises de Bruxelles. Surchargée d'ornements, encombrée d'images miraculeuses. Meublée de troncs qui recueillent de nombreuses et pieuses aumônes, toujours pleine de monde. Un christ byzantin espagnol à figure sanglante et singulièrement expressive, grand comme le saint Sauve de la cathédrale d'Amiens. Le pied renferme une relique enchassée dans un médaillon de verre, usé par les baisers des fidèles comme le gros orteil de saint Pierre de Rome. Les protestants et les libres penseurs n'ont point encore passé par là. C'est de la vraie Flandre catholique et un peu espagnole.

SAINTE-CATHERINE. — Moins curieuse que la précédente, malgré les guides officiels et le beau tableau de Crayer. C'est à Sainte-Gudule, dans le magnifique tapis d'Aubusson qui se trouve le second à gauche dans le chœur, que le souvenir de

l'hostie sanglante dérobée à Sainte-Catherine en 1370, apparait le plus saisissant et le plus vivant (1).

En sortant de Sainte-Catherine, on trouve une suite de marchés curieux; ici l'on peut observer le peuple belge. Aujourd'hui, un incendie vient de dévorer un magasin de tonnes dans la rue des Riches-Claires, le feu dure depuis hier au soir. Point de rassemblement, point de tumulte ; le toit est abattu ; des pompiers silencieux, échelonnés sur les débris, dirigent flegmatiquement le tuyau des pompes vers les endroits les plus menacés ; on regarde, on passe ou plutôt on rebrousse chemin. La rue est barrée, personne ne passe et le factionnaire n'a que faire d'inviter à la circulation.

SAINTE-GUDULE.— Ne vaut pas comme aspect religieux la plus humble de nos cathédrales normandes. La chaire et les

---

(1) L'histoire du Juif de Sainte Catherine a été le sujet d'un mystère à 26 personnages. Paris, in-12.

Lisez ce fait grand et petit
Comment un faux et maudit juif
Lapida moult cruellement
De l'Autel le Saint-Sacrement.

Voici l'histoire telle que la met en scène l'auteur anonyme du mystère :

Une pauvre femme porte en gage sa jupe chez un juif. La veille de Pâques, elle va le prier de la lui rendre seulement pour vingt-quatre heures afin d'être vêtue décemment pour faire son bon jour. Le Juif lui propose de lui rendre la jupe et de lui faire remise de sa dette, si elle veut lui apporter l'hostie avec laquelle elle communiera. La femme livre l'hostie. Le juif rend la jupe. Le Juif perce l'hostie d'un coup de canif, le sang coule. Effrayés du prodige, la femme et le fils du juif veulent empêcher de nouveaux outrages. Celui-ci redouble de fureur. La femme et le fils s'enfuient. Le fils raconte l'horrible prodige arrivé chez son père, on arrête le juif, on le condamne au feu. Il meurt dans l'impénitence finale. La femme et le fils se convertissent. La femme qui avait livré l'hostie est arrêtée à Senlis. Elle avoue son crime et, comme le juif, est condamnée au feu. Elle meurt avec les marques du plus vrai repentir. (Bibl. du th. Fr.).

confessionnaux, les anges et les cariatides en bois qui flanquent ceux-ci sont en général d'un très beau sentiment artistique ; cela a du cachet, du style et de la couleur. La chaire est un dévergondage prodigieux de la gouge et du ciseau : cela rend des points, comme adresse de main, à tous les clochetons, jubés et tabernacles du moyen-âge. Mais les statues de la cathédrale d'Amiens ont bien plus d'esprit. Je ne parle pas du goût, celui-là il faut le considérer comme absent ; nous ne sommes plus en France. A cause de la fête ou de la neuvaine de la Portioncule, l'église est ornée d'une avenue de faux orangers garnis de fausses oranges, semblables à l'arbrisseau mécanique de Robert Houdin qui produit des feuilles, des fleurs, des fruits et des oiseaux. On va enterrer ce soir un sénateur justement estimé et regretté (M. le comte de Beauffort) ; il y a grande pompe funèbre ; les machinistes apprêtent je ne sais quelles mesquines tentures ou décorations théâtrales... Mais patience ! Gaulois frondeur et chercheur d'esprit, prends garde à celui qui rôde, *Quærens quem devoret*. Aussi quelle idée d'aller ouvrir en pleine Sainte-Gudule un Guide-Joanne à deux battants pour apprendre que la chaire a été sculptée en 1679 (fin dix-septième) par Henri Verbruggen, pour les jésuites de Louvain ? Bourgeois va ! et que tu mérites bien ce qui va t'arriver !

GAUDISSART III.

MORALITÉ A PLUSIEURS PERSONNAGES.

SAINTE-GUDULE, midi.— UN ÉTRANGER, UNE ÉTRANGÈRE, GAUDISSART III.

L'ÉTRANGER, *son guide à la main*. Décidément la décadence a du bon. C'est l'apothéose du détail, mais il faut qu'elle puisse en faire à son aise. La décadence est plus amusante que la transition. Voyez les statues de du Quesnoy dont cette église est pleine, elles n'attirent ni l'œil du croyant, ni l'œil de l'ar-

tiste, elles ont un succès d'estime et de catalogue, tandis que cette chaire...

(On sent une odeur vague de café au lait qui dénote la présence d'un flamand de la moyenne classe. Gaudissart III semble écouter les paroles de l'étranger et rabat les revers d'un paletot d'occasion auquel est accrochée une plaque portant le n° 30.)

L'ÉTRANGER, *continuant.* Tandis que cette chaire attire tous les yeux et fait plaisir à tout le monde, excepté aux archaïques chagrins ; et pourtant, malgré Alexandre Dumas et la quittance du bourreau de Gand, du Quesnoy était mort à Livourne en 1644 (1), quarante ans avant le premier coup de ciseau de Verbruggen chez qui se retrouve l'inspiration du vieux Bernin.

GAUDISSART III, (*à part.*) Cette pafard doit êdre ein français, pien tésacréaple pour son fâme. (*à l'Etrangère, montrant sa plaque.*) Montâme, ché buis vus faire voir tutes les kiriozités te la file, les tapleaux te Ripens, l'indérière te l'hôdel te file, et messier, ce qu'il y a té pien blis kiriex pur montâme, lé zégret té la vabrigazion té la tendelle. Z'est auchurd'hui le ternier chur.

L'ÉTRANGER *à l'Etrangère.* Quel attrape nigaud que cette espèce d'ouvreur de fiacres et pourtant il ne manque pas de couleur et surtout d'odeur locale. Son patois me rappelle le bon Schmücke de Balzac ; si nous nous laissions conduire, personne ne peut nous voir, qu'en dites-vous ?

L'ÉTRANGÈRE Comme vous voudrez, mon ami.

GAUDISSART. Tans les hôdels on fus brandra cinque vrancs bar chur pur fus gonduire, ché me gondenderai té deux vrancs pur tut le reste du chur.

---

(1) Bien que les plus minces écoliers sachent aujourd'hui à quoi s'en tenir sur le compte de ce François Flamand, l'ami du Poussin, à qui d'ignorants biographes ont prêté les vices de son frère, il est bon de saisir toutes les occasions de réhabiliter sa mémoire. La calomnie est une tache d'huile qu'on peut enlever pour un moment, mais qui reparaît toujours.

(L'Etranger fait la moue et commence à se repentir. Il suit Gaudissart qui, comme la mouche du coche, le harcèle, tantôt à droite, tantôt à gauche, de peur de le perdre).

Dans la rue *** n° ***

GAUDISSART *pendu à une sonnette.* Drelin !... Drelin !... Drelin !... Z'est izi.

L'ÉTRANGER. Ici, quoi ?

GAUDISSART. La manivactire te tendelles.

L'ÉTRANGER. Ah !

(On ouvre. Gaudissart semble faire une confidence au portier et s'efface. L'Etranger et l'Etrangère montent au premier dans le plus profond silence).

UN MARCHAND, *à l'Etrangère.* Que désirez-vous, madame ? Voici de la Valenciennes à 100 fr. le mètre. Quel délicieux dessin !... Voici de la Malines à 150 fr... jolie... fort distinguée.

L'ÉTRANGÈRE. Monsieur, mon intention n'est pas d'acheter. Je viens pour voir la fabrique.

LE MARCHAND (*avec un sourire mi-piteux mi-narquois*). Un commissionnaire de place vous aura conduite ici, Madame ; en effet, nous montrions jadis nos ateliers ; mais on a surpris nos secrets, nous ne pouvons plus avoir de ces complaisances. Vous comprenez... les indiscrétions... mais, madame, la vue ne vous oblige à rien... Voyez donc, les délicieux mouchoirs !

(L'Etranger fronce les sourcils et prend un air ridiculement maussade et mélodramatique. Il a la plus grande envie de jeter le marchand par la fenêtre sur la tête de Gaudissart qui doit attendre à la porte ; il sent que c'est le moment de filer et n'en fait rien. Tout d'un coup, il passe de l'air le plus bourru au sourire le plus affable. On voit qu'il a éclaté de rire en dedans).

L'ÉTRANGER. Combien celui-ci ?

LE MARCHAND. Celui-ci ?.. c'est une dentelle nouvelle... d'une distinction parfaite.... de la dentelle Pompadour. Madame sera

une des premières à la porter... le prix est une bagatelle... quarante francs !

L'ÉTRANGER, (*le plus gracieux sourire sur les lèvres*) Voici deux louis. Bonjour, monsieur.

LE MARCHAND. Si madame voulait voir nos ateliers ; nous faisons exception pour nos pratiques.

L'atelier de fabrication de dentelles. Rien de curieux ni de particulier, vingt ouvrières fort laides. Deux troncs ou plutôt deux assiettes pleines de blanche monnaie avec cette suscription : POUR LES OUVRIÈRES... POUR LES OUVRIÈRES MALADES. *Britannice et Gallice*. Des patrons en carton bleu, avec des dessins blancs à la craie. L'Etranger et l'Etrangère font consciencieusement le tour de l'atelier et regardent chaque chose comme des inspecteurs des petites écoles, en train d'adjuger un prix de tricot. Ils ne livreront pas les secrets de la fabrication à laquelle ils n'ont rien compris. On entend le cliquetis de deux pièces blanches dans les deux assiettes. Vingt sourires y répondent.

L'ÉTRANGÈRE, *en sortant*. Me diriez-vous, madame, pourquoi, au premier blanchissage, il faut toujours recoudre l'application de Bruxelles ?

LA MAITRESSE OUVRIÈRE. Madame, c'est qu'elle est mal conditionnée ; veuillez nous honorer de votre pratique et vous n'aurez jamais besoin de faire recoudre.

Dans la rue.

L'ÉTRANGER, *à Gaudissart*, (*sans rancune*). Menez-nous à l'Eglise du Sablon voir le tombeau de Jean-Baptiste Rousseau.

GAUDISSART. Oh Messié, c'êdre pien loin, et buis les Ecclisses verment à ine hére, l'Ecclisse toit êdre vermée. Je fais vus mener aux tapleaux té Ripens.

L'ÉTRANGER. Tenez, mon brave homme, partageons notre chaîne par la moitié, voici vingt sols. Je vous rends votre liberté. (*A part, en s'en allant*), Au surplus, Bruxelles est assez lyrique pour que je me passe d'aller voir le monument de ce pompeux Jean-Baptiste. Redevenons homme ! (*rappelant Gaudis-*

sart) n° 30!.. A propos, pourquoi disiez-vous que c'était le dernier jour de visite des ateliers ?

GAUDISSART. Barce que nus sommes auchurd'hui zamedi et gon ne trafaille bas le dimange.

L'ÉTRANGER. C'est juste... c'est le dernier jour... de la semaine et probablement jour de paie.

LE MUSÉE. — M. Viardot a raison quand il dit que le musée de Bruxelles vaut mieux que sa réputation ; mais il renferme des œuvres plus séduisantes que le Thomas Morus d'Holbein qu'il appelle la perle du musée. Si le *Martyre de saint Liévin* (161) n'est qu'une effrayante décoration qu'il faudrait remettre à son point de vue, si dans l'*Adoration des Mages*, (165) l'enfant Dieu est manqué et si l'œil ne saurait se faire à la figure grimaçante et un peu ridicule du nègre, *Saint François sauvant le monde* (160) est une œuvre bien curieuse et la *Station du Calvaire* (163) est certes un Rubens capital et magistral. L'idée est admirable, l'exécution est splendide. Cette œuvre magnifique ne saurait être froidement analysée et il serait ridicule de la décrire pompeusement, il faut l'aller voir. Je m'imagine que lorsque l'on a vu toute l'œuvre de Rubens, on peut venir passer quelques heures au musée de Bruxelles devant la station du Calvaire. Ce doit être une sorte de récapitulation, et Rubens tout entier doit vous apparaître. Un magnifique portrait de Vandyck (632) ; un crucifiement de saint Pierre, du même (215), échelon mitoyen entre le saint Pierre de Subleyras au musée du Louvre et le fameux saint Pierre de Cologne ; le saint Martin de Jordaëns (118) un peu tranquille et un peu froid pour un pareil sujet et un pareil maître ; l'Automne, du même (119) et surtout son admirable Esquisse de Triomphe (120) ; de beaux Crayer, entre autres, le *Martyre de saint Blaise* (58) et la *Conversion de saint Julien* (59) ; des Champagne extrêmement curieux, (la vie de saint Benoît, 26 et suiv.;) tels sont les échantillons de l'école flamande qui brilleraient partout d'un vif éclat et qui n'ont d'autre tort que d'être un peu perdus à Bruxelles au milieu de véri-

tables médiocrités. M. Viardot est aussi trop sévère pour les tableaux italiens : un très beau Guerchin (266), un Tintoret extrêmement curieux (277), un Véronèse très réjouissant (282), un Titien peut-être apocryphe, mais gai comme un Véronèse, (280) sont des œuvres, sinon capitales, du moins fort suffisantes. Je ne comprends pas la querelle faite à la *Fuite en Egypte*, du Guide (267). Cela ne ressemble pas à du Guide ordinaire, c'est vrai, mais c'est meilleur. Certes, on doit être indulgent et même se réjouir, quand on voit un tableau du Guide, sans manière et sans afféterie, simple d'effet et chaud de couleur et c'est ici le cas.

Remarques générales sur Bruxelles.

Bruxelles est une ville constitutionnelle, monumentale et bourgeoise ; rien de plus singulier que l'aspect du parc, promenade de hauts arbres sans feuilles au mois de juillet, sans unité de plan, assemblage incohérent de fossés, de remparts, de boulingrins et de bassins, peuplés de statues de valeurs diverses plantées pêle-mêle. Rien de plus triste que ces hôtels des ministres, rangés sur une seule ligne, pressés les uns contre les autres comme des commodes-empire dans le magasin d'un marchand de meubles ; rien de plus mesquin que l'habitation du Roi que l'on prendrait plutôt pour l'hôtel garni d'un Président de République que pour un Palais-Royal. Mais lorsque l'on s'avance derrière la statue du général Belliard et que l'on se penche sur la rampe de l'escalier de la Bibliothèque, toutes les mesquineries des alignements modernes sont oubliées. Avec un peu de brouillard et un coucher de soleil rouge, c'est un spectacle unique et vraiment magique.

Samedi, 4 heures. — DE BRUXELLES A AIX-LA-CHAPELLE.

LAEKEN. — La maison de campagne dédommage de la maison de ville. Quelle fraîche vallée ! Quels gras pâturages ! Quels marais peuplés de plantureux animaux ! Si la voie n'était pas si

noire et si l'atmosphère n'était pas chargée de poussière de tourbe et de charbon, on se croirait dans la meilleure Normandie.

VILVORDE. — Même aspect. — Ce que c'est que l'association des noms ? qui se souvient dans ce pays de charbon du galant et chevaleresque seigneur des Houlières, lieutenant du Roi à Doullens en Picardie, vaillant et digne époux de la pastorale Antoinette de la Garde ? C'était au mois de février 1657 ; par ce temps de fronde et de galanterie, les femmes allaient en guerre. Elles la faisaient aux Rois et l'eussent fait faire aux Dieux. Madame des Houlières avait dix-neuf ans et avant de chanter les moutons s'était jetée au milieu des loups. Les loups la prirent à Bruxelles et pensèrent la croquer toute vive. C'était une si douce, si tendre, si blanche et si appétissante brebis ! Mais trop de prévoyance perdit les gourmands. Le château de Vilvorde qui leur servit de garde-manger, n'était point assez fort, surtout contre les entreprises du légitime propriétaire de la brebis. Ce fut un vrai roman. Déguisement, séduction de geôlier, évasion triomphante, rien n'y manqua.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la *Senne*,
Qui donc te ramène
Ma pauvre brebis ?
Qui sut te défendre ?
C'est ton noble époux
Qui fit, pour te rendre
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre,
Des efforts jaloux
Et qui sut te prendre
Aux griffes des loups.
Qu'Apollon vous guide,
Hélas ! il le sait,
La brebis timide

L'adore en secret.
Mais, ô Phébus, père
De toute clarté,
Eteins ta lumière,
Voici la frontière,
Et la liberté
De la prisonnière
Dépend du mystère
De l'obscurité.
Sauvés !... puisqu'en France
Héros ingénus,
Vous avez la chance
D'être revenus,
Sans reprendre haleine
Allez à Paris ;
Et toi, pauvre Hélène,
Quitte des Pâris,
Renonce à la guerre ;
Nymphe bocagère,
Unis les doux sons
De ta voix légère
Aux mâles chansons
De la muse altière,
Et reviens, bergère,
A tes chers moutons.
Quel concert immense !
Lafontaine pense,
Despréaux écrit,
Molière s'avance,
Racine commence,
Corneille finit.
Bergère maligne,
Surprends les secrets
Que Racan résigne

Aux mains de Segrais.
A Paris, la reine
Du sacré vallon,
Jaillit Hippocrène
Sous l'œil d'Apollon,
Et, si dans ton âme
Du flambeau divin
S'éteignait la flamme,
Tu pourrais en vain
Parcourir le monde,
Muse brune ou blonde ;
Accours à Paris
Rallumer dans l'onde,
Tes feux amortis.

MALINES. — Le cœur de la Belgique, puisque les chemins de fer, qui sont les artères de la circulation industrielle, y aboutissent pour la plupart. Remue-ménage, fourmilière de voyageurs qui montent et qui descendent avec femmes, enfants et bagages. En France on chercherait à prendre d'assaut à grands cris une place enviée, et dans la bagarre on verrait des femmes séparées de leurs maris, des enfants sans pères, des sacs de nuit sans maître errer sur la voie. Dans la calme et méthodique Belgique, tout se case et s'arrange sans tumulte, et, lorsque le chef de train entonne sur sa trompette enrouée les trois notes de la fanfare du départ, il est sûr de ne laisser derrière lui ni un mécontent rageur, ni un parapluie fourvoyé. Malines est un endroit frais et joli, mais l'abus de la houille a changé en noir ce qui devrait être blanc. Les détritus de charbon servent de balast aux voies ferrées et forment la base du macadam des chemins carossables, s'il en reste encore. On a souvent comparé la route qui serpente dans la plaine à un ruban qui se déploie. Au lieu d'un ruban gris ou blanc, ici c'est un ruban noir, mais droit et aligné comme s'il était tendu le long du mètre inflexible d'un marchand. Malines pourrait-être une étoile avec des rayons con-

centriques ; c'est une figure de géométrie avec des lignes convergentes tracées à la mine de plomb. Gardez-vous ici en été du coutil léger, du traditionnel chapeau gris ou du joyeux chapeau de paille ; si vous voulez vous habiller couleur de poussière, gardez le lasting noir et le feutre de charbonnier.

Notre locomotive a nom *Rubens*, ce glorieux nom est scellé sur son flanc noir, et les lettres d'or qui le forment se détachent en un puissant relief. Course vagabonde et vertigineuse vers un but certain, force irrésistible, plus forte que la prudence et qui toutefois ne perd pas la raison. Panache de feu et de fumée, qui ne brûle ni n'aveugle, dépense de moyens et de verve qui semble insensée à l'engourdi maussade qui se dégèle à son feu de tourbe, et pourtant magnifiquement utile.... C'est bien là Rubens, et les lettres d'or consolent du flanc noir.

LOUVAIN. — Le guide n'a pas manqué de consigner la vieille plaisanterie ; Célèbre par sa bière et son université. Cela rappelle la réclame du frère de l'abbé C***, dont la bière devait rafraîchir ceux qu'échauffaient les discours fraternels. La plaisanterie et la réclame sont innocentes, mais les idées qu'elles soulèvent sont tristes. Les jeunes flamands prennent la libre pensée au sérieux, et meurent dans l'impénitence finale avec un satanique et inutile courage. A côté des enfants qui aiment la révolte pour le tapage et qui cassent les vitres pour faire du bruit, pérorent les faux prophètes qui font du prosélytisme au nom de la liberté, et comme toujours, malgré l'absurdité flagrante qui sépare l'arrivée du point de départ, un tas d'ingénus s'enrégimente par horreur de la discipline et secoue le joug pour se soumettre au pire des esclavages.

WERTRYCK. — Si rien à Valenciennes ne rappelle son illustre enfant Watteau, en revanche, voici un parc digne de servir de fond aux plus merveilleuses arlequinades et aux plus délicieux voyages à Cythère. Quels doux ombrages ! quelles eaux paisibles ! quels frais gazons ! mais nous sommes déjà loin

des troupeaux de madame des Houlières ; ce ne sont point des moutons qui paissent ces herbettes et ces fleurettes. Ici comme dans le Marquenterre et surtout le long de la falaise plate et désolée qui va du Crotoy aux garennes de Saint-Quentin, des troupeaux de cochons s'en vont paissant sous la garde de paysannes aux jambes nues ; ils paissent à groin que veux-tu, et font ripaille de marguerites. *Margaritas ante porcos.*

LIÈGE. — Enfin nous sortons de la monotone fertilité des plaines, les souvenirs abondent, et la nature est d'accord avec les souvenirs. Tous les voyageurs lettrés se sont appesantis sur ces souvenirs. Tout en déjeunant comme Porthos, Alexandre Dumas fait l'histoire de Liège à la d'Artagnan. Victor Hugo se plaint amèrement de l'industrie moderne qui fait de la cité de S. Hubert une ville de marchands dont le premier commerce, il est vrai, est celui des armes. Et que pouvait faire cette vieille ville de Liège, saccagée une demi-douzaine de fois au moyen-âge et, par-dessus tout, démocratisée par les Français qui en firent le chef-lieu du département de l'Ourthe ? Nous sommes bien plus les fils de Clovis que les fils de saint Louis. Archéologues exaspérés, archéologues féroces, artistes chevelus, nous sommes les fils des Iconoclastes et nous adorons ce que nos pères, hélas ! ont trop brûlé !

Deux souvenirs dominent les autres quand on ne fait que passer et voir de loin la forêt de tourelles, de pignons et de clochers qui ont échappé aux Vandales :.

Walter-Scott, la scène du massacre de l'évêque dans Quentin Durward, et le beau tableau de Delacroix qui la représente ;

Dans un autre ordre d'idées le souvenir doux et populaire d'un bienfaiteur de l'humanité, dont le portrait a été tiré à autant d'exemplaires que celui du Juif-Errant : longue barbe, bonnet pointu, longue lunette, tel est depuis deux cents ans, sur la couverture des almanachs, le portrait du *véritable Mathieu Laensberg*, qui vivait en 1600 et fut chanoine de Saint-Barthélemy.

Le premier almanach liégeois de Mathieu Laensberg parut en 1636, la même année que le Cid !

Comment Victor Hugo n'a-t-il pas pensé à cela ?

Mais en revanche, par quelle hallucination Alexandre Dumas fait-il de Liège la patrie de Malherbe et de Régnier ? Malherbe, encore, passe. Le prince des poètes Normands semble voué aux coqs-à-l'âne et aux bévues posthumes. A Caen même, à cent pas de son berceau on l'a traîtreusement salué sous le nom de Malesherbes ; mais Régnier ? Régnier le chartrain, le propre neveu de Desportes, quel rapport peut-il avoir avec Liège ? à moins que notre inépuisable romancier n'ait voulu parler de Renkin, ou Rennequin, le charpentier de Liège, qui fit la machine de Marly.

A la station de Liège quelques voyageurs cherchent des enseignes de marchands de bouchons. Un érudit leur apprend que les bouchons de Liège se font en France dans le département des Landes.

D'autres, le journal en main, écoutent s'ils n'entendront pas fleurir l'aloës du jardin botanique dont la fleur doit s'épanouir « avec un bruit qui ressemble à la décharge d'une arme à feu » et dont le pollen « gros comme du plomb à renard se projette avec force dans toutes les directions qui avoisinent la plante. » Mais nous n'entendons que la toux puissante de la locomotive qui nous entraîne vers Chaudfontaine à travers le plus ravissant paysage.

LA VIEILLE MONTAGNE. — CHAUDFONTAINE. — PÉPINSTER.

Il faut vous aimer d'un amour mâle et fier,
Terrains virginaux qu'a respectés le fer
Des socs et des coutres ;
Où, de place en place, un vieux chêne grossier
A son tronc noueux laisse émousser l'acier,
Pourvoyeur de poutres.

Il faut vous aimer d'un amour violent,
Granits où se traîne un lézard au pas lent,
Genêts et bruyères.
Fleuves nés d'hier, écumeux, triomphants,
Torrents étourdis, qui, comme des enfants,
Courez dans les pierres.

Sauvage nature, âpre et douce beauté,
Je respire Dieu dans ta virginité ;
Mon Dieu, c'est ton œuvre,
Comme tu la fis, faisant le genre humain,
Et jamais ici ne corrigea ta main,
La main du manœuvre.

Ce que je pensais et écrivais en 1846, je ne saurais le penser et l'écrire autrement à douze ans de distance. Toutefois le jour tombe et les vallées s'illuminent; c'est l'industrie qui donne cette fête aux yeux et qui renouvelle avec un fond de décor bien autrement splendide la magie des lanternes chinoises. Je ne saurais, après Victor Hugo, essayer de retracer le tableau des incendies nocturnes de la vallée de la Vesdre, mais j'en jouis sans arrière-pensée. Si l'industrie n'a pu ôter leur charme à ces délicieuses vallées, le chemin de fer y a gardé lui-même quelque chose de poétique. Ici point de gaz incandescent jetant des feux de planète à l'arrivée du voyageur ; point d'huile tranquille et traditionnelle avec sa lumière d'étoile fixe ; mais des torches, de vrais torches résineuses, tenues haut la main de peur des éclaboussures, mouchées avec des fourchettes pantagruéliques et déposées sur des grils en forme de tête de landiers. Les torches de Pépinster par une belle nuit de juillet sont un spectacle d'autant plus attrayant qu'il est inattendu. Les grandes merveilles de la nature, annoncées par toutes les fanfares, chantées sur tous les tons, n'étonnent pas le bourgeois qui, naïf et dédaigneux comme le sauvage, s'attend toujours à mieux que cela ; elles ne satisfont pas l'artiste qui lui aussi a ses préjugés et qui trouve à tort ou à raison, mais à coup-sûr sans logique, que les

pas du bourgeois déshonorent les montagnes, et déflorent les vallées, que ses regards ternissent le cristal des fleuves et rétrécissent les horizons ; mais tout homme intelligent irait au bout du monde s'il savait rencontrer de temps en temps un bon petit spectacle imprévu, un aspect nouveau dont il pût jouir tout seul, et dont il pût recueillir le souvenir comme les badauds ramassent les cailloux du chemin. Qui n'est plus ou moins collectionneur ?

VERVIERS. — La plus belle gare de Belgique, dit-on. C'est une halle assez vaste, basse et sans architecture. Les utilitaires au rabais s'indignent des profusions faites en France par les Compagnies pour tranformer en véritables monuments les gares les plus insignifiantes. Cette fois comme toujours, l'industrie a tort vis-à-vis de l'art. C'est avec ce système grandiose et monumental que les Romains ont laissé des traces de leur grandeur dans les voies magnifiques tracées à travers leurs conquêtes, et puis, dûssent les archéologues sentir leurs cheveux se dresser d'horreur sur leurs crânes, c'est dans ces constructions habiles, heureuses et appropriées au pays parcouru, comme celles dont les ingénieurs jalonnent avec tant de goût les voies ferrées de France, qu'est sans contredit l'avenir de l'architecture ; la plupart de nos gares françaises sont d'un style et d'une harmonie supérieurs aux pastiches italiens ou gothiques au moyen desquels nous croyons achever le Louvre et recommencer les vieilles cathédrales.

HERBESTHAL. — Nous sommes en Prusse, le gendarme qui demande les passeports est moins grotesque que le fonctionnaire belge, son confrère ; le soldat prussien a l'air d'un vrai soldat, seulement la pointe terrible qui termine son casque inspire une vague terreur. On songe malgré soi à l'irrésistible et cruel effet d'une troupe ainsi armée, se précipitant tête baissée comme des Bretons ou des moutons enragés. Les notes de la trompette avec laquelle le chef de train donne le signal du dé-

part sont changées. Nous sommes délivrés de ce terrible et brutal appel belge qui agace tant les nerfs de Berlioz; nous voici en Allemagne, dans la terre promise de la musique. Mais, hélas ! celle-ci ne vaut guère mieux que la musique belge. Le mirliton français est lugubre et goguenard, il sert à la fois à rappeler les chiens égarés et à avertir les gardes-barrières, mais enfin, c'est un signal modeste et suffisant, qui ne réveille point les voyageurs endormis. Je me hasarde à demander à mon voisin l'explication de ces cris de coq qui vous taquinent dès que vous avez passé la frontière ; il prétend que depuis l'ordonnance qui a interdit aux raccommodeurs de fontaine l'exécution des solos de trompettes, ceux-ci se sont volontairement exilés; il pense aussi que les anciens conducteurs de diligences, dilettantis détrônés et réduits au silence, se sont tous faits chefs de train sur les chemins de fer belges et allemands. En y réfléchissant bien il doit y avoir plus de raccommodeurs de fontaines en Belgique et plus de conducteurs de diligences en Allemagne. La nuance est délicate, mais elle peut servir à caractériser la différence de musique.

AIX-LA-CHAPELLE. — Petite recette pour être bien reçu des autorités de tous les pays, échange de politesse internationale.

Il est onze heures du soir, une douzaine de voyageurs sont parqués confusément dans une petite salle qui rappelle à s'y méprendre un bureau de correspondance d'omnibus à Paris ; derrière une table, à la lueur fuligineuse d'une chandelle, un vieux monsieur, à la figure placide, coiffé d'une calotte grecque, examine lentement les passeports remis à Herbesthal, avant d'y apposer son cachet avec précaution. Naturellement, tout le monde est pressé, excepté le vieux monsieur. A la confusion des langues, on croirait que les voyageurs descendent de la tour de Babel. Les passeports, étourdis comme des moutons, se mêlent, s'enchevêtrent, se culbutent, se heurtent, s'égratignent, se

mordent et encombrent si bien la petite porte du bercail que personne ne passerait sans la sage lenteur du vieux monsieur qui heureusement est méthodique et polyglotte. Saisis d'effroi et comme atteints de vertige, tous les propriétaires de passeports jusqu'aux Anglais et aux grands d'Espagne ôtent leurs chapeaux devant la calotte grecque obstinée du solennel berger. Un gros français qui, suivant l'usage obséquieux de son pays, s'était découvert le seul en entrant, remet fièrement son panama sur sa tête ; désormais la lutte est engagée entre le panama et la calotte, les autres chapeaux se sont dérobés.

Les deux adversaires sont en présence, la calotte examine le passeport du panama. C'est un bon passeport, cossu, tatoué dos et ventre des hiéroglyphes et griffes d'une foule de cours étrangères.

La calotte, (un peu curieuse et un peu goguenarde). — Voici un fameux passeport, parfaitement en règle ; avec cela on peut voyager dans toute l'Allemagne.

Le panama, (calme et digne). — C'est une question parfaitement étrangère à l'objet spécial qui doit nous occuper. Voyez-vous....

En ce moment la calotte étonnée s'est aperçue de la présence du panama ; mouvement de surprise ; décision subite ; la calotte se précipite sur la table ; non moins prompt, le panama la suit ; les concurrents arrivent au poteau ensemble, tête-à-tête.

Le propriétaire du panama continuant. — Voyez-vous quelque inconvénient à y apposer le cachet de permis de séjour à Aix-la-Chapelle ?

Le propriétaire de la calotte. — Aucun, Monsieur. On entend le petit bruit sec du timbre sur le papier, le panama et la calotte remontent à leur place après une inclination d'estime réciproque. Le panama se rend à la Douane.

A la Douane. — Les douaniers prussiens ont la réputation d'examinateurs farouches ; auprès des inquisiteurs français, ce

ne sont que des jansénistes, mais ils sont presque tous atteints du mal du douanier, le soupçon.

Un douanier prussien, devant une malle ouverte. — Voici un châle qui certainement n'entrera pas, nous ne connaissons pas ce tissu, c'est une importation étrangère, et l'objet n'a jamais été porté.

Le propriétaire de la malle. — C'est un châle algérien ; il n'y a guère qu'un an que c'est chose vulgaire à Paris, aussi n'est-il pas étonnant que la mode n'en soit pas encore arrivée jusqu'à vous.

Le douanier, un peu piqué. — Comment ?

Le propriétaire. — Rien n'est plus simple, d'ailleurs, ce que vous demandez, n'est-ce pas, c'est la preuve que ce vêtement a été porté. Veuillez l'examiner avec plus de soin, sous votre main droite, il doit y avoir une petite tache de groseilles ; sous votre main gauche, la couleur est passée, laissez-moi fermer ma malle et souvenez-vous de cette maxime que devraient avoir présente à la mémoire les juges et les douaniers de tous les pays : défiez-vous du soupçon, attendez la preuve.

C'est après ces traverses que nous pûmes, le 31 juillet 1858, entrer à minuit, à l'hôtel du Dragon d'or, où nous nous endormîmes, bercés par des rêves, dans lesquels flottaient confusément des inspecteurs de passeports vaincus et des douaniers mis à la raison.

AIX-LA-CHAPELLE. Dimanche 1er août.

Charlemagne est-il né à Aix-la-Chapelle ou au château de Saltzbourg ? peu importe. Aix-la-Chapelle est la ville de Charlemagne. Les conquérants ont eu beau entasser les ruines ; les siècles ont eu beau prêcher l'oubli, Charlemagne est encore là. Aix-la-Chapelle sera sa ville, tant que sa postérité dégénérée pourra y admirer ses os, *grandia ossa*, et ses os y resteront jusqu'à la fin du monde ; nul n'a retiré de la *Source de l'Empereur* ou du *Bain de la Rose* l'anneau mystérieux et sympa-

thique ; Barberousse n'a pu faire sortir Charlemagne de l'enceinte de sa chapelle et Charlemagne y restera.

Charlemagne, ce grand cœur, était-il un cœur tendre ? — Il eut plusieurs femmes et de nombreux enfants ; il aima passionnément la pieuse Fastrada qui mourut en 794.

Fastrada n'avait-elle que ses attraits et ses vertus pour amollir le grand cœur de l'Empereur ? avait-elle eu recours à la magie ? était-ce une mortelle, ou la fille du feu ? — L'histoire est à Mayence sur la lame de marbre blanc de son tombeau ; la légende est ici : salut à la légende !

A deux petites journées de Cologne, où l'archevêque Hildebold jette les fondements d'une cathédrale que les hommes mettront cent ans à bâtir et que le feu détruira en un jour quatre siècles plus tard, par delà la plaine froide et monotone qui s'étend au sud-ouest de la ville, est la Frankenburg, séjour favori du Grand-Charles. C'est là qu'il vient se délasser des fatigues de la guerre et des soucis de l'Empire ; c'est dans les forêts environnantes et dans la vallée des sangliers (*Porcetum*, *Borcette*) qu'il fait résonner son grand cor d'ivoire ; mais c'est là surtout qu'il vient reposer sur le sein de sa bien-aimée Fastrada sa tête de géant fatiguée du poids de la couronne.

Fastrada a le cœur de Charlemagne ; mais l'amour du puissant Empereur est un lion dévorant dont les caresses sont des morsures et dont les étreintes sont mortelles. Fastrada languit ; Fastrada va mourir ; Fastrada meurt.

Mais l'amour de Charlemagne n'a pas suivi l'âme de sa compagne. Il fixe un œil égaré et stupidement avide sur son corps inanimé. Il ne veut qu'on l'embaume, ni qu'on l'enterre. Par ses ordres, on le renferme dans un cercueil de verre, et, seul, dans sa contemplation sinistre, le grand Empereur, oubliant les soucis de la vie et les gloires de l'Empire, pleure à larmes perdues sur le cadavre bien-aimé. Ses domestiques fidèles respectent sa douleur et tremblent à la pensée du réveil ; les autres profitent de sa léthargie : l'Empire chancelle.

Pendant que les forts s'agitaient et que les faibles tremblaient, les bons priaient. L'Archevêque Hildebold disait tous les jours une messe pour la guérison de son maître.

Un matin, pendant le saint sacrifice, une voix se fit entendre à Hildebold.

— Tu veux guérir ton maître; regarde sous la langue de la femme morte.

Hildebold réunit tout son courage ; il se rend à la Frankenburg et entre dans la chambre mortuaire. Vaincu par la fatigue, l'Empereur sommeillait devant le fatal cercueil ; mais il dormait les yeux ouverts et une grosse larme était suspendue à chacune de ses paupières inférieures. Pieux violateur de sépulture, Hildebold soulève le couvercle de verre; sa main cherche la bouche entr'ouverte du cadavre et sous la langue raide et glacée qui semble vouloir retenir son trésor, il trouve une bague ornée d'une pierre précieuse.

Hildebold prend la bague et va refermer la bière. L'Empereur se réveille. Hildebold éperdu, passe la bague à son doigt.

Les deux grosses larmes suspendues aux cils de l'Empereur roulent sur ses joues ; mais ce sont les dernières. Il jette un regard de dégoût et d'horreur sur le cadavre de Fastrada et tourne un regard de bienveillance et d'amour sur l'archevêque.

L'archevêque sort de l'appartement funèbre. L'Empereur le suit. L'archevêque parle, l'Empereur écoute. L'archevêque demande, l'Empereur accorde. Si l'archevêque commandait, l'Empereur obéirait.

Les débuts de la faveur sont doux, et le bon Hildebold commença par se trouver fort bien des caresses de Charlemagne qui ne voulait plus le quitter : il était de tous les conseils et de tous les festins. Rien ne manquait à sa fortune, pas même la jalousie féroce des courtisans qui l'accablaient de prévenances. Le doux archevêque avait même été tenté un moment d'attribuer sa faveur à son seul mérite, tentation à laquelle tout autre aurait succombé ; mais comme c'était un homme simple et juste,

il se rendit bientôt à l'évidence et reconnut qu'il *charmait* Charlemagne avec le talisman ravi au cadavre de Fastrada.

Un jour qu'il avait pu se dérober à grand peine à l'exigeante et égoïste amitié de l'Empereur et qu'il longeait les marais situés près de la vallée aux Sangliers, il résolut, en vrai philosophe, de se débarrasser de la gênante faveur qu'il devait à une puissance inconnue et il jeta le talisman dans la fange.

Dès lors, tous les autres lieux de la terre furent insupportables à l'Empereur : il ne rêvait que son cher marais, ne prenait plaisir à se baigner que dans ses eaux chaudes et pendant qu'il rêvait sur son sol chéri, il voyait passer dans son souvenir les soldats romains qui y avaient campé jadis ; il reconstruisait non plus l'antique *Aquisgranum*, mais une nouvelle *Civitas Aquensis*, plus brillante et plus belle, dont il voulait faire la rivale de Rome et de Constantinople, la capitale de son Empire.

Deux ans après (796) la ville d'Aix s'élevait florissante dans le marais, le corps de la reine Fastrada était transporté à Saint-Alban de Mayence. Les tailleurs de pierre lui avaient fait un superbe mausolée et les sculpteurs de mots une pompeuse épitaphe ; mais le cœur de Charlemagne n'était plus là. L'archevêque Hildebold continuait sa cathédrale; mais l'esprit et le bras de l'Empereur n'étaient plus avec lui. Pendant que l'on entassait péniblement quelques pierres à Cologne, les blocs obéissaient à la volonté de l'Empereur à Aix : il jetait les fondements de la chapelle, la bâtissait en dix ans, faisant sortir pour sa bénédiction le pape de Rome et deux évêques de la poussière du tombeau, et, dix ans encore après, descendait, le sceptre en main et la couronne en tête, dans le caveau funèbre qu'il s'était fait préparer.

Aix-la-Chapelle est une triste cité moderne aux rues alignées et monotones ; ses monuments sont des hôtels garnis, ses hôtes, des baigneurs malades. Le temple de leur Dieu n'est qu'un triste portique néo-grec. De la cité de Charlemagne, il ne reste rien, qu'un fragment de tour et la chapelle où il est

enterré ; la chapelle, qui a vu pendant sept siècles et demi couronner trente-sept empereurs et onze impératrices n'a plus que de rares pèlerins qui de sept ans en sept ans s'acheminent vers ses reliques. Othon III en 997, Barberousse en 1165 ont violé la tombe du grand Empereur ; ses os ont été dispersés ; mais ils n'ont pas quitté le marais bien-aimé où fut jeté l'anneau de Fastrada, et c'est là que la trompette du jugement dernier ira réveiller la poussière du grand Empereur.

Telle est la légende dont la première partie appartient à Pétrarque, sauf quelques changements. Ainsi il ne nomme point l'*évêque* de Cologne. Or la seconde cathédrale de Cologne fut fondée en 784 par Hildebold, Ier *archevêque* de la ville. Cette cathédrale ne fut consacrée que cent ans après en 873. La proximité de Borcette a dû souvent y conduire les seigneurs de la Frankenburg à la chasse aux sangliers. Fastrada dont nous retrouverons l'histoire dans la cathédrale de Mayence passe pour être morte à Francfort ; mais la similitude du nom de cette ville avec Frankenburg dont le radical est le même, a pu autoriser la confusion, etc.

La chapelle.— Il est dix heures du matin. La grand'messe commence à la chapelle. Nous sommes à genoux sur la lame de marbre noir qui recouvre la tombe violée de Charlemagne. Au-dessus de notre tête est le grand lustre de cuivre de Frédéric Barberousse. Au premier abord, cette architecture mêlée et rapportée fait un effet singulier et mesquin ; on se croirait dans l'abside de Saint-Roch. Mais peu à peu les grands souvenirs montent au cœur ; la couleur locale séduit les yeux. Les siéges sont rares ; les bons allemands en vestes de savoyards ou en redingotes de canuts s'appuient le long des colonnes, sur les corniches, les consoles à leur portée et le bord des vasques des bénitiers ; les allemandes n'ont ni chapeau, ni bonnet ; leurs cheveux, couleur chanvre et lin, sont lissés en bandeaux plats ; le chignon est assujéti par un couteau à papier qui a l'air d'un poignard. Les musiciens de la chapelle exécutent imperturba-

blement, en vrais allemands, au haut du Hochmünster, une messe demi gaie, demi naïve de quelque maître ignoré.

La messe finit. Quelques bedeaux emportent à la sacristie les petites reliques exposées sur l'autel. Un autre recouvre d'un étui de bois la splendide chaire de Henri II. Une foule avide cherche à voir les reliques au passage et à contempler les splendeurs de la chaire découverte.

On aime par-dessus tout à voir gratis ce que les autres se font montrer à prix d'argent. C'est comme un coup de dent donné à la dérobée dans le fruit défendu.

Toutefois, comme on ne voit véritablement rien de la sorte que la forme des châsses, entrons et déposons notre thaler. Le trésor de la chapelle d'Aix a été trop souvent décrit pour que nous prenions note de ce qui se trouve dans tous les guides de voyage. Il est splendide. Les reliques éprouvent et doivent satisfaire la foi du pèlerin ; les peintures de Durer, les châsses et vases sacrés réjouissent les yeux de l'artiste et le crâne de Charlemagne remplit l'âme d'un vague effroi ; mais que sont ces trésors d'orfévrerie auprès des splendeurs premières, sinon de tristes restes échappés au pillage ?

Les magnificences d'orfévrerie ont été une des merveilles du règne de Charlemagne. Qui ne se souvient que le pape Léon III, qui consacra la basilique d'Aix, donna aux églises de Rome mille soixante-quinze livres d'or et vingt-quatre mille sept cent-quarante-quatre livres d'argent, ouvrées en statues, en calices, en lampes, en tables d'autel, fonts baptismaux, châsses, encensoirs, etc.? Le testament de Charlemagne désigne spécialement trois pièces capitales, une grande table d'or et trois grandes tables d'argent. La table d'or disparut bientôt. Une table d'argent carrée, sur laquelle était gravée une vue de Constantinople, alla à Saint-Pierre de Rome ; une autre, ornée d'une vue de Rome, à la cathédrale de Ravenne. Restait la troisième, celle dont les annales de Saint-Bertin parlent avec admiration ; elle était convexe et sur trois zônes, semblables à trois boucliers

réunis, brillaient, sculptés en relief et occupant des espaces distincts, la description du globe terrestre, les constellations et les mouvements des planètes; elle était dans le trésor d'Aix-la-Chapelle depuis quarante ans, cette table merveilleuse, quand Lothaire, petit-fils de Charlemagne, la fit briser en 852 et fit monnaie de ses fragments.

Nous voyons bien le cor de Charlemagne et la copie de sa couronne; au milieu du Hochmünster est son fauteuil de marbre blanc; mais la carapace d'or qui recouvrait le marbre est fondue, son épée est à Paris, son diadême à Vienne, son sceptre et son bouclier d'or ont disparu (1).

Voici la chaire: celle-ci est une merveille authentique sans égratignures et sans retouches. On ne refait pas les descriptions des maîtres; disons seulement avec Victor Hugo : c'est un prodige de la ciselure de l'orfévrerie du XIe siècle. Ces onyx, ces ivoires, ce cristal de roche et le travail qui les enchasse sont admirables; mais les ors de la cuirasse et des ornements me taquinent. La date du XIe siècle est là, irréfutable, admise. Derrière l'artiste, j'aperçois l'ouvrier : l'ouvrier est quelque peu alchimiste. Est-ce là de l'or oriental, de l'or d'Arabie, ou de l'or de sable? et comment reconnaître ce fameux or espagnol dont parle le moine Théophile et qui, selon lui, est un mélange de cuivre rouge, de poudre de basilic, de sang humain, et de vinaigre, et comment surtout se procurer les ingrédients de la recette? Le vinaigre et le cuivre, encore passe : le sang humain peut être fourni par un chirurgien, bien qu'il soit nécessaire qu'il vienne d'un homme roux; mais le basilic à mettre en poudre, c'est autre chose, bien que cela paraisse bien simple. Tout le monde sait que le basilic éclot d'un œuf de coq, couvé par un crapaud (2).

---

(1) Bibl. Jacob. Histoire de l'orfévrerie.
(2) Id. Id.

Le Münster est entouré d'une foule de cloîtres ou d'aîtres dont les longs corridors s'ouvrent tout à coup devant les yeux des visiteurs. C'est un dédale dans lequel les pas peuvent s'égarer, mais qui ouvre à coup sûr d'immenses horizons à la pensée. La poussière du temps, quelques vieux tableaux fripés ou déchirés, dont l'œil cherche à percer le mystère à travers la crasse et les outrages, donnent aux murs des corridors l'aspect rêvé d'une ruine pleine de terreurs. De temps en temps les escaliers qui conduisent au Hochmünster apparaissent subitement à un angle, et l'œil qui perd bientôt leurs spirales peut en continuer indéfiniment les gracieuses ou imposantes volutes. La réalité elle-même est poétique et porte à la rêverie. Çà et là, sur les dalles des couloirs, sur l'appui d'un autel abandonné, sur le stylobate d'une statue détruite, le long des marches des escaliers, sont assises, couchées, accoudées, drapées dans leurs haillons, des mendiantes de tout âge et de tout visage, criant merci et demandant largesses sur tous les tons. On dirait qu'elles attendent le passage du glorieux empereur Charlemagne se rendant à la messe pontificale dans tout l'appareil de sa majesté et que le maître des cérémonies, peintre classique et décorateur intelligent, les a ainsi groupées dans des poses choisies pour concourir à l'harmonie de l'ensemble de la procession.

Voir, pour la légende de la louve et de la pomme de pin qui sont devant le portail, les légendes de toute sorte consignées dans les guides et dans les récits des voyageurs. Romaine ou non, l'œuvre est médiocre. Quant à sa signification, elle est toujours obscure. Celle de Victor Hugo est inadmissible. Ce ne peut être là le loup donné à Satan pour un homme, et la pomme de pin ne saurait être son âme. La pomme de pin encore passe, mais le loup est bien certainement une ourse.

Dans une des églises qui avoisinent le Münster, (Saint-Folian ?) on dit une messe basse. L'église est entièrement remplie. Le prêtre monte à l'autel; en même temps, sans qu'aucun cory-

phée donne le ton, part de toutes les bouches de l'assemblée la première syllabe d'un cantique. Les voix sont en général médiocres, mais l'ensemble est parfait. Tout le monde dit en même temps la même syllabe et arrive ensemble à la fin du couplet sans faire de ces extravagantes fioritures et de ces queues grotesques qui font ressembler un chœur français à un feu d'artifice irrégulier dont les soleils serpentent entre les jambes des curieux et dont le bouquet final est toujours suivi de quelques fusées retardataires. Un chœur allemand, quels que soient les chanteurs, exposés comme tous les humains à chanter faux quelquefois, est toujours régulier comme un feu de peloton de la vieille garde. La messe finit; le cantique finit avec elle.

Ces prières que chante de mémoire tout un peuple illettré sur quelque vieil air de Marcello ou des Bach, cet unisson grandiose des voix et des cœurs si calme et si parfait est-il préférable aux chapelets individuels qu'égrènent à tue-tête les vieilles bretonnes et les vieilles normandes ? Il n'y a que ceux qui ne prient pas du tout qui s'amusent à critiquer les formes de la prière ; mais, entre toutes incontestablement, celle-ci est logique. Elle est collective et harmonieuse. La langue allemande se prête admirablement du reste à l'expression de cette solennité naïve. L'allemand parlé est trop plein d'esprits rudes et de notes gutturales pour être agréable aux oreilles du français, habitué à l'accent mielleux et incolore de son pays. M. Prudhomme croit que tous les allemands qui ne sont pas enrhumés ont le hoquet. Il tressaille quand une mendiante lui demande l'aumône ou quand un cocher réclame son trink-gelt ; il croit entendre une invective ou un jurement ; c'est alors que, bourgeoisement, à la Prudhomme et à la française, il déclame son vieux proverbe : l'allemand est la langue des chevaux. Mais, chanté, l'allemand doit plaire, même à M. Prudhomme. Enrhumez un rossignol, il chantera en allemand.

Une autre église (Sainte-Elisabeth ?) offre un spectacle tout

différent. Le portique est soigneusement fermé, on aperçoit l'église déserte à travers une fenêtre close. La porte d'entrée s'ouvre discrètement dans un angle. L'église est entièrement vide. Dans une chapelle latérale, seul, un vieux prêtre chauve dit une messe basse que lui répond un vieux sacristain également chauve. Une châsse ouverte et délaissée repose sur un autel. S'il était minuit au lieu d'être midi, on se figurerait facilement assister à une de ces messes posthumes que les vieilles traditions imposaient aux prêtres morts sans les avoir acquittées. Mais le soleil qui éclaire d'une manière uniforme le badigeon blafard de l'église ne se prête, ni aux illusions, ni aux fantasmagories. Seul, un grand sentiment de tristesse vous envahirait devant un pareil abandon s'il l'on ne songeait 1° qu'il est midi et demie et que les allemandes sont probablement moins paresseuses que les françaises et ont fait leur dévotion dans la matinée ; 2° que l'on dîne à une heure en Allemagne et que, dans ce pays méthodique, il faut bien une demi-heure pour mettre le couvert ; 3° Que, dans cette ville dépeuplée d'Aix-la-Chapelle, il ne reste plus que 45,000 catholiques et qu'il y a encore une douzaine d'églises.

Le Loosberg.

Quand Urian le démon prit, sans crier à l'aide,
Sur le bord de la mer, une montagne, à Leyde
Et traversa le Rhin, son bissac sur le dos,
Düsseldorf se remplit d'une rumeur étrange :
— Où donc, ainsi chargé, s'en va le mauvais ange ? —
Se disaient entre eux les badauds.

Démolisseur jaloux de sa propre besogne,
S'en va-t-il écraser son dôme de Cologne ?
Va-t-il jeter son faix en deçà des Sept-Monts,
Du Rhin déjà captif resserrer les entraves,
Et, dans leurs burgs altiers noyant les vieux Burgraves,
Faire une presse de démons ?

On écouta longtemps la nuit, dans les ténèbres,
Mais on entendit point de blasphêmes funèbres ;
Pour des juifs, rançonnés par la peur de la mort,
Les écumeurs du Rhin forgeaient des chaînes neuves,
Tandis qu'en murmurant le vieux Père des fleuves
Roulait ses ondes vers le Nord.

Pendant ce temps, Urian, qui se sentait à l'aise
Sur la pointe du pied transportant sa falaise,
Avait pris à travers les champs par le plus court ;
Il voulait étonner l'empereur Charlemagne,
En laissant tout-à-coup tomber une montagne
Sur ses preux, sa ville et sa cour.

Par un raffinement de diablerie espiègle
Il voulait balancer son fardeau, comme l'aigle
Qui du poète grec écrasa le front nu.
Comme il ne connaissait que d'une façon vague
La place où l'archevêque avait jeté la bague,
Que fit Urian, diable ingénu ?

Une vieille en un champ dormait. Urian l'éveille.
— Si tu songes d'amour ou bien d'argent, la vieille,
Choisis ; quinze printemps ou bien trente écus d'or. —
De l'or !... déjà pour lui j'ai vendu ma jeunesse,
— Dit la vieille, — de l'or !... et vive la richesse
Qui vous arrive quand on dort !

Urian dit à part lui : voilà bien mon affaire ;
Prends.— Je tiens. Maintenant, seigneur, que faut-il faire ?
— Je vais prendre mon vol, et lorsque je serai
Au-dessus de la ville où dort l'empereur Charles,
Dis, en haussant d'un ton la voix dont tu me parles :
C'est là ! — Montez, je le dirai.

Tous deux rient dans leur barbe, et le démon s'envole.
Le sol tremble. La vieille a tenu sa parole ;
Mais quand le jour naissant apporta sa clarté,
On vit que le chasseur avait manqué sa bête,
Et, comme un épervier qui manque une alouette,
S'était laissé choir à côté.

Oh ! ce fut un bon tour ; car la vieille était fée,
Et lorsque dans ses mains, inutile trophée,
Le salaire du diable en feuilles se changea,
Elle éclata de rire, et lorsque Charlemagne
S'éveilla, le Loosberg, innocente montagne,
De gazon se couvrait déjà.

—

Au début de ce siècle, un autre Charlemagne
Avait pour s'arrondir, entamé l'Allemagne ;
Monsieur le préfet d'Aix qui du nu s'offensait,
Amateur de jardins comme l'abbé Delille,
Fit arranger le mont qui domine la ville
Dans le goût de mil huit cent-sept.

On arrive en tournant comme au Jardin des Plantes
A Paris, par beaucoup de détours et de pentes,
Dans un faux temple grec ; au sommet, c'est charmant,
Le prêtre du temple est un marchand de lorgnettes
Qui vend sur l'horizon des phrases toutes faites
En français mêlé d'allemand.

Les noms des sots venus des quatre coins du monde
Laissent ici leur trace éphémère ou profonde,
Suivant leur caractère ou timide ou brutal ;
Là, des anglais naïfs ont aussi mis leurs griffes
En cassant avec soin les pierres apocryphes
Du kiosque monumental.

—

Jadis on entendait, pendant les nuits d'automne,
Mêlés aux longs soupirs du grand vent monotone,
Quelques éclats de rire et des soupirs d'ahan ;
Du diable, disait-on, c'est la plainte étouffée ;
Il voudrait arracher sa montagne, et la fée
Se moque du débile Urian.

En vain pendant mille ans la naïve Allemagne
Frémit au vent qui vient à travers la montagne ;
Sur le Loosberg conquis, en apprenant cela,
Le français, né malin, créa des belvédères ;
Et bruits, fée et démon, légendes et mystères,
Ont déserté cet endroit là.

LES ARTISTES PICARDS

A L'EXPOSITION DE 1859.

De toutes les centralisations, la plus inévitable, la plus définitive en apparence est la centralisation artistique. A toutes les branches de l'art, il faut un vaste foyer et un aréopage de vrais appréciateurs. Nul ne méprise d'ailleurs plus le terre-à-terre provincial que l'artiste et s'il est prophète, il ne désire guères l'être dans son pays. Toutefois, pour celui qui suit attentivement les expositions provinciales qui accompagnent nos concours régionaux et les congrès des sociétés savantes, il est évident que l'art est vivace en province et que chaque artiste a conservé son goût de terroir. La terre natale donne son accent au pinceau et à la plume comme à la langue et cet accent, Dieu merci, ne se perd pas, quoiqu'on fasse. En relevant avec soin les noms des artistes appartenant aux quatre départements dont s'occupe spécialement notre modeste Revue, on est étonné de leur nombre, on est souvent émerveillé de leur valeur. Il y a toute une étude à faire sur chacun d'eux, sur leur filiation, sur l'influence du sol natal et des traditions locales sur leur manière. Mais il faut pour cela plus qu'un examen superficiel et l'étude d'une seule exposition. Plus familiarisé avec les artistes normands qu'avec les artistes picards, je n'entreprendrai point aujourd'hui de traiter à fond mon sujet, me réservant expressément pour le jour où je pourrai le faire en toute conscience et en connaissance de cause. Je vais seulement aujourd'hui donner la nomenclature de nos artistes picards, posant çà et là des jalons pour mes appréciations futures. Ce

travail écourté, bien qu'il puisse paraître d'assez longue haleine, n'appréciera pas sans doute la valeur réelle et comparée de chacun de nos artistes, mais du moins enregistrera leurs noms et quelques-uns de leurs succès en l'an 1859.

Département de la Somme. — Trois villes du département de la Somme ont fourni des artistes au salon de 1859 ; — Amiens, Abbeville et Péronne.

Le livret fait naître à Amiens M. Féragu l'auteur du tableau de la *Translation de la Sainte-Epine*. Je crois que le livret nous fait un honneur que nous ne méritons point. Acceptons-le néanmoins tel qu'il nous est fait ; et gardons comme nôtre l'estimable artiste qui a fait chez nous élection de domicile. Au milieu du tapage guerrier des tableaux officiels du grand salon, le tableau historique de M. Féragu repose l'œil, comme une page d'histoire après des bulletins de bataille. La belle tête de son saint Louis, l'absence de mouvement ou plutôt le mouvement placide de toute la toile, la lumière tranquille et la complète réussite du fond vaporeux sont des qualités qu'il n'est besoin de signaler à personne tant elles ressortent de ce tapage qui les entoure. Rien de hâté dans cette toile consciencieuse à laquelle on ne saurait reprocher que trop de sagesse et un peu de papillotage. Ce qu'on ne saurait s'imaginer, c'est la difficulté de mener à bien une œuvre aussi importante sans fortune faite et sans atelier bâti tout exprès. Ceux qui veulent s'en faire une idée, n'ont qu'à relire l'article de M. Thiers sur la Locuste de Sigalon. Des tableaux comme le saint Louis devraient être faits sur place. Etre arrivé à le faire comme l'a fait M. Féragu avec les éléments dont il a dû se servir, double le mérite de l'auteur. C'est un succès d'estime. Nous l'attendons à un succès d'enthousiasme : un peu moins d'Abel de Pujol, un peu plus de Léon Cogniet et en avant encore, si c'est possible.

M. Desjardins est un élève d'Horace Vernet qui habite le Limousin. Son paysage, ne saurait donner une idée complète de sa manière et de son talent. M. Desjardins est né à Amiens,

Les petits tableaux de M. Félix Dufourmantelle ne sont pas des plus bruyants. Sa *Petite Fille regardant un album* est d'une palette bien sèche et il y a un certain chapeau rouge d'un effet désagréable. J'aime beaucoup mieux la *Petite Fille regardant un tableau.* L'auteur ne vise point à l'effet. Dans le genre qu'il a adopté le travail et la persévérance doivent conduire au succès. M. Dufourmantelle paraît avoir ces deux qualités.

M. Seigneurgens a déjà une réputation faite. C'est un peintre de genre dont le fin pinceau possède une touche grasse très attrayante. Il a parfois excellé, si je ne me trompe, à représenter les chevaux de labour et de roulier. Son petit tableau d'*Amour et Gibelotte* est extrêmement fin et très gentil.

M. Terral semble dans le portrait de M. Quentin Bauchart avoir tout sacrifié à la ressemblance du visage et à l'exactitude du costume. Pourtant, il y a chez M. Terral du savoir faire et de la science acquise de dessin. Le frac à collet droit, la culotte de casimir blanc et les broderies officielles sont des motifs si ingrats pour un peintre qu'il faut savoir gré à M. Terral d'avoir fait un aussi passable portrait.

M. Wallet est un vrai picard ; né à Amiens et demeurant à Beauvais. Comme artiste de province, je lui dois une attention particulière. Ce n'est pas sur un seul paysage que l'on peut juger sa valeur, son avenir et l'étendue de son talent. En attendant sa position spéciale lui donne droit à nos encouragements et à nos sympathies.

Celles-ci tout entières à M. Forceville qui n'a exposé que le buste de notre si regrettable et si regretté Porion. Je ne prétends point apprécier ici le talent de M. Forceville. Chacun peut le juger sur nos places et dans nos monuments publics. Mais quel plus noble exemple peut être donné aux artistes que celui d'un homme à l'abri des soucis de la fortune, doué par la nature d'une incroyable habileté de main, d'une imagination féconde et sans cesse en éveil, qui, au lieu de se laisser attirer par le centre où viennent se perdre les petits et les grands,

reste dans son laboratoire et dans son atelier de province, consacrant son talent et ses veilles à l'embellissement de sa ville et à la glorification de ses compatriotes ! M. Forceville qui n'a point courtisé la gloire, mériterait bien que la gloire vint le chercher. Que faudrait-il pour cela ? — peu de chose ; un peu plus de décision dans la manière, du diable au corps, moins d'habileté de main et une forte et rigoureuse éducation première. Mais n'a pas qui veut à manger du pain noir et de la vache enragée. La pauvreté, sans laquelle il n'est guères de soucis, est aussi peut-être la nourrice salutaire et obligée de l'artiste. Avis à ceux qui maugréent, se lamentent et envient. Bienheureux les pauvres ! la royauté des arts est à eux.

M. Soulange-Téssier est un lithographe habile. La Picardie est toujours la patrie des graveurs.

Ce nom nous amène naturellement à la ville des graveurs, Abbeville.

M. Caudron n'est pas né à Abbeville. C'est un sculpteur devenu peintre et un exilé volontaire. A voir ses petits tableaux, on ne se douterait guères qu'ils sont l'œuvre d'un élève de David, d'Angers. Le plus fougueux sculpteur est toujours un peintre sage. Pris en eux-mêmes et sans acception d'origine, les tableaux de M. Caudron sont estimables. Le *Garde-chasse*, le *Ménétrier* et l'*Intérieur de pêcheur* sont surtout de bonnes petites toiles. M. Caudron est un peintre de genre consciencieux et habile qui ne peut manquer de trouver des appréciateurs et des acheteurs.

M. Leygue est aussi un abbevillois par élection de domicile, qui fait honneur à son maître, le maître à tous, M. Eugène Delacroix. M. Leygue a fait ses preuves. La charmante chose que *Jack !*

M. Bridoux continue la grande tradition des graveurs d'Abbeville.

Trois peintres représentent à l'exposition la ville de Péronne, MM. Dehaussy, Debras et Sinet. Les deux premiers représentent

l'école indigène proprement dite ; M. Sinet est un élève de M. Couture. Le *Fumeur* de M. Dehaussy est un joli petit tableau de genre. La figure n'est pas suffisamment terminée M. Debras a un bon portrait auquel on pourrait seulement reprocher la longueur de formes. Son *Paysan* est une étude naïve, trop crue. L'exagération de la barbe tue l'effet. M. Debras a certainement du talent.

Un autre élève de M. Dehaussy, M. Michel, de Fins, a aussi exposé deux estimables tableaux de sainteté.

MM. de Foucaucourt, avec un paysage italien, et Lépinoy, de Beauquesne, avec ses miniatures, terminent la liste des artistes exposants du département de la Somme.

Plusieurs œuvres se rapportent aussi plus ou moins directement au département de la Somme. Elles eussent gagné certes à être signées d'artistes indigènes. Ainsi l'énorme toile de M. Court représentant la *Réception des plans du Musée*. Je m'abstiendrai de rapporter tout ce qui a été dit sur cette toile, infiniment trop grande pour l'importance du sujet. Je dirai seulement que puisque l'on voulait absolument un tableau de cette dimension, on pouvait s'adresser à M. Féragu qui certes eût traité le sujet d'une manière plus sage et moins emphatique. Les grands tableaux de commande ne portent pas bonheur aux amiénois. La *Paix d'Amiens* était déjà de la décadence de M. Ziégler. Le n° 717 est de la décadence et de la moins excusable du peintre éminent de la mort de César.

Le portrait de Mgr Boudinet, par M. Brossard, de la Rochelle, n'est pas non plus très heureux. Il manque de virilité et de fermeté de dessin. Mgr Boudinet a aussi été peint sur porcelaine par M. Lemonnier.

Au moins M. Crauk, dans sa sainte Colette, a-t-il fait preuve d'une très bonne entente du sujet et d'une très grande habileté de dessin. Ces qualités rachètent l'aspect un peu dur et un peu sec de la peinture.

Le portrait de M. Léon Sencier a les qualités et les défauts de l'auteur. Il est très ressemblant.

Un normand, M. Laugée, de Maromme, s'est inspiré d'un sujet picard ; il a peint un *Goûter de cueilleuses d'œillettes.*

Sous une orthographe de fantaisie, nous avons reconnu un tableau de fleurs et de fruits signé Trébutien et appartenant à notre honorable adjoint d'Amiens, M. Charroy-Degove.

M. Blavier a sculpté avec un peu de mollesse et un bon mouvement un jeune médecin d'Amiens que les récentes discussions du Docteur noir ont rendu célèbre, M. Fauvel, interne à la charité.

Si l'importance des artistes du département de la Somme est déjà assez grande et leur nomenclature assez longue, c'est vraiment bien autre chose dans le Pas-de-Calais.

Saint-Omer et Boulogne sont les villes artistiques par excellence de ce département.

Le *Supplice de Dolet*, de M. Bailly, a d'incontestables qualités. La scène manque de grandeur et l'ancien coin de la place Maubert ne paraît pas suffisamment indiqué. Mais, étant admis le sujet, assez malheureux par lui-même, la simplicité de la composition rappelle assez bien la constance philosophique de ce pauvre pédant protestant qui marchait à la mort en raillant tristement et en faisant des calembourgs latins. M. Bailly a plutôt l'air d'un disciple de Robert-Fleury que d'un élève de Léon Cogniet. Et puis pourquoi cette potence? est-ce qu'Etienne Dolet ne fut pas brûlé ?

Parmi les orientalistes, peintres du soleil, pléiade resplendissante qui a perdu Marilhat et Decamps, mais qui a conquis M. Ziem, brille au premier rang M. Léon Belly qui, de son maître Troyon, a pris toute la magistrale solidité. L'eau des *Barques du Nil* est un peu lourde ; mais les deux *Soleils couchants* sont excellents. Le premier plan de la *Digue aux bords du Nil* est d'une solidité et d'une netteté remarquables.

Les *moutons* de M. Chifflard sont aussi une excellente toile.

Plus que M. Belly M. Chifflard a l'air d'un élève de Troyon. Il y a aussi chez lui du Loubon et du Palizzi et il égale au moins ces derniers. Décidément la solidité de ton et la largeur de manière sont des qualités communes à tous les artistes de Saint-Omer. M. Chifflard les possède à un rare degré. Le portrait de Mme C... ne vaut pas l'autre tableau. L'effet général est un peu sec et le fond n'est pas heureux.

Une des meilleures batailles de l'exposition, si ce n'est la meilleure est l'*Episode de la prise de Sébastopol*, peint par M. Deneuville. La couleur générale est violette. Mais les yeux se font vite à ce ton un peu exagéré et quand on l'a accepté, on découvre dans le tableau de M. Deneuville, une énergie et un mouvement auxquels ne nous ont point habitués les stratégistes officiels qui réduisent nos assauts à la baïonnette à des détails de partie d'échecs. Le commandant Garnier est superbe d'élan et d'entrain. Le chasseur blessé a un mouvement magnifique. Peu de villes peuvent se glorifier d'avoir donné le jour à des artistes aussi remarquables que ceux de Saint-Omer. Ce serait la première du département, si riche en gens de talent éminent, si Boulogne ne lui faisait une sérieuse concurrence.

Mais Boulogne qui revendique MM. Bénard, à la marine duquel je reprocherai un peu de coquetterie et un effet général un peu vert et rose, Benvignat, dont l'*Episode du bombardement de Lille* est bien composé et bien mouvementé sous sa couleur grise un peu terne, Auguste Delacroix, dont tout le monde connaît les petits tableaux de genre que copient les amateurs débutants et que reproduisent les chromolithographes, Grésy qui, sous le ciel de la Provence, se souvient des frais et lumineux horizons du nord, a donné le jour à deux artistes de mérite différent, mais qui depuis longtemps sur la brèche, se sont fait un nom à force de persévérance, de travail et de talent ; je veux parler de MM. Jeanron et Hédouin : M. Jeanron n'a cette année, rien qui vaille son *Port d'Ambleteuse* ni les quelques

paysages mornes qui lui ont acquis une réputation méritée. Le genre historique n'est pas le genre qui convient le mieux à M. Jeanron ; le *Phénicien et l'esclave* ne se signale par aucune qualité saillante. Mais on retrouve M. Jeanron dans les *Bords de la Seine*, et surtout dans la partie du milieu de la *Plaine avant l'orage*, que je signale comme excellente.

Un critique appelait cette année même Edmond Hédouin le Raphaël des cochons. C'était renfermer le peintre dans une spécialité à laquelle il ne s'est attaché que par hasard ; il a fait une fois dans sa vie, par fantaisie, ce que l'Enfant Prodigue avait fait par nécessité. Plus heureux que le dissipateur de la parabole, c'est une des meilleures choses qu'il ait faites. La *Porchère de Chambaudoin* qui rime si bien au nom de l'auteur restera comme une de ses œuvres les plus appétissantes et les mieux réussies. Mais son *Berger* et son *Semeur* ont aussi leur agrément. Les Géorgiques valent les Bucoliques et si M. Hédouin a quitté le sentier dans lequel on l'accusait de marcher côte à côte avec MM. Leleux, personne au moins ne s'avisera plus de lui contester une originalité qui a toujours été, Dieu merci, vivace et entière mais qui imprime de plus en plus son cachet individuel à son beau talent.

Qui donc a ramassé le pinceau des frères Lenain, d'obscure et glorieuse mémoire ? Est-ce M. Calmelet, de Laon, qui se contente de faire des aquarelles ? Est-ce M. Genaille, de Monceau-les-Loups, dont le pinceau rappelle plus la manière de Rudolph Lehmann que celle de tout autre peintre ancien ou moderne ? Est-ce M. Salingre qui peint des natures mortes sèches et étudiées sur fond de boiserie de couleur terne ? Est-ce M. Saintin qui a transporté en Amérique son pinceau solide et estimable, bien qu'un peu dur? Est-ce M. Pingret, hélas ! M^elles^ Huet et de Pauw, malgré leur agréable talent n'ont pas non plus cette prétention. L'honneur artistique du département de l'Aisne est aujourd'hui soutenu magistralement et haut la

main, par un sculpteur auquel nous reviendrons tout-à-l'heure, M. Carrier de Belleuse.

M. Jeanron avec sa palette grise et solide, M. Hédouin avec sa sobriété mêlée de hardiesse pourraient avec quelque raison prétendre à cet illustre héritage. Mais il revient tout entier par droit de conquête à un de leurs compatriotes qui les aide vaillamment à soutenir l'honneur du Pas-de-Calais et qui porte sa bonne part de ce glorieux fardeau ; je veux parler de M. Jules Breton, de Courrières. Sa *Plantation de Calvaire,* achetée pour la loterie, est très jolie, très lumineuse et très sage ; son *Lundi* est très amusant ; mais le *Rappel des glaneuses* est un tableau à étudier, avec les défauts même duquel il faut compter : quand le talent d'un peintre en est arrivé là, les défauts et les détails choquants au premier abord ne sont la plupart du temps que des repoussoirs, des sacrifices et des partis pris. Ainsi dans le *Rappel des glaneuses*, les contours un peu plats, l'uniformité et le manque de lumière éclatante ne font que mieux valoir l'ordonnance générale de la toile. Réaliste à faire réfléchir MM. Courbet, Antigna et autres peintres ordinaires des envers de la nature, M. Breton se préoccupe autant de l'esprit que de la lettre ; ses études ne sont point des aspects surpris, traduits sans discernement et sans choix et livrés vaille que vaille à l'appréciation du public. M. Breton est réaliste, parce que hors de la nature il n'y a point de peintre ; mais il n'exclut pas l'idéal, parce que sans idéal, il n'y a pas d'artiste. Il n'a garde surtout de regarder comme sacrilége l'élimination de l'inutile et du laid ; c'est un devoir pour tout jardinier de sabler ses allées, pour toute bonne ménagère de balayer sa chambre, pour tout cultivateur de la matière ou de l'esprit d'arracher les mauvaises herbes et de couper les gourmands. Le respect de la plante parasite conduit à son règne exclusif et despotique ; l'amour exagéré de la nature dans tous ses produits mène aux niaiseries des Brahmines et aux sales puérilités des pèlerins

de la Mecque..... Qui fut plus réaliste que Rembrandt et qui le fut moins ?

Arras est représenté par deux estimables paysagistes, MM. Dutilleux et Gustave Colin. Certes, M. Corot est notre premier peintre de paysages et M. Colin ne peut que profiter sous un tel maître. Mlle Camille Sailly qui a exposé un portrait au pastel est aussi d'Arras.

Le Pas-de-Calais a encore son orientaliste. M. de Bar, dont le talent véritable est si souvent popularisé par les journaux illustrés, est de Montreuil-sur-Mer. Comme M. Belly il a consacré cette année son pinceau à la reproduction de vues d'Egypte. Toutefois son *Intérieur de forêt* et sa *Vue des côtes de Sardaigne* prouvent que M. de Bar ne veut pas se renfermer dans une spécialité. Dans cette dernière toile surtout où l'outremer un peu prodigué choque toujours nos yeux habitués aux pâles firmaments du nord, le lointain est excellent et bien compris.

Bapaume a aussi ses peintres et non des pires. Je n'ai pas pu découvrir le tableau de M. Fauvel, mais en revanche, j'ai vu, comme tout le monde le *Roi d'Ivetot* de M. Boniface. C'est trop rouge, trop rose, trop enluminé, mais c'est très bien composé, cent fois plus réjouissant, plus mouvementé, plus vivant que la froide et didactique chanson de Béranger avec son insipide et prétentieux refrain. Le Roi d'Ivetot et Jeanneton sont de délicieuses et plantureuses marionnettes, bonnes à enluminer et à faire courir sur une toile ou le long d'un bas-relief. Mais un si gras et si bourgeois sujet ne vaut pas un long poème. Le Roi d'Ivetot de M. Boniface m'a rappelé un petit bas-relief vert et rose, œuvre naïve d'un Huchier inconnu, qui flamboie et verdoie à Amiens, au coin de la rue Saint-Maurice, je crois, dans *ch'kartier saint Lo*. Le tableau de M. Boniface est fait de main de maître et aussi réjouissant que le bas-relief. Mais le bas-relief est bien gai et bien amusant, l'*beudet*, surtout. Le gentil *beudet!* écoutez le classique Béranger : *et sur son âne, pas à pas, parcourait son royaume.* Une goutte de ce patois

académique suffirait pour changer en glace un chaudron de lait bouillant.

Le général Daullé représente la sculpture du département du Pas-de-Calais. Son *buste* de jeune fille a d'excellentes qualités. Un peu de mollesse dans l'ensemble et de l'indécision dans la liaison des cheveux avec le front, sont les défauts que l'on pourrait lui reprocher. M. Collette est un lithographe d'Arras qui a eu le bon esprit de confier à son crayon la reproduction de l'excellent tableau de son compatriote Breton, la *Bénédiction des blés.*

J'ai nommé les peintres du département de l'Aisne, il me reste à apprécier les sculptures de M. Carrier de Belleuse. A sa manière d'interpréter les sujets, à la vie et au mouvement qui débordent de ses œuvres, on sent l'élève et l'élève éminent de David (d'Angers). Si l'artiste vraiment hors ligne dont les arts déplorent la perte prématurée avait surtout su trouver le point juste où la science et le sentiment doivent se rencontrer en sculpture, M. Carrier de Belleuse semble marcher sur ses traces. La *Mort du général Desaix* est une œuvre pleine de mouvement et d'intérêt. Le *Buste du docteur Verdé de l'Isle* est un chef-d'œuvre de pose et de physionomie. Celui de M. *Eugène P.* est un peu plus prétentieux. Le groupe de *Jupiter et Hébé* est extrêmement séduisant. Beaucoup de compliments à M. Carrier de Belleuse ; un seul conseil : se défier de sa facilité.

Les dessins de M. Beldame, la peinture et les miniatures de Mme Dallemagne, les chevaux de M. Parquet et les lithographies de M. Sirony forment le contingent de la ville de Beauvais. La manière crue et naïve de M. Parquet n'est pas sans charme et le tableau de religion de Mme Dallemagne est fort digne d'attention. Il y a un bon groupe d'apôtres dans la partie droite. Le fond est harmonieux, quoique un peu gris. La partie gauche est moins bien réussie. Elle est un peu plate. Les

femmes et les enfants sont trop espacés. En somme c'est un estimable tableau.

M. Dieudonné de Noyon a exposé un portrait que je n'ai pas vu et M. Souplet de Compiègne deux échantillons de son talent véritablement original.

M. Moignez de Senlis est un sculpteur d'animaux et d'oiseaux, qui marche sur les traces de Frémiet et de Barye. Le chemin est long de l'un à l'autre ; mais quand on le suit, il faut tâcher de ne pas s'arrêter au premier et d'approcher le plus près possible du second.

Un seul architecte né dans un département de notre circonscription a exposé à Paris, c'est M. Bouvier de Villers-Saint-Paul (Oise). Il a exposé un dessin d'une ruine d'église à Winchester. Parmi les cinquante-deux architectes qui figurent sur le livret, quatre sont étrangers, vingt-et-un appartiennent à divers points de la France et vingt-sept sont de Paris. Paris est sans doute par excellence la ville des constructions, mais nos architectes provinçiaux qui font ça et là quelques châteaux, les très-habiles constructeurs de nos gares de chemins de fer, nos bâtisseurs d'églises parmi lesquels ceux du département de la Somme ont incontestablement une place d'élite, ont aussi leur utilité et leur mérite. Ne pouvant l'apprécier en détail, je me contente de l'apprécier en gros et de le signaler dans un recueil, qui doit encourager toutes les tentatives de la province et encourager spécialement toutes les distinctions de la sienne.

Aussi, maintenant que nous avons fait connaissance avec nos artistes, en toute autre occasion nous nous empresserons de signaler leur progrès et de tenir nos lecteurs au courant de leurs œuvres.

Au revoir donc, artistes et lecteurs.

NOS ARTISTES A L'EXPOSITION DE 1861.

Lorsqu'on a fait sa consciencieuse tournée dans les salons de l'Exposition de 1861, la première formule qui vous vient à l'esprit est celle-ci : L'art est éminemment stationnaire ; et l'on arrive à cette conclusion qui n'est qu'une rigoureuse vérité, bien qu'elle sonne comme un paradoxe : La réalité est plus révolutionnaire que la fantaisie. Depuis dix ans où sont les ruines, les bouleversements, les surprises, les renouvellements ? — Dans le monde des faits, les découvertes, les discussions passionnées ? — Dans le monde des sciences. Entre l'Exposition de 1850 qui se fit dans une baraque si malencontreusement élevée dans la cour du Palais-Royal et celle de 1861, où est la différence ? — dans la disposition matérielle. Certes aujourd'hui, grâce à la persévérance et à l'expérience de l'homme habile et modeste, chargé de ces soins délicats, tout le monde a sa part d'air et de soleil ; chacun est à peu près content de sa place. Les sculpteurs et les peintres habitent un palais arrangé pour eux. Les murs ont changé, mais les toiles qu'on y accroche sont-elles sensiblement modifiées ? Les flâneurs, les connaisseurs et les curieux ont du sable fin au rez-de-chaussée, des bancs confortables au premier, et pour peu qu'ils sachent leur croix de Dieu, ils peuvent se guider dans le dédale des 4097 numéros du catalogue officiel et trouver sans trop de détours les objets de leurs préférences.

Mais ne sont-ils pas les mêmes ? un peu de ventre et quelques cheveux blancs n'ont pas ôté aux critiques l'activité, la malice et la passion ; cette sorte de gens, naît et meurt avec toutes ses

dents. Avec une lentille un peu plus forte à leur loupe les amateurs ne s'aperçoivent pas de l'affaiblissement de leur vue et chacun s'en va comme par le passé, jugeant à sa guise et regardant à son heure. La peinture officielle de 1861 est-elle meilleure ou plus mauvaise que celle de 1850, parce que des toiles principales sont signées Pils et Yvon au lieu d'être signées Vernet et Müller? *La Phryné* de Gérôme n'est-elle pas le digne ou indigne pendant de son *Intérieur grec*? Les Corot et les Daubigny exposés cette année ne maintiennent-ils pas ces éminents artistes dans les régions tempérées de leur talent? après tant de chemins de traverse si capricieusement parcourus avec des chances diverses, Courbet lui-même ne semble-t-il pas revenir au point de départ, et son grand et légitime succès de cette année ne s'appuie-t-il pas sans intermédiaire sur les fameux *Paysans de Flagey* et *l'Enterrement d'Ornans*, exposés en 1850? Une seule popularité a pu sembler délaissée le premier jour, celle de Biard revenu de l'autre monde avec neuf toiles comiques ou tragi-comiques; mais il aura pris sa revanche le premier dimanche. Le bourgeois lui sera revenu. Les nègres et les caricatures Yankees de M. Biard ne sont d'ailleurs des œuvres ni meilleures ni plus mauvaises que son *Bon gendarme* et sa *Veuve du Malabar*, et M. Biard est stationnaire à sa manière.

D'où vient cette halte ou du moins cette marche prudente de l'art au milieu du steeple-chase universel et de la course désordonnée des appétits? — entre autres causes elle vient de la supériorité des jouissances de l'intelligence sur les jouissances matérielles. Depuis longtemps le goût a fait son choix ; admirateur du beau, courtisan de l'agréable, irréconciliable ennemi du médiocre et du laid, il se complait dans ses jugements et dans ses préférences. Progresser pour lui n'est pas renverser, c'est raffiner ; il a horreur des tables rases comme la nature a horreur du vide et le chaos lui est aussi odieux que le néant ; depuis longtemps l'esprit a pris la meilleure part, espérons qu'elle ne lui sera point ôtée.

Il n'est point d'exemple plus frappant de cette stabilité de l'art et de ce progrès dans le sens du raffinement, que les quatre toiles exposées cette année par notre jeune et vaillant Jules Breton, qui tient d'une manière si ferme et si magistrale ce pinceau des Lenain que nous lui avons attribué en 1859.

Le Soir est dans l'ancienne manière de l'auteur; un grand sentiment, une heureuse et juste rencontre de la réalité et de l'idéal; de tout autre, ce serait un début magnifique, une révélation de talent hors ligne, mais comme tout le monde a déjà vu ce Breton là, on l'épluche, on le chicane; la ligne est dure et se découpe en silhouette de carton; la couleur de la tête est un peu terreuse, le bras gauche un peu mou. C'est bien, mais ce n'est pas mieux.

Les Sarcleuses; à la bonne heure, voilà une toile qui vous force à vous arrêter, à rêver, à passer par-dessus les défauts apparents. La différence de l'examen de celle-ci et de l'examen de la précédente, est que là-bas on reste sur l'impression des défauts et ici sur l'impression des qualités. Ce qu'on voit d'abord, c'est l'étrange et uniforme disposition des trois silhouettes du milieu et la confusion des deux profils de femmes agenouillées au premier plan. Puis peu à peu tout s'éclaire, l'heure choisie est indiquée avec tant de justesse et de délicatesse, la femme qui se découpe sur l'horizon est d'un si bon dessin et si juste à sa place, que la poésie rustique dont le tableau est imprégné jusqu'aux moelles vous pénètre à votre tour; vous oubliez de prétendues maladresses qui, à tout prendre, sont dans la nature et dans la région immatérielle des sensations du goût, vous voyez merveilles, comme disait ce raffiné de Brillat Savarin.

Le Colza; une fois *empoigné*, vous ne pouvez guères vous débarrasser de votre émotion, et à quoi bon? ne vaut-il pas mieux régaler ses yeux de la lumière de ce tableau et de l'aspect magistral et distingué de la vanneuse, que de se heurter et de se blesser à certaines sécheresses de détail, ou de se for-

maliser de ce que le colza coule à travers le tamis plutôt comme de l'encre que comme du grain. Nous ne sommes pas des écosseurs de pois, nous sommes des artistes. Mettons qu'on vanne de l'encre et voyons l'ensemble.

L'Incendie. M. Breton a dû être étonné lui-même de la débauche de couleur à laquelle il s'est livré dans ce tableau. Parlez-moi des sobres quand ils se mettent en goguette ; M. Breton en est arrivé à faire de la flamme qui éclate comme de la chair au soleil. Mais quelle excellente composition ! comme tout ce monde de paysans s'agite, grouille, brouette un peu à l'étourdie ! Ce ne sont pas des pompiers ; ils ignorent la stratégie, ils empoignent l'ennemi corps-à-corps ; ils ont avec le feu un duel à coups de poings et ils en porteront les marques ; les uns escaladent des pans de murailles, les autres les arrachent et sans le savoir ils prennent les poses que Raphaël a données à ses hommes dans l'*Incendie du Bourg.*

Et pourtant ce sont bien des paysans artésiens ou picards tels que M. Breton les a vus, de vrais paysans et pas des philosophes de convention, des pauvres et non des vicieux ; des haillons et non des guenilles, du peuple, pas de la canaille ; à la bonne heure. C'est un des grands mérites de M. Breton d'avoir su rendre dans leur force, dans la vérité de leur robuste et saine nature, le paysan et la paysanne du bon Dieu, l'homme et encore mieux la femme qui travaille ; non ceux qui pensent, mais ceux qui prient, ceux qui sèment et ceux qui moissonnent. Lui aussi, loin des ignorances et des utopies qui croupissent et fermentent dans la boue des villes entre des murailles malsaines, sème en plein champ et sous le vrai soleil. Sa moisson est assurée.

Le frère de M. Jules Breton, M. Emile Breton a débuté cette année par trois paysages remarquables qui dénotent et promettent un talent distingué. C'est toujours une position délicate que celle de cadet dans la république éminemment aristo-

cratique de l'intelligence et des arts. Que M. Emile Breton se rassure et emboîte hardiment le pas de son aîné. Ce n'est que parmi les faiseurs de tragédies que l'on trouve des Thomas Corneille. Qu'il se souvienne de ses glorieux patrons et dans cent ans on dira peut-être les Breton comme on dit les Lenain.

Ce n'est point en deux promenades de deux heures chacune que l'on peut apprécier le mérite des œuvres nombreuses de nos artistes artésiens et picards. Cependant, comme malgré notre bonne volonté, il nous a été impossible de consacrer cette année plus de temps à l'examen de leurs œuvres, nous demandons pardon à ceux que nous avons vus superficiellement et surtout à ceux que nous n'avons pu découvrir. Tel qu'il est, voici le résultat de notre investigation. Faisons comme le livret; suivons l'ordre alphabétique.

M. Aclocque (Paul-Léon), de Montdidier, a exposé deux estimables portraits, qui ne lui assignent pas une manière bien particulière. Le *Portrait de Mme A...* nous a paru manquer un peu de modelé ; c'est, du reste, un bon début. Nous n'avions rien vu de M. Aclocque à l'Exposition de 1859.

M. Bailly, de Saint-Omer, prend décidément ses sujets dans l'histoire des hérésies et des réformes. S'il est élève de Léon Cogniet pour le pinceau, il semble procéder de Robert Fleury pour le choix des sujets. Après le *Supplice de Dolet*, dont nous avons parlé en 1859, il expose aujourd'hui *Abeilard au Concile de Sens*. Il nous paraît dans ce dernier tableau avoir un peu modifié son style. Son architecture polychrome est bien étudiée et d'un aspect agréable, les draperies sont bonnes ; mais la perspective est manquée, probablement à cause du papillottage des tons. Le défaut est surtout sensible dans les dalles de la mosaïque, le roi Louis-le-Jeune et sa cour ont beau être rapetissés, cette partie de la toile fait l'effet d'une tapisserie collée sur la muraille, et puis pourquoi Abeilard, en faisant son appel à Rome, semble-t-il jurer de la main gauche? Somme toute, le tableau est bien étudié.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

M. Belly (Léon) qui s'était fait une si belle place au soleil, et au soleil de l'Orient, a conservé cette place et s'est même poussé au premier rang.

L'effet du soir dans le désert de Tyh est un petit tableau parfaitement composé, tout est à sa place et l'harmonie générale du ton en excellence, le désert et la caravane ont la même valeur, l'air et l'espace ne manque point aux pèlerins et ceux-ci ne sont point perdus dans l'immensité. Il y a un grand charme répandu sur cette toile, plus importante que son étendue.

Les abords d'un village Egyptien, moins séduisant que le précédent. La couleur chocolat qui peut être naturelle est déplaisante, l'aspect général est un peu dur et lourd. L'eau des *Barques du Nil*, exposés en 1859, avait déjà trop de solidité, ici l'éclaboussure qui jaillit sous le pied du buffle a l'air d'un glaçon, et ceux qui nagent paraissent nager dans la bourbe.

Les *bords du Nil* et *l'avenue de Choubrah* plaisent par leur aspect tranquille et magistral, mais il y a moins d'air que dans les autres tableaux de M. Belly. Les terrains et les troncs d'arbre sont d'une uniformité de ton qui produit un effet croustillant plus spécieux que juste ; même remarque sur le tronc de chêne dans le tableau de chasse, d'ailleurs excellent, peint en collaboration avec M. de Balleroy. C'est une autre gamme de tons; mais c'est le même papillottage avec les terrains environnants. Ce n'est qu'en tremblant que nous autres, myopes du Nord, baignés dans la verdure et le soleil de Corot, nous parlons de nos impressions sur les tons rapportés d'Orient ; qui n'a trouvé durs et rissolés certains tableaux de Marilhat et qui ne se souvient d'avoir entendu, en 1846, accuser les canards de Decamps de nager dans la pierre? Toutefois deux choses nous ont encouragé à hasarder les critiques qui précèdent; pour l'uniformité des troncs d'arbre et des terrains, le tableau de la *Chasse-sous-bois* qui se passe en plein Occident et où le même défaut se retrouve, et pour le ton général la comparaison avec les paysans d'Orient, de M. Fromentin, dont nous jugeons le pinceau d'après la

plume, comme une incontestable autorité. L'Orient de M. Fromentin est à celui de M. Belly, ce que la Normandie est à la Provence; ils sont vrais tous deux, interprêtés par le rayon visuel particulier de chaque artiste; vues du terrain de la critique, nos observations peuvent être également justes.

Les Pèlerins allant à la Mecque, sont un des tableaux les plus réjouissants et les mieux réussis du salon; ici les tons arides des terrains sont de la plus acceptable vraisemblance. La caravane l'emporte d'ailleurs sur le désert et l'œil, séduit par l'harmonie générale, se laisse bientôt aller à examiner avec plaisir et intérêt, ces chameaux et ces dromadaires, ces hommes cuivrés et ces hommes noirs, ces riches et bizarres costumes : le goût et l'esprit sont satisfaits, tant l'accentuation du caractère est restée sur les limites de la caricature. C'est pittoresque, ce n'est pas grotesque, et la mémoire qui se met de la partie quand l'imagination est en fête, murmure doucement pendant que celle-ci fouille dans les profondeurs vagues des derniers plans :

Parfois, de bruits profanes
Troublant ce lieu sacré,
Passent les caravanes
D'Ophir et de Membré ;
L'œil de loin suit leur foule
Qui sur l'ardente houle
Ondule et se déroule
Comme un serpent marbré.

Si le *portrait de la marquise de.... et de sa fille* est un peu lâché, en revanche le *portrait de Mme....* est sans contredit un des meilleurs de l'Exposition. Cette toile pose du premier coup M. Belly quasi au premier rang comme peintre de portraits; il y a dans la pose et dans la draperie du corsage certain ressouvenir de l'admirable portrait de Mme Jars de Prud'hon, qui fait le plus grand honneur à l'auteur.

Un souvenir en passant aux remarquables fusains de M. Beldame, de Senlis.

M. Bénard, de Boulogne-sur-Mer, a exposé une marine placée un peu trop haut pour qu'on en puisse bien apprécier tous les détails. Cependant nous avons remarqué un excellent effet de lumière sur le flanc du navire échoué; il y a progrès depuis 1859.

Puisque nous sommes à Boulogne, restons à Boulogne. C'est peut-être ce qu'aurait dû faire M. Berne-Bellecour qui a peint un petit coin de village pauvre, d'une palette grise et dans des tons un peu terreux. Ces maisons à gauche d'un aplomb douteux, cette vigne verte, ce toit de hangar en zinc, ces tuiles atones, cet enfant en guenilles, cette petite cour sans lumière et sans soleil se trouvent partout; avec cela et avec moins que cela, on peut faire des chefs-d'œuvre. Mais pourquoi intituler cela : *Souvenirs de Normandie*, et dans quel coin de Normandie pétrée s'ennuient ces murailles sans verdure et sans caractère ?

Le Renard et le buste de M. Bonnefoy est une sorte de paysage composé, rempli d'excellentes qualités, malgré un peu de sécheresse générale. Le fonds est très bon, l'ensemble est très lumineux; mais il y a entre le sujet et la manière dont il est traité, une telle disproportion qu'on se demande si ce petit Renard et ce buste sans importance n'ont pas été ajoutés après coup, pour donner un nom à ces ruines gigantesques et à ces arbres séculaires. Le Renard de Lafontaine ne dit qu'un mot : *Belle tête*, dit-il, *mais de cervelle, point*. Il est vrai qu'il s'agit d'un buste de *héros*, le narrateur le dit. Mais maître Isengrin n'avait besoin, ni d'un si grand cadre, ni d'un théâtre aussi solennel pour lâcher sa petite malhonnêteté.

MM. Caudron, Crauk et Féragu ne sont point picards de naissance, bien que le livret s'obstine à faire naître à Amiens ce dernier qui est Lyonnais : toutefois ces honorables artistes appartiennent par tant de côtés à la Picardie que nous regardons leurs œuvres comme nos justiciables.

Dans le genre circonscrit qu'il a adopté, M. Caudron est en progrès; de ses quatre petits tableaux, le numéro 539 *(Pêcheuses de crevettes à Cayeux)* est le meilleur. Au milieu de la

grande uniformité de ton, on remarque chez M. Caudron des poses heureuses, comme celle de l'homme appuyé au chambranle de sa porte dans la *Rue des pêcheurs;* les extrémités sont souvent soignées, surtout les mains. M. Caudron n'est pas inférieur à M. Auguste Delacroix, qui traite ordinairement avec une si grande profusion les mêmes sujets et qui n'a cette année au salon que des aquarelles et un éventail à la gouache.

M. Crauk aussi est en progrès ; son *Baptême de Clovis* est une machine bien composée ; les draperies sont raides, mais ne manquent pas de style. L'ensemble un peu froid est bon et harmonieux.

Les *Capucins forgeant*, sont moins heureux. Ici les souvenirs de tant d'intérieurs flamands, hollandais, italiens, français même (la forge des Lenain), de tant de grasses palettes, de délicieux caprices, de tant de merveilleuses facéties d'ombre et de lumière font tort à la sagesse par trop froide du peintre de Valenciennes. Entre ce moine sec et raide et le premier garçon serrurier venu, il n'y a pas de différence. Ce capucin n'est ni gras ni maigre ; ce n'est ni un athlète, ni un croyant. Ce morceau de fer qui dort machinalement dans un feu sans chaleur sera-t-il dieu, table ou cuvette ? Nous sommes à Venise ; qui le croirait, sans le livret ? un peu moins de sagesse, M. Crauk, et un peu plus de diable au corps. Voyez les deux charmants intérieurs de M. Darcy, de Noyon, n'est-ce pas plein de vérité et de sagesse ? et pourtant cela fait l'effet de Leleux refroidi ? Osez ; si vous dépassez le but, il sera temps de revenir. Dans les tableaux d'intérieur, entre l'alpha et l'oméga, entre le premier degré de l'échelle et le dernier, entre le génie et la puérilité, entre la *femme hydropique* de Gérard Dow et la *cuisine* de Drolling père, il y a tout un monde, choisissez.

Le portrait des enfants de M. D... est la meilleure des trois toiles de M. Crauk. S'il n'y avait là que le mérite d'avoir triomphé de l'ingratitude et de la véritable difficulté du sujet, peut-être pourrait-on dire qu'il faut en faire honneur à l'esprit

de M. Crauk, et que sa palette n'a rien à démêler avec cela. Mais toute la partie droite du tableau est excellente.

Encore un conseil à M. Crauk : se garder d'un trop grand éclectisme et se faire une manière déterminée ; ses trois tableaux n'ont vraiment pas l'air de sortir du même atelier. Quelque modestes que soient les prétentions d'un artiste, son individualité est la plus précieuse de ses qualités et quelque talent qu'il ait, il est vite oublié si toutes ses œuvres ne portent pas sa signature invisible, le cachet de son originalité.

Le Bonaparte à la Cathédrale d'Amiens de M. Féragu ne fera pas oublier son Saint-Louis. Si M. Féragu n'était pas un artiste éminemment distingué qui a fait ses preuves, son tableau de cette année lui serait compté comme un honorable et estimable début. L'architecture y est traité d'une manière large et savante qui lui fait le plus grand honneur. Mais la précipitation avec laquelle M. Féragu, à peine remis d'une indisposition grave, a été obligé de composer et de peindre sa toile, en a laissé plusieurs détails imparfaits et un peu insuffisants. La pose de l'évêque n'est pas assez étudiée, Le groupe des robes rouges qui fait repoussoir à l'angle gauche du tableau laisse à désirer, et les costumes en général ne sont pas d'une rigoureuse exactitude. M. Féragu qui est un bon archéologue et qui connaît à fond tous les détails des justaucorps, des pourpoints et des armures, ne paraît pas aussi familier avec les costumes du premier empire. Il n'y a pas grand mal à cela et aucun artiste ne songera à lui en faire un crime, mais que diront les attardés qui ont encore vu les fourreaux et les chabraques du commencement de ce siècle, et qui les ont peut-être admirés à cause de la jeunesse et du génie de celles ou de ceux qui les portaient, devant ces tailles trop allongées et ces moustaches prodiguées, même aux chirurgiens de l'armée ? Un tableau n'est pas une estampe sans doute, et les bonshommes de Rembrandt et de Jordaens sont cent fois plus réjouissants que les grecs et les romains de David ; mais nous sommes si exigeants aujourd'hui

sur les mille détails de l'archaïsme qui est la grammaire de l'art, nous si puristes, si doctes, pour ne pas dire si pédants, qu'il ne me serait point pardonné à moi-même si je n'avais fait ces observations. Ces réserves faites, le tableau de M. Féragu est agréable et consacre le souvenir d'une curieuse anecdote et d'un religieux enseignement.

Au *portrait* de M. Chevreux, de Saint-Quentin, qui occupe dans un des salons des extrémités, une place d'honneur entre les Courbet et le tableau de chasse de MM. de Balleroy et Belly, dont la couleur est grasse et la pose un peu prétentieuse, nous préférons peut-être la simple esquisse d'atelier que M. Collette, d'Arras, a intitulée *Portrait de M. G...* Il est difficile de se faire une idée de la manière définitive de l'auteur devant une œuvre d'aussi peu d'importance ; mais c'est librement et crânement peint.

Parmi les peintures officielles on remarque *le combat de Palestro* de M. Chauveau, de Boulogne, *la bataille de Magenta* et le *zouave* de M. Couverchelle, de Marseille-le-Petit (Oise), et l'épisode du siége de Sébastopol de M. de Neuville, de Saint-Omer. Nous avons trop imparfaitement vu les œuvres des deux premiers pour faire autre chose que de les signaler ; mais c'est avec une sorte d'orgueil et de satisfaction personnelle que nous avons retrouvé dans le tableau de M. de Neuville, les qualités éminentes qui nous l'avaient fait remarquer il y a deux ans ; malgré certaines duretés du premier plan, un effet un peu dispersé, l'harmonie générale de la couleur est excellente. Entre le bulletin du *Moniteur* que racontent tout au long les élèves d'Horace Vernet, et les feuilletons que peignent toujours sans rivaux Bellangé père et fils, il y a place pour l'entrefilet sérieux comme le comprennent MM. de Neuville et Armand-Dumaresq.

La singulière filiation parfois que celle des ateliers et des artistes. MM. de Neuville et Armand Dumaresq qui se rencontrent dans le bon chemin, viennent l'un de chez M. Picot, l'autre de

chez M. Couture, et voici un élève d'Horace Vernet, M. Desjardin, d'Amiens, enfant de la Picardie, perdu dans les bruyères du Limousin qui fait exclusivement du paysage. La sécheresse de tons du maître et l'aridité du motif donnent un aspect dur et cru à son paysage d'ailleurs étudié et rendu avec soin.

Voici un artiste picard, picard de corps et d'esprit, de naissance et de résidence, attaché au sol de sa mère patrie comme Ulysse au mât de son navire. M. l'abbé Dergny est né à Cayeux, ce rude village, autour duquel les flots de la mer et les vents de la terre ont élevé un rempart de galets et de sable, qui le garantit contre les invasions des avoués en vacance et les banalités des baigneurs d'été. Il est vicaire de Saint-Gilles d'Abbeville, cette cité picarde par excellence qu'effleure au-delà de ses portes et de ses ponts, sans l'amoindrir et sans la distraire, le grand niveleur et le grand tentateur qui fait d'Amiens un faubourg de Paris, et de Boulogne une école de natation. Se sentant l'intelligence qui conçoit les œuvres d'art, le goût qui les dirige et la main qui les exécute, M. l'abbé Dergny n'a point perdu son temps dans les recherches réfrigérantes de la science et de la théorie ; il n'a point déchiré sa soutane et accroché son pinceau aux ronces du pédantisme ; chez lui, point de système préconçu, il n'est ni Préraphaëlite, ni Raphaëlite, ni Bysantin, ni Flamand ; il ne se préoccupe ni du style, ni de la symbolique, à peine de la ligne et de la couleur. Chrétien et prêtre, il traduit sur la toile une homélie plutôt qu'un sermon, et fait son prône à sa manière ; on ne saurait rien imaginer de plus français que l'ensemble de sa composition : c'est plus français que du Jouvenet et du Quintin Varin, plus français que du Lahyre ou du Vouet. Aussi tous les défauts de l'école française s'en donnent à leur aise ; l'enfant Jésus, frisé, espiègle, les yeux et les narines ouvertes a l'air mièvre et féminin ; la Sainte-Vierge, blanche et rose, ressemble à une jeune fille de douze ans ; Saint-Joseph a perdu la rudesse traditionnelle de son visage et n'a gardé qu'une douce bonhomie ; les anges sont semblables à tous ceux

qui se profilent dans les Annonciations et dans les Gloires de nos églises de villes du second ordre, et cependant vous êtes arrêté malgré vous devant l'ensemble de cette peinture. C'est trop calme et trop froid, mais c'est sobre et chaste, c'est drapé sans hardiesse, mais aussi sans recherche; il y a dans tout cela un oubli si complet des préoccupations d'atelier et un si naïf mépris du système qu'on s'y arrête malgré soi ; ce n'est ni une collection d'académies, ni une leçon d'iconographie archaïque; mais cela vaut mieux que la plus brillante copie ou le plus savant souvenir. Courage, M. l'abbé, gardez-vous des rapins et des savants, fermez vos yeux et vos oreilles à nos critiques et à nos chicanes, et ne nous écoutez que lorsque nous vous disons : courage ! Peignez comme vous vous sentez l'envie de peindre, examinez-vous vous-même, et quand vous aurez rendu votre propre pensée d'une manière satisfaisante à vos yeux, exposez-la hardiment ; mieux vaut faire convenablement sa petite œuvre que de copier le chef-d'œuvre d'autrui ; vous aurez conquis une place estimable et enviée quand vous pourrez dire : mon tableau, c'est moi.

La *Rentrée au parc* de M. Gustave Doyen, de Festieux (Aisne), nous fera-t-elle regretter les moutons de M. Chifflard qui n'a rien exposé cette année ? La manière de M. Doyen est peut-être un peu plus sèche que celle de son confrère de Saint-Omer. Il y a un peu plus de confusion et d'insuffisance de dessin dans la forêt de jambes maigres qui se démènent à la moutonnière ; mais l'effet général est bon et lumineux, et puis, quel sujet ingrat ! Le mouton est le Childebrand des peintres ; ni physionomie, ni dessin, ni couleur. Deux vaches et un arbre font un tableau ; voyez l'admirable Paul Potter du Louvre : un troupeau de cent moutons ne fait pas un ensemble. Les moutons ont perdu M. Brascassat ; M. Loubon et M. Palizzi se sont sauvés par les chèvres. En peinture les boucs sont à droite et les moutons à gauche.

Nous avions signalé il y a deux ans la tendance de M. Genaille de Monceau-les-Loups (Aisne) qui semblait alors un élève de Schnetz ou de Rüdolph Lehmann. Sa *Rêverie* est bien de cette palette un peu sèche sur laquelle nos derniers Italiens trouvent ces contours durs, ces tons rissolés, mais solides qui distinguent leur manière. Mais M. Genaille est décidément un éclectique, ses deux petits pendants, intitulés l'*Aller* et le *Retour* ne semblent pas être de la même main et l'on n'attribuerait ni l'un ni l'autre au peintre de la *Rêverie*. Le *Retour* est une petite toile très-étudiée et très-plaisante. La vieille surtout est une étude excellente et bien venue. Le vieillard a dans la barbe et sur la joue des tons mignards qui rappellent la peinture sur porcelaine : il est dessiné d'une façon méticuleuse et détaillée qui pourrait faire songer quelques critiques chagrins aux puérilités de Hornüng ; mais, somme toute, les qualités du *Retour* l'emportent sur ses défauts et c'est un petit tableau fort agréable.

M. Edmond Hédouin a été trop occupé de sa peinture décorative de la galerie des fêtes au Palais-Royal pour envoyer de nombreux tableaux à l'Exposition. Ses *Colporteurs espagnols* ne marquent point d'ailleurs une phase nouvelle dans la manière de l'auteur. Signalons en passant les tons lumineux des collines du dernier plan et des terrains du premier. Si la peinture de genre n'avait pas tenté et séduit Edmond Hédouin par l'appât si souvent trompeur de l'intérêt du sujet, ce vaudeville de la peinture, si surtout il n'avait pas excellé dans la voie choisie, il aurait été un paysagiste de premier ordre. Ceux qui se souviennent d'un petit tableau intitulé *Horticulture*, exposé à Alençon en 1858, me comprendront.

La peinture officielle et les sites de l'Italie n'ont pas été favorables à M. Jeanron. Ses sept tableaux ultramontains ne valent pas ce gris et terne *Port d'Ambleteuse* si réel, si navrant et si harmonieux dans sa teinte uniforme, qui me semble le chef-d'œuvre de l'auteur. Longtemps avant les Champfleury et les

Courbet, longtemps avant que l'école réaliste eût des crieurs publics et des porte-étendard, M. Jeanron se prétendait l'amant et le serviteur de la nature telle qu'elle est; le beau n'était point pour lui la splendeur du vrai ; il ne voulait à la vérité ni anneaux aux oreilles, ni fard aux joues, ni lampions dans les mains. Je ne sais s'il a jamais eu des prétentions de Père et de Prophète; mais il a parfois incontestablement réussi dans le réalisme de l'incolore. Dans le réalisme de la couleur, c'est plus contestable. Ses trois meilleures toiles sont la *Vallée de la Posavera* (1651), les *Soldats Français à Saint-Pierre d'Aréna* (1653) et les *Zouaves au bord de la mer* (1654). Toute la partie droite de la première me paraît excellente ; ses *Zouaves au bord de la mer* sont lumineux. Quant aux autres et au petit tableau intitulé *A Solférino* (1656), ils me paraissent sortir de la manière ordinaire de l'auteur. Cela ressemble aux vaudevilles d'Horace Vernet et de Charlet. Décidément, MM. Bellangé père et fils sont deux grands peintres.

Les artistes d'Amiens demandent leurs inspirations à des sites lointains et à des mœurs étrangères. Il n'est pas étonnant que M. Desjardins qui demeure à Guéret prenne ses motifs dans le département de la Creuse, mais pourquoi M. Edmond Lebel, né à Amiens et domicilié à Dury s'en va-t-il en Bretagne chercher des villageois et des buveurs ? Quelle contrée pittoresque, direz-vous, que le terroir de Dury et les belles études de mœurs que les plates coutumes de ses steppes désolées et arides ! Quelle lumière, quelle architecture et quels costumes ! — d'accord. Mais comment se fait-il que vos bretons soient si loin des sarcleuses et des vanneuses de colza dont nous parlions au commencement de cet article, comment se fait-il que vous laissiez à d'autres, à M. Laugée de Maromme par exemple, un normand plein de talent et d'avenir, le soin de donner la réplique à la muse, dans les chants alternés de la Bucolique Picarde, dont le jeune peintre de Courrières est l'harmonieux Virgile ?

Si l'étude exposée par M. Lecygne de La Fère (Aisne), sous le nom de *Portrait*, ne peut donner une idée complète de sa manière et de son talent, si les tons verts de la carnation rappellent les exagérations de Henri Lehmann, la tête a beaucoup d'effet et dénote beaucoup d'habileté de la part de l'auteur. M. E. Midy, de Saint-Quentin a du talent et de l'avenir. Elève de M. Glaize, il a déjà su se garder de quelques-uns des défauts capitaux de son maître et il a pris la plupart de ses qualités. Les principaux reproches que l'on peut faire à son tableau découlent du sujet qu'il a choisi et du parti pris avec lequel il l'a traité. Deux hommes, d'un talent bien différent et partis d'un point bien opposé, se sont rencontrés en matière historique dans l'idéalisation du faux, MM. de Lamartine et Alexandre Dumas père. Ils ont traité l'histoire comme une féerie dans le genre du *Pied de Mouton* ou des *Pilules du Diable*. Celui-ci en a écrit la partie bouffonne, dessiné les ballets, réglé les combats au sabre et à la hache, celui-là en a fait l'apothéose et fourni les feux de Bengale. Cette grande féerie de l'apocryphe a été jouée une multitude de fois devant un public trop amusé pour être exigeant, mais aussi trop émerveillé et trop touché parfois pour ne pas être dupe ; l'anecdote surtout qui représente le couplet de la pièce l'a séduit et il répète l'une comme il fredonnerait l'autre. Le Henri IV de M. Giraud est-il le Henri IV de l'histoire et de Rubens ? N'est-ce pas plutôt un béarnais goguenard pris dans la reine Margot et joué par Mélingue ? Le Henri III de M. Midy rappelle-t-il le vindicatif et raffiné fils de Catherine ? Pourquoi ce gros moine rouge, comparse inutile, sorte de Gorenflot amené là sans rime ni raison ? et ce vieux mendiant, plus philosophiquement que cyniquement débraillé, est-ce bien le rude et iconoclaste potier de Saintes dont M. de Lamartine a singulièrement affaibli la réponse plus impie encore qu'hérétique ? C'était si je ne me trompe en 1584 qu'arriva le fait représenté par M. Midy. Palissy avait 60 ans. « Comme il était calviniste (ici je cite un dictionnaire historique

estimé), Henri III lui dit un jour qu'il serait contraint de le livrer à ses ennemis s'il ne changeait de religion. *Vous m'avez dit plusieurs fois,* sire, répondit-il, *que vous aviez pitié de moi; mais moi, j'ai pitié de vous qui avez prononcé ces mots : je suis contraint. Ce n'est pas parler en roi; mais je vous apprendrai en langage royal, que les Guisarts, tout votre peuple ni vous, ne sauriez contraindre un potier à fléchir les genoux devant des statues.* » Puisque M. Midy faisait de l'histoire anecdotique, ce qu'on appelait autrefois du genre historique, pourquoi ne pas indiquer dans un fin regard, dans un sourire, la pensée que devait éveiller chez le roi le nom des Guise à quatre années de distance des états de Blois, pourquoi surtout ne pas relever la scène au lieu de l'abaisser? L'histoire seule est digne du tableau ; le mémoire se contentait de l'eau forte et de la vignette avant l'invention de la photographie. Je sais que l'on m'objectera que je cherche querelle à un genre tout entier, que l'on me citera la *Stratonice* d'Ingres et le *Mazarin* de Paul Delaroche et sans aller si haut, ni si loin, les charmants tableaux de M. Comte. Mais qui donc a perdu M. Gérôme, si ce n'est la *Stratonice*? Le *Mazarin* n'a-t-il pas égaré dix jeunes talents que je pourrais nommer? Si j'avais l'honneur d'être peintre, j'admirerais, je crois, comme je le fais, sans le jalouser, l'incontestable talent de M. Comte, mais je me garderais de le prendre ponr modèle, et s'il me prenait fantaisie d'habiller ou de déshabiller l'histoire, je relirais Mézeray plutôt qne d'illustrer Lamartine.

Les deux tableaux de sainteté de M. Michel de Fins lui font honneur. Les tableaux de sainteté dans l'Ecole française commencent à Eustache Le Sueur et finissent à M. Signol. Ils manquent de brio, de tapage, de naïveté et de mise en scène. Jouvenet seul et son école ont connu les grandes machines et encore est-il que le principal défaut de Jouvenet est la froideur. Il y a plus d'art que d'inspiration dans ses tableaux. Nos peintres, à leur éternel honneur comme hommes, n'ont touché

aux choses divines qu'avec crainte et respect. Si quelques-uns ont péché de ce côté, c'est par excès, comme Philippe de Champagne. Leurs tableaux se tiennent aux murs des églises comme des français assistant aux offices, avec respect, convenance et dignité. Si la chromolithographie, l'imagerie et quelques prétentieux barbouillages, se glissent parfois dans nos temples, il y a là plus d'afféterie que d'indécence ; le bon sens public fait bien vite justice de ces nullités et comme un enfant mutin à qui l'on donne le fouet, le mauvais goût finit par se cacher honteusement, après que la critique, qui ne l'épargne pas, l'a honteusement battu de verges. Tel qui rêve avec Murillo, s'éprend de Rubens et s'encanaille avec Jordaëns, a peur pour son orthodoxie et ne veut apprendre son cathéchisme que dans Le Sueur.

Puisque c'est notre tendance gardons-la ; mais inspirons-nous du maître. Le Sueur est encore plus de l'Académie que M. Signol, c'est ce qu'à fort bien compris M. Michel dans sa *Conversion intérieure*. *L'Entretien intérieur* est moins bon. Le nimbe du Christ est malheureux : au lieu d'avoir de la légèreté et du vaporeux, il a de la solidité et de l'épaisseur. On dirait presque une lucarne ouverte dans le mur du fond de la cellule.

Les chevaux et le chien de M. Parquet sont toujours de bonnes esquisses. Le n° 2436 est un peu insuffisant.

M. Salingre est en progrès, son *Retour de Chasse* est un très-suffisant tableau de nature morte.

M. Sinet, de Péronne, promet un coloriste distingué, mais son dessin est par trop lâché surtout dans les *Premiers jeux* (2892).

Nous n'avons pu découvrir le *Daphnis et Chloé* de M. Souplet. Nous regrettons cette occasion perdue de juger un talent sympathique et que nous apprécions.

Mille pardons aussi à MM. de Bar, de Montreuil-sur-Mer, —

Le Soir, dessin, *eaux fortes pour le lac de M. de Lamartine*, Boyenval, d'Arras, — *Souvenir de Rome ;* Calmelet de Laon, — *les Bords de l'Oise*, aquarelle ; Colin, d'Arras, — *la Famille Basque ;* Debras, de Péronne, — *l'Introduction et un Berger Valencien ;* Diart, de Berry au-Bac (Aisne), — *Fleurs et Fruits ;* Dubois, de Fleurbaix (Pas-de-Calais), — *Paysage composé ;* Fauvel, d'Amiens, — *le Chemin de Tréboul ;* Hamelet-Griffiths, de Creil, — *Sentier dans le Parc de Verneuil, vue prise dans le Parc de Mello*, dessin au fusain ; Leveau, de Saint-Quentin, — *le Christ, Saint-Pierre convertissant le Centenier, la Vocation de Saint-Pierre, Dieu le Père*, dessins et cartons ; Marchal de Soissons, *Portrait de Femme ;* Rousseau, d'Abbeville, — *Dessin d'après Paul Delaroche ;* Sirouy, de Beauvais, — *Portraits ;* Trancart, d'Abbeville, — *les Bords de la Lys ;* Wallet, d'Amiens, — *la Chute du Jour à Sarignies, une Terrasse du Château de Merlemont, Chemin de Dieppe à Tibermont, Vue prise dans la Vallée de Chevreuse*, paysages ; Williot, de Saint-Quentin, — *Bords de la Seine à Bougival ;* mille pardons surtout à Mme Dallemagne, de Beauvais, — *le Mariage de la Vierge et trois Miniatures ;* mais nous n'avons pu voir leurs tableaux et nous devons nous contenter d'une simple nomenclature. A une autre fois donc le plaisir de les encourager et de signaler leurs qualités éminentes ou du moins leur incontestable bonne volonté. Si quelqu'un niait encore le mouvement artistique provincial, il n'aurait qu'à comparer le nombre des artistes picards et artésiens, sur lesquels nous portions nos jugements il y a deux, ans avec le nombre de ceux inscrits sur l'Exposition de 1861. Courage, hommes de bonne volonté, vaillants travailleurs de province, les sympathies ne vous manqueront pas.

A côté de M. Carrier de Belleuse qui n'a rien de si important cette année que son *Desaix mourant*, mais qui garde dans ses bustes en terre cuite la supériorité de sa manière hardie, prime-sautière et colorée, et de M. Moigniez de Senlis qui se livre toujours avec conscience et talent à la sculpture d'ani-

maux, le livret nous donne les noms nouveaux de M. Bertaux, de Boury (Oise), Nadaud, d'Abbeville, qui ont exposé chacun un buste et de M. Doublemar, de Beaurain (Aisne), grand prix de Rome (1855), talent sérieux qui promet un artiste distingué. Heureux les sculpteurs à l'Exposition de 1861 ! L'excellente disposition du jardin qui sert de cadre sans cacher ni écraser les œuvres d'art est, je crois, sans reproche, et met les visiteurs dans cette tranquille disposition du corps que l'esprit demande pour juger les œuvres de l'esprit et quelle différence d'un critique essoufflé, gêné, suant ou morfondu à un critique dont les humeurs sont en équilibre !

La gravure, la lithographie et l'architecture de notre circonscription sont représentées par MM. Régnier, de Margival (Aisne), — *Gravures sur bois ;* Collette, d'Arras, — *Lithographies ;* Sirouy, de Beauvais, — *Lithographies ;* Soulange Teissier, d'Amiens, — *Lithographies ;* Guérinot, de Boulogne, — *Dessin d'architecture.* Où sont hélas ! les patients graveurs et les habiles lithographes ? où sont les enfants d'Abbeville, la ville des graveurs par excellence ? — Ils sont morts ; la photographie les a tués.

La photographie qui a son exposition particulière et que nous n'avons pu visiter en détail, est à la gravure ce que la machine à battre est au fléau, ce que la locomotive est au cheval de pas relevé. Faut-il la maudire ? faut-il la célébrer comme une découverte indispensable au bonheur du genre humain ? — Ni l'un ni l'autre. Il faut la regarder passer, s'en servir pendant qu'elle passe, et lui donner de médiocres regrets si elle passe. Mal en a pris à Mme de Sévigné de prédire la vogue passagère de Racine et du café. N'enterrons pas la photographie avant l'heure. Celle-ci d'ailleurs cherche à se débarrasser des entraves bourgeoises de la ridicule et infatuée carte de visite et tend dans d'habiles mains à la réalisation du progrès artistique et industriel. Chez les photographes ordinaires, la

machine conduit l'homme. Le conducteur n'est que le Mazeppa de sa locomotive qui se croise les bras en invoquant le dieu des hasards qui n'existe pas et finit toujours par se casser le cou ; le photographe intelligent dompte la matière et se sert de ses instruments comme de chevaux dressés. Je sais qu'il faut vivre de l'autel ; mais tels et tels le desservent en sacristains vulgaires comme MM.....; tels le desservent en artistes comme MM. Crépin père et fils de Ligny-lès-Aire (Pas-de-Calais), par exemple. Les premiers passeront avec leurs œuvres ; les autres resteront peut-être et ils auront du moins le mérite de la conscience et de la bonne volonté.

Conscience et bonne volonté sont deux qualités modestes à la portée de tout le monde ; ce sont les deux seules dont nous demandons que vous nous teniez compte en vous disant, comme par le passé, artistes et lecteurs.

Au revoir.

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

I.

Rayons de soleil d'or, trouant par échappées
Trente platanes roux, aux feuilles découpées
Comme des fers de lance ou bien des fleurs de lis,
Qui font une jonchée à des cailloux polis;
Un grand fourmillement de joie et de lumière,
Un automne imprégné de saveur printanière,
Mille sons éclatants et mille bruits joyeux;
Des tas de fruits rangés pour le plaisir des yeux :
Aulx odorants, oignons, pimpantes chicorées
Emmêlant leur frisure aux cheveux des poirées ;
Des bottes de radis roses et violets ;
Carottes en habits rouges aux verts collets ;
Céleris cannelés et courges entr'ouvertes
Eclatant au milieu des choux aux feuilles vertes :

La pomme, fruit normand confit dans sa douceur,
Dont le visage est plein de taches de rousseur ;
Près de la pomme d'or, la poire, sa compagne,
Qui semble une bouteille ; — un souvenir d'Espagne,
La grenade, qui saigne ainsi qu'un fruit vivant ;
La noix, aux tons bistrés, qu'a fait tomber le vent ;
La châtaigne, plus brune encore ; le pois chiche,

Comme un pauvre honteux à la table du riche,
Assis parmi les fruits ; l'orange ; le citron,
Dans son nid de papier caché comme un poltron ;
La nèfle qui se glisse à côté de l'arbouse
Comme une sœur modeste auprès d'une jalouse :

Des pantins consternés aux yeux décolorés,
Des miroirs de deux sols dans des cadres dorés,
Des petits pains du jour, des gâteaux de la veille,
Des bonbons surannés qu'on a mis en bouteille ;
Des images pendant sous des auvents de bois
Avec inscription portant en deux patois,
Espagnol et français, le nom de quelque apôtre,
L'orthographe de l'un ayant déteint sur l'autre ;
Des lacets, des rubans, des bonnets à pompons,
De l'étoffe rayée à faire des jupons,
Des choses qu'on ne voit que dans les inventaires :

Puis, de tous les auvents, de tous les éventaires,
Sortant et se croisant, des appels aux chalands,
Des propos goguenards et des propos galants ;
Parmi les quolibets, dans la foule ahurie,
Se faufile un joueur d'orgue de Barbarie
Qui ne regarde rien et joue en Trémolo
La *Valse du Trouvère* avec les pieds dans l'eau :

L'eau qui mouille les pieds de ce joueur morose
Tombe d'une fontaine en marbre blanc et rose
Que couronne un Neptune armé de son trident,
Dieu fantasque, perdu dans le feuillage ardent,
Et qui, sur tous ces fruits qu'on vend et qu'on achète,
Fait l'effet de brandir une énorme fourchette ;
Sa bouche a l'air de rire en disant *Quos ego*
Et ses pieds courroucés dansent le *Fandango :*
L'artiste qui trouva ce dieu là dans l'argile,
A sa façon sans doute interprétait Virgile.

L'un fait une médaille et l'autre un mascaron :
Il n'est pas défendu de traduire Scarron.

Tout ce fouillis, ce bruit, ces odeurs, cette sève
Qui monte aux yeux, parcourt les veines, est-ce un rêve?
Est-ce un dessin perdu de quelque vieux flamand,
Un modeste tableau réaliste qui ment,
Une étude de mœurs faite en robe de chambre ?
— Non ; c'est ce qu'un matin de la fin de novembre
Mil huit cent soixante-un, j'ai vu, senti, touché,
A Carcassonne, sur la place du Marché.

Carcassonne, 25 novembre 1861.

II.

Les gens du beau pays que couronne Béziers
Prétendent que si Dieu descendait sur la terre
Il viendrait habiter leur doux et gai parterre ;
Leur jardin n'est-il pas celui des Oliviers ?

Mais de Jérusalem aux arides sentiers,
Certes, ce n'est point là le paysage austère
Où s'accomplit l'immense et douloureux mystére
Et dans lequel marcha l'homme aux trente deniers.

Dans leurs tombeaux sanglants de sainte Magdeleine,
Les vieux morts apaisés sommeillent pour toujours
Et du sommet du mont on voit rire la plaine ;

Sous le vent, qui pour eux n'a qu'une tiède haleine,
Les arbres aux fruits doux, aux placides contours,
Paraissent des coussins de soie et de velours.

Béziers, 26 novembre 1861.

III.

Si j'étais empereur ou roi, je n'irais pas
Avec mes douze pairs ainsi que Charlemagne,
Chevaucher à travers la France et l'Allemagne ;
Si j'avais un cheval, il marcherait au pas.

Et j'irais visiter sans courir au trépas
Mes villes sans faubourgs d'où l'on voit la campagne ;
Par un matin d'automne au pied de la tour Magne,
Je me ferais servir au soleil mon repas.

Si je pouvais trouver au sein de mon empire
Douze amis selon moi, ni pédants, ni grondeurs,
Amants de la nature et des vieilles grandeurs,

Nous nous attablerions à l'aise, sans rien dire,
Et nous contemplerions longuement en rêvant
Les temples morts baignés dans le soleil vivant.

Nîmes, au pied de la tour Magne, 27 novembre 1861.

IV.

La triste Raison dit à la folle Rime :
Vous traînez partout vos airs mystérieux,
Nous sommes ici dans des murs sérieux,
Tâchez de vous taire en face du sublime.

La Rime confuse approuve la Raison
Et se tait d'abord en baissant la paupière ;
Elle s'ingénie en regardant la pierre
A trouver en prose une grave oraison.

Mais elle aperçoit parmi les blocs superbes
Une pauvre fleur, venue on ne sait d'où,

Qui met une étoile a la place d'un trou
Et semble une perle au sein des folles herbes.

Folle Rime alors dit à triste Raison :
Au haut des clochers et le long du rivage,
Je fais ce que fait cette fleur sauvage ;
Ne chicanez pas mon humble floraison.

Les temples romains et les tours crénelées
Gardent avec soin leur couronne de fleurs,
La vieille gargouille aime à sentir ses pleurs
Arroser les pieds des jeunes giroflées.

Le long des créneaux du donjon menaçant,
N'allez pas de l'herbe arracher les racines :
Chaque fleur qui pousse aux fentes des ruines
Recouvre peut-être une tache de sang.

Arles, 27 novembre 1861.

V.

Ceux qui restent dans leur chambre
A cracher sur leurs tisons
S'imaginent qu'en décembre
On ne voit plus d'horizons.

A Paris, où l'on s'enrhume,
On doit croire assurément
Qu'un gros cache-nez de brume
Couvre tout le firmament.

Mais la Méditerranée
N'est pas le sombre Océan,
Car elle a toute l'année
Ce qu'il n'a qu'une fois l'an :

Un firmament sans nuages,
Un soleil charmant et clair ;
Les oiseaux de ses rivages
Ne connaissent point l'hiver.

Sous la lumière dorée,
Fi du triste coin du feu !
Ici la mer est moirée
Et reflète le ciel bleu.

Chaque vague qui déferle
Sur un rivage serein
Semble ajouter une perle
Aux trésors de son écrin.

En pensant à la chaumière,
Au sombre toit paternel,
Baignons-nous dans la lumière
De ce printemps éternel.

Jouissons, et sans murmures,
Tâchons d'accepter demain
Les brouillards et les froidures
Que nous aurons en chemin.

En vue de La Ciotat et de Bandol, 28 novembre 1861.

VI.

Caressés par la même brise,
Eclairés par les mêmes cieux,
D'un côté la rade aux flots bleus
Et de l'autre la ville grise.

Les vaisseaux neufs que l'on nolise
Sont peints de frais et fort nombreux ;

Et sur le quai, du haut des vieux,
Vient ruisseler la marchandise.

Les portefaix et les commis
S'agitent comme des fourmis
Avec des peines sans égales.

Je m'incline et je me soumets :
Vivent les noires fourmis ! Mais
Je suis du parti des cigales.

Marseille, port de la Joliette, 29 novembre 1861.

CARCASSONNE.

DANS LA CITÉ.

Les lettres et les arts ont dit leurs derniers mots ;
Le sage met son nom, le gamin fait des charges
Sur le livre sacré, — mais le volume est clos.

L'homme naïf écrit des notes sur les marges,
L'impuissant se consume en admirations,
Le voleur n'a jamais de manches assez larges,

Le gourmand se repait de compilations,
Le patient revoit la table des matières
Et tout le monde fait des imitations.

Le chimiste analyse et rêve des chimères,
Car, s'il trouve de l'or au fond de son creuset
Il provient du galon des habits de nos pères.

L'artiste se ferait ouvrier, s'il osait,
Car la matière prêche à l'esprit qui radote
Qu'il n'était qu'un vieux fou quand il la méprisait.

La plume, le pinceau, le compas, la marotte
Même, sont en nos mains des outils superflus;
Notre arme est un crochet, nous avons une hotte

Sur le dos, rien au cœur, et nous sommes perclus.
De nos illusions pourquoi faire parade ?
Nous sommes des vieillards et nous n'en avons plus.

L'antiquaire me semble un médecin malade
Qui cherche dans un livre un cas semblable au sien
Et dont la guérison chaque jour rétrograde.

Lorsque nous déterrons quelque héros ancien
Nous remettons à neuf son armure souillée,
Mais de son cœur perdu nous ne retrouvons rien.

Dans une terre noire et récemment fouillée
La femme qui tantôt nous fit voir l'*in-pace*
M'a mis entre les mains une chaîne rouillée.

Au collier de la chaîne un os était passé ;
Le juge d'un pauvre homme eut un adroit ministre
Qui serrait juste à point ce qu'un autre eût cassé.

Les prisons de ce temps n'avaient point de registre,
Mais l'os manifestait la présence du mort,
Et rendait un bruit sec dans son étau sinistre ;

L'homme dans son cachot tournant avec effort
Avait d'abord senti grincer sur sa chair nue
L'impitoyable dent du fer qui ronge et mord,

Et puis la dernière heure était enfin venue ;
Comment? Le froid, la faim ou la main du geôlier?
Insondable épouvante ! agonie inconnue !

La chaîne est double et tient par un double collier,
Les anneaux sont usés, et l'on peut reconnaître
Deux traces d'homme autour du lugubre pilier.

Deux enfants? deux vieillards? deux ennemis peut-être;
Un fils avec son père ? un faible avec un fort ?
Coupables ? Innocents ? La victime et le traître ?

Par les réalités des affres de la mort
Leur cœur fut-il serré comme est serré le nôtre
En nous représentant leur effroyable sort ?

Dans tous les désespoirs où la bête se vautre
Ont-ils creusé le lit de leur dernier chemin ?
Ont-ils longtemps souffert ? Lequel a mangé l'autre ?

Ont-ils, les doux martyrs, à l'aspect surhumain
Du trépas qui console, oublié leurs colères
Et sont-ils morts en paix en se donnant la main ?

Les talons des damnés ont-ils usé ces pierres ?
Sommes-nous au parvis du ciel ou de l'enfer ?
Faut-il voiler sa face ou tomber en prières ?

Je t'interroge en vain, poussière qui fus chair,
Et toi, triste joyau de ces murs nus et tristes,
Os humains, cliquetis de l'ivoire et du fer,

Hochet de fossoyeur, qu'agitent les touristes !

Carcassonne, 24 novembre 1861.

OU DONC EST LA GAITÉ ?

Amis, où donc est la gaîté ?
  Est-elle au fond du verre ?
— L'un après boire est attristé,
  Et l'autre est en colère.

Est-elle au bal, dans le parfum
  Des femmes et des roses ?
—Mais, hélas ! rien n'est plus commun
  Que les danseurs moroses.

Est-elle au chevet de Ninon,
  Dans les blanches batistes
Folâtrant avec l'amour ? — Non ;
  Tous ses amants sont tristes.

Est-elle aux noces de Fanny ?
  — Elle y parut une heure ;
Maintenant le bal est fini,
  Tout bas la mère pleure.

Est-elle au club, au cabaret ?
  Est-elle au corps-de-garde ?
— Elle s'enfuit quand apparaît
  La discorde hagarde.

Sourit-elle aux gras compagnons,
  Fuit-elle les gens maigres ?

— J'ai vu des bons vivants grognons
Et des mourants allègres.

Rit-elle aux champs dans le sillon,
Sur les chaumes rustiques ?
Chante-t-elle avec le grillon
Aux foyers domestiques ?

— Le laboureur est fatigué,
Il dort ; sa femme file,
Et le soir n'est pas toujours gai
Aux champs comme à la ville.

Amis où donc est la gaîté ?
— C'est un oiseau volage
Qui paraît un matin d'été
Et que chasse l'orage.

L'oiseau voltige jour et nuit,
Rarement il se perche ;
Bien sot qui veut le prendre, il fuit
Le nigaud qui le cherche.

Parmi les autres passereaux
Lorsque le jour va naître,
S'il vient becqueter nos carreaux
Ouvrons-lui la fenêtre.

Qu'il trouve son verre tout plein,
Sa table toute prête,
Grains de mil et miettes de pain ;
Amis, faisons-lui fête.

Dans son vol rapide et léger
Comme de branche en branche
Sur nous il semble voltiger...
C'est aujourd'hui dimanche,

Resteras-tu jusqu'à lundi ?
  Nous sommes à l'aurore,
Resteras-tu jusqu'à midi ?
  Une heure... une heure encore ?...

Une minute ?... — Il s'est enfui,
  Et la chambre est déserte.
S'il revenait !... chut !... laissons-lui
  La fenêtre entr'ouverte.

EXPOSITION DE 1864.

NOS ARTISTES DE PICARDIE ET D'ARTOIS.

Certes, la décentralisation est une bonne chose et ceux qui la prêchent ont raison.

Ils ont d'ailleurs la chance de pouvoir répéter longtemps le même sermon, personne ne se dispose à mettre leur vérité en pratique.

Où vont les artichauds en février, les asperges en mars, les petits pois en avril, les bourgeois gourmands et les hommes de lettres faméliques toute l'année ?

A Paris.

A Paris on a toujours vingt ans, et à défaut d'un grenier, à cet âge-là on se contente d'une soupente.

Les artistes n'ont-ils pas mille bonnes raisons pour faire comme les jardiniers ?

Où voulez-vous que se vendent en mai les toiles tardives et les fraises précoces, sinon à Paris !

Qui donc les achèterait à Nantes, à Rouen ou à Amiens ?

Qui surtout les surveillerait, les couverait de l'œil, les convoiterait derrière les vitrines de Chevet ou sur la cimaise du Palais de l'Industrie ?

Etre lu, être vu, être compris, être désiré, être acheté surtout, fût-ce à vil prix, quel artiste ou quel poète n'a fait ce beau rêve et ne le recommence tous les jours ?

Meyerbeer avait dix millions, mais il touchait ses droits d'auteur avec plus de joie que le garçon machiniste ne palpait son salaire.

Ah ! si Eugène Delacroix avait pu assister à sa vente !

Abstenons-nous donc de théoriser à propos du grand nombre d'artistes de notre province de Picardie dont nous trouvons les noms sur le livret de cette année.

Entrons plutôt à leur suite dans les salles du Palais de l'Industrie.

M. Bailly, de Saint-Omer, est pour nous une vieille connaissance. A propos de son *Abeilard au Concile de Sens*, exposé en 1861, je trouvais déjà une modification dans sa manière. Cette fois-ci, c'est un changement presque complet qu'il faudrait signaler si l'on ne devait tenir compte de la différence des sujets. *Norma* et un *Pré à Charbonnières*, sont deux paysages, malgré l'importance de la figure dans la première de ces deux compositions. *Le Pré* a de l'effet malgré le ton gris général et le peu de solidité et de modelé du buisson. *Norma* est un peu jeune pour la druidesse que l'on se représente. Le paysage pèche peut-être par la confusion et le manque de vraie lumière. M. Bailly a donné à l'*Autographe* un petit croquis plus satisfaisant que le tableau. Le jugement, peut-être trop sévère que j'ai porté sur les deux toiles de M. Bailly, est une appréciation de première impression ; les souvenirs, d'ailleurs, ont pu nuire à la vue présente, mais la nouvelle palette de M. Bailly ne m'a rappelé en rien l'ancienne. Il en est, du reste, de l'impartialité comme de la décentralisation, il est plus facile de la prêcher que de la pratiquer.

Je regrette de n'avoir pu découvrir le tableau et la gravure de M. de Bar, de Montreuil-sur-Mer. Je me contente de signaler la *Vue de la mosquée d'Amrou au vieux Caire* et l'eau-forte intitulée : *Calvaire*.

M. Belly, de Saint-Omer est resté fidèle aux pays du soleil. Ses *Fellahs hâlant une Dahbiek* (Egypte), sont un peu dispersés

symétriquement vers les coins du tableau. Le sujet le voulait ainsi. Les pauvres diables semblent faire leur besogne avec routine et mollesse et m'ont rappelé les chevaux de halage qui font le même métier de Montières à Camon sur les bords du canal de la Somme. Mais je m'étais figuré les fellahs plus émaciés, plus osseux, plus ravagés que ces débardeurs-là. N'en ayant jamais vu, il est probable que mon imagination avait tort.

Il y a d'excellentes choses dans la *Fantasiah*. La fillette à gauche habillée de violet, la jeune moricaude qui se pince le nez, la blonde à droite sont autant de petits chefs-d'œuvre; quoique moins satisfaisant et moins distingué, le torse nu du jeune homme qui tourne le dos est un bon morceau de peinture. Mais le personnage principal n'est pas mon idéal d'Almée. J'ai hâte de dire que je ne renvoie pas M. Belly à une autre Almée, scandaleusement célèbre au Salon de cette année. Je voudrais pour M. Belly que celle de sa Fantasiah fut peinte comme l'Almée de M. Gérôme, mais je ne souhaite à personne les succès de huis clos à la Jules Romain ou à la Fragonard ; à ce prix là, je me contente de la bonne grosse danseuse de M. Belly et avec un peu plus de distinction, je la trouverai charmante.

Le *Retour de la pêche sur les côtes de Normandie*, de M. Bénard, de Boulogne-sur-Mer, est une marine d'une agréable couleur, d'un aspect général un peu dur ; les rochers m'ont paru un peu cotonneux.

Je préfère à cette marine, fort satisfaisante d'ailleurs, le *Chemin creux sur les côtes de Normandie*, d'un autre boulonnais, M. Berne-Bellecour. Cela n'est peut-être pas bien neuf et cela rappelle bien des tentatives réalistes modernes. Mais, parti pris et prétention à part, le motif est agréable et l'ensemble séduisant. A coup sûr, M. Berne-Bellecour, élève de Picot et de Barrias, ne pouvait pas savoir que justement, en cette année 1864, M. Millet, le vétéran et le plus solide des réalistes, exposerait une bergère et que cette bergère serait un chef-d'œuvre.

De toutes nos bonnes villes de Picardie et d'Artois, Boulogne et St-Omer sont les plus fécondes en artistes; toutefois ceux-ci ont pris, tout à travers les champs de l'art, des routes diverses et capricieuses. Les uns vont à la couleur, les autres s'obstinent au gris; les uns visent au réalisme, les autres s'égarent dans la fantaisie. Les chefs de file ont donné l'exemple; quel air de famille ont la palette terne du boulonnais Jeanron et la palette éclatante du boulonnais Hédouin ? M. Bonnefoy paraît incliner vers la couleur et si j'ai bonne mémoire, *Le fort de Sainte-Marguerite aux îles de Lérins* est d'une manière plus heurtée et d'un ton plus cru que le *Renard et le buste* exposés en 1861. Je n'ai pas vu l'*Etude de pins aux environs de Cannes.*

« Elle était immobile, assise sur un morceau de rocher, le regard plongé dans le ciel; un peu plus loin quelques dindons picoraient dans l'herbe et entre des broussailles de tamaris, la Méditerranée dessinait une ligne bleue; je passai à côté de cette étrange fille sans qu'elle daignât me remarquer. Je la contemplai quelque temps, mais comme la chaleur était extrême, je rentrai au village par le chemin des Oliviers..... »

Telle est la légende que M. Jules Breton a mise au bas du croquis de sa *Gardeuse de Dindons* qu'il a envoyé à l'*Autographe.* Il faut avoir une triple dose de la poésie du Nord et un talent d'interprétation à toute épreuve pour poétiser ainsi devant le brutal et mathématique soleil de la Provence. Mistral avait déjà chanté ce site que M. Jules Breton a peint :

Un plan-païs immense; d'erme
Que n'an à l'iue ni fin ni terme
De liuen en liuen e pèr tout germe
De ràri tamarisso.... e la mar que paréï ...

Et comme la Gardeuse de Dindons, Mireille admire la splendeur du rivage :

Ero uno visto Célestino
Un fres pantai de Palestino

C'est la même chaleur :

> E la calour sempre mai viro
> Sempre que mai se recalivo

Mais le chemin des Oliviers ne lui suffit pas; comme au pâtre de Virgile il lui faudrait l'ombre d'un hêtre :

> Souto un fau que farié bon jaire (1).

La *Gardeuse de Dindons* et les *Vendanges dans le Médoc*, ont le cachet essentiellement poétique et individuel du jeune maître qui les a peintes. Si la brume natale tamise malgré lui pour M. Breton les plus chauds horizons, il n'abandonne jamais son élégance et son harmonie. Heureux qui emporte ainsi à la semelle de ses souliers la terre de sa patrie! est-ce que le Poussin, peignant à Rome les sites de la claire Judée et de la Grèce aux limpides horizons, n'y a pas fait parfois flotter quelque brume des Andelys?

M. Emile Breton n'est pas allé chercher ses motifs aussi loin que son frère. Il a pris à Fauquembergues son *Ouragan* et au premier marais venu son *Soleil couchant*. La fable d'Antée est toujours une vraie et vivante leçon ; celui qui touche sa terre natale reçoit de ce contact santé et vigueur, fût-il terrassé par Hercule. L'*Ouragan* est un excellent paysage dont le ciel ferait honneur à nos plus grands peintres ; un peu plus de réalisme de couleur serait à désirer peut-être dans l'arbre brisé. Le *Soleil couchant* est plus lâché. C'est un peu mou pour une esquisse et pas assez fait pour un tableau. Mais que d'excellentes et jeunes qualités ! M. Emile Breton promet un maître de plus à notre si remarquable école de paysagistes. C'est, sans doute, à cause de l'avenir qu'il lui suppose que le jury ne lui a pas donné de médaille. Le jury avait tant de vieux comptes à

---

(1) Mireio, cant. X.

régler et tant de paysagistes en retard ! Je recommande au jury l'histoire de l'adjudant Folligoulas dans le 101e régiment.

Peu importe que le sujet traité par M. Brigot de Neuilly-Saint-Front (Aisne) soit intitulé : *Le Gué de Chouy (Ile de France)*. La disposition, la couleur, l'aspect général du tableau nous viennent en ligne droite ou en ligne brisée de M. Courbet et des *Demoiselles de campagne*. Ce n'est point une critique ; si M. Courbet paraît s'être momentanément ou définitivement égaré et n'avoir pas tenu les promesses de sa riche et robuste nature, il y avait en lui l'étoffe d'un peintre. Si les vaches de M. Brigot sont maigres et un peu dégingandées, si ses talus sont grands comme nature, si la perspective ne paraît pas satisfaisante, l'ensemble du paysage important qu'il a exposé est réussi. Que M. Brigot développe ses qualités et n'exagère pas ses défauts et nous aurons un paysagiste de plus.

Les dessins au fusain de M. Beldame, de Senlis, qu'il a intitulés : *Dans les buttes Chaumont*, sont d'une magistrale et excellente exécution. Ces fusains-là valent mieux que certains tableaux.

Si la composition de M. Berteaux, de Saint-Quentin : *Les Génies du jour chassant les Génies de la nuit*, l'emporte sur les dessins précédents par la dimension, la prétention et l'ordonnance du sujet, elle est d'un crayon plus maniéré et est probablement le carton d'un tableau à l'exécution duquel nous attendons l'auteur.

Le *Canigou, vu de Prades*, de M. Cesson, de Coincy (Aisne), a plus l'air d'un paysage composé que d'une étude d'après nature. Ouvrage estimable, bien qu'un peu sec.

M. Collette, d'Arras, dont je signalais en 1861, la liberté et la facilité de pinceau a envoyé au Salon deux tableaux : *Le vieux Vitrier*, une *Vue de Fontainebleau* et deux dessins, *Enfer*, *Pater noster*. Je n'ai vu que la première de ces compositions ; toujours les mêmes qualités d'atelier ; est-ce une ébauche ? est-ce une esquisse ? J'appelle ébauche le dessous d'un tableau, esquisse,

un sentiment de contour ou de ton traduit naïvement par l'artiste au moment de la vue ou de l'inspiration; peut-être le défaut du *vieux Vitrier* de M. Collette est-il de n'être ni l'une ni l'autre.

Je préfère le *Cavalier Marocain* de M. Couverchel à son *Portrait équestre du général Walsin Esterhazy*. M. Couverchel a peint des batailles meilleures que ses tableaux de cette année. Le *Cavalier Marocain*, a un faux air de Fromentin modéré qui lui fait tort.

M. de Croy, d'Amiens et M. Calmelet, de Laon, cherchent loin de leur pays des inspirations et des motifs. Le premier a exposé un paysage intitulé : *Les rives de la Vienne*, le second, deux aquarelles, *Chamounix* et les *Bords de la Creuse*. Je n'ai vu le tableau ni les aquarelles.

Si nos Picards vont butiner au loin, en revanche, des artistes étrangers viennent se fixer chez eux : M Caudron continue de demeurer à Abbeville et M. Crauk à Amiens; quant à M. Féragu, le livret s'obstine même à le faire naître à Amiens comme Félibien l'a fait pour le Quintin Varin; puisse le successeur avoir la fortune artistique de son prédécesseur ! puisse-t-il surtout être le maître d'un nouveau Poussin ! Les trois artistes que je viens de nommer ont du reste, une modeste Exposition ; M. Caudron, une *Tricoteuse*, M. Crauk une *Marie, reine des Anges*, jolie composition dans des tons un peu fades et l'esquisse de son plafond du Musée d'Amiens, M. Féragu, le *Portrait de M. Lami*, sculpteur ; M. Féragu aurait complété son salon en exposant aussi le carton ou l'esquisse de son plafond, aujourd'hui placé dans la salle Notre-Dame du Puy au Musée d'Amiens et dont l'harmonie et la composition m'ont paru fort satisfaisantes. Il est bon que les artistes qui vivent en province donnent le plus complétement possible signe de vie. Le jury d'ailleurs, leur fait parfois bonne et loyale justice. Mlle Morin, de Rouen et M. Duthoit, d'Amiens, l'ont éprouvée cette année et malgré la modestie de leur talent et le coin retiré et différent de l'art

dans lequel ils vivent, ils ont obtenu chacun une médaille comme les plus osés et les plus tapageurs.

Le peu de temps que j'ai pu consacrer à la visite de l'Exposition et que j'ai cependant donné presque tout entier aux artistes dont j'avais dessein d'entretenir les lecteurs de la *Picardie* ne m'a pas permis d'asseoir un jugement motivé sur tous ceux dont j'avais pris note et dont j'ai toutefois à cœur de signaler les ouvrages. C'est ainsi que je constate seulement *La sainte Famille* et les deux pastels de Mme Dallemagne, de Beauvais, la *Maria Tintoretta* de M. Debras, de Péronne, les *Enfants de chœur* de M. Delarnelle, de Montdidier, l'*Anesse* et le *Bull-dog* de M. Delattre, de Saint-Omer, la *Nature morte* de M. Diart, de Berry-au-Bac (Aisne), les *Bouleaux*, aquarelle de M. Demarest, de Hesdin, la *Plaine dans la Beauce*, de M. Doyen de Festieux et les quatre paysages limousins de MM. Desjardins, d'Amiens, et Dubois, d'Arras. M. Auguste Delacroix, de Boulogne, l'aquarelliste quasi officiel des pensions de jeunes filles, n'a pas changé sa manière, mais il l'a perfectionnée et cette année il me semble en avoir tiré tout le parti possible. M. Dehaussy, de Péronne, a exposé deux tableaux, des *Paysans Italiens* et le *Repos du modèle*. Si M. Dehaussy n'était pas un peu excusable, comme élève de Fragonard, je serais tenté de lui chercher querelle sur le peu de décence du dernier. Du reste, le nu de M. Dehaussy est du déshabillé primitif et quasi-innocent, j'allais dire du croustilleux de province. Ce n'est plus ainsi que nos raffinés traduisent Pétrone. Demandez à MM. Gérôme et Gustave Boulanger. La décadence va encore plus vite que le progrès.

M. Famchon, de Boulogne, a exposé une *Nature morte*, M. Francia, de Calais, une *Vue de Venise* et une *Vue d'Irlande*, M. Férat, de Ham, l'*Eté*, et un dessin au fusain, un *Atelier de dissection*; il a en outre, dans les ouvrages non admis au concours des récompenses un *Essai de gravure à l'eau-forte*. M. Férat est un habile dessinateur qui a longtemps été et est

probablement encore un des habiles collaborateurs de l'*Illustration*.

M. Auguste Fauvel, de Bapaume est, si je ne me trompe, un artiste contenu qui ne vise point aux grands effets, aux succès tapageurs et ne s'expose point aux chutes éclatantes. Son *Chariot* et sa *Douleur immense*, dont, par parenthèse, l'affligée ne m'a semblé exprimer rien de bien déterminé indiquent dans quelle zône artistique honnête et tempérée vit et veut vivre l'auteur.

Il n'en est pas tout à fait de même de son homonyme, M. Hippolyte Fauvel, d'Amiens. Celui-ci qui s'est préparé à peindre le paysage dans l'atelier de M. Yvon, me paraît avoir un peu plus le diable au corps. Le moins important de ses deux ouvrages les *Femmes arabes en pèlerinage* est déjà de taille à attirer sérieusement l'attention de la critique et sa *Vue prise dans le jardin des Camaldules* est le plus grand paysage du Salon. Tout en rendant justice au talent de M. Hippolyte Fauvel, je me demandais où il avait pris cette couleur grise et cet aspect ferblanté qui rendent un peu dur son effet général. La dureté de son maître Yvon est d'une autre espèce. Les Paul Flandrin, les Aligny, tous les autres paysagistes gris sont stricts et durs d'une autre façon. En voyant l'autre jour, au Musée d'Amiens, le magnifique paysage de feu Thuillier, que l'on vient d'y placer, j'ai enfin découvert à M. Fauvel une filiation. Ce que je cherchais dans un enseignement du maître ou dans une façon de voir particulière, j'aurais dû le chercher dans le goût du terroir et dans l'arôme du crû. Au lieu de reprocher à M. Hippolyte Fauvel la monotonie de sa teinte grise, je la lui pardonnerai volontiers, si avec ce défaut apparent qu'avait Thuillier, il veut s'élever jusqu'à l'énergie et aux robustes et excellentes qualités du modèle ; c'est une tâche que je ne crois pas au-dessous du talent de M. Hippolyte Fauvel.

Les *Sept péchés capitaux* de M. Genaille, de Monceau-les-Loups, sont plutôt un agréable panneau qu'un tableau ; c'est une

agréable suite de petites compositions. Je n'ai pas vu son *Portrait de Mme F.....*

Je ne puis, non plus, que mentionner la *Vue de Villerville* de Mlle Géneau, de Boulogne, la *Vue de Saint-Quentin* et la *Nature morte* de M. Gomart, de Ham, les deux pastels de M. Joly, d'Amiens, les dessins de MM. Lhermite et Lhote, la *Cour de ferme* et la *Victime*, de M. Lemmens, de Senlis, les deux vues de Nice, de M. Masure, de Braine (Aisne), le paysage de M. Morel-Lamy, du même pays, et l'aquarelle de M. Marchal, de Soissons.

M. Hédouin, occupé à la décoration du nouveau foyer du Théâtre Français, n'a envoyé à l'Exposition qu'un éventail, mais c'est un vrai bijou.

Le soleil du midi ne réussit pas aussi bien à M. Jeanron que la brume du nord et son *Phare de Marseille* ne vaut pas sa *Vue du port d'Ambleteuse*. M. Jeanron fils est un digne élève de son père.

Je crois me souvenir d'avoir, en 1861, querellé M. Edmond Lebel, de Dury-lès-Amiens, de ce qu'il allait en Bretagne chercher les sites qui manquent totalement à sa mère patrie. Cette année, il est allé jusqu'en Italie. Son *Boucher de Capri* et sa *Cour à Sonnino* sont deux bonnes petites études, mais elles n'ont rien absolument d'Italien et puisque M. Lebel paraît renoncer à transporter sur la toile les scènes pittoresques et les vaporeux horizons, sa bonne vieille Picardie peut lui offrir des types aussi originaux et des intérieurs aussi intéressants que ceux qu'il a rapportés de ses lointains voyages.

Des deux portraits au fusain de M. Malézieux, de Nauroy, (Aisne), je préfère le portrait d'homme. On peut reprocher à tous deux l'uniformité de touche qui fait que les figures se confondent avec le fond; en somme, c'est d'un crayon habile et exercé.

Le *Magenta*, de M. de Neuville n'est pas le meilleur tableau de bataille de l'Exposition, surtout depuis que M. Meissonnier a

donné à son estimable *Solferino*, l'admirable pendant de l'*Episode de* 1815, mais c'est peut-être la seule bataille du Salon. C'est bien ainsi que doivent se battre les zouaves et les chasseurs de la garde ; M. de Neuville sait rendre l'animation et la vie, c'est beaucoup : malheureusement sa couleur est un peu criarde. On a beau être un peintre de batailles, ce n'est pas une raison pour tirer des coups de pistolet dans les yeux des flâneurs et des critiques.

M. Saintin, de Lemée (Aisne), a exposé un *Portrait* et les *Femmes de Colons enlevées par des Peaux rouges ;* cette dernière composition, importante et soignée est d'un peintre moins réaliste que le *Portrait*. Il y a du mouvement, de l'entrain, mais aussi un peu de sécheresse générale dans l'ensemble. M. Saintin a dans les dessins deux portraits que je ne puis que mentionner.

Je n'ai pas vu non plus, du moins de manière à pouvoir porter un jugement, ou plutôt rendre compte d'une impression personnelle, l'*Etape*, de M. Oudry, de Compiègne, la *Cité à Mexico* et le *Pâtre Calabrais* de M. Pingret, de Saint-Quentin, le *Portrait* de M. Poussin, de Beaumont (Oise), le dessin à la plume de M. Pille, d'Essommes (Aisne), la *Nature morte*, de Mlle Salomon, d'Albert, la *Perdrix*, de M. Salingre, de Soissons, les portraits et les lithographies de M. Sirouy, de Beauvais, les dessins de MM. Rousseaux, d'Abbeville, Sauvage, d'Arras, Saint-François, de Clermont et Thierry, de Maimbeville (Oise). L'*Enfant et le Miroir* et la *Blanchisseuse*, de M. Sinet, de Péronne, m'ont paru des ouvrages de peu d'importance.

Les *Bœufs*, de M. Souplet, de Compiègne, sont bien poudreux, mais l'horrible architecture de la rue dans laquelle ils passent, le soleil mesquin et lanterneux qui les éclaire donnent au tableau un aspect général de réalisme déplaisant. La rue de M. Souplet est inhabitable comme les paysages de M. Courbet, les bœufs eux-mêmes ne peuvent l'animer et lui donner une teinte passagère de vie pittoresque et de poésie en

action. De l'endroit où j'écris, je vois des troupeaux descendre à l'abreuvoir ; à l'horizon, des bœufs ruminent dans les gazons fleuris. J'avoue que ma mare et mon pâtis, mes herbes tondues et mes bois chenus font grimacer la rue de faubourg de M. Souplet. Mais aussi, pourquoi choisir un pareil cadre, j'allais dire un pareil site pour placer des bœufs ou plutôt des beafstecks de la veille?

M. Tesson, de Calais, a exposé deux pendants : Une *Ecole turque* et un *Quartier arabe à Alger*. M. Tesson est un bon élève de Decamps qui semble incliner vers M. Diaz ; sa couleur est celle du maître, mais le dessin est un peu plus lâché.

Le panneau décoratif que M. Villeneuve, de Saint-Omer a intitulé : Le *Présent, le Passé, l'Avenir*, m'a semblé d'une facture un peu molle ; au contraire, rien n'est plus décidé, plus étudié, plus découpé sur un ciel clair et sur une eau limpide que la *Tannerie* et l'*Etude d'arbres*, de M. Wallet, d'Amiens, demeurant à Voisinlieu (Oise). M. Wallet n'a point indiqué son maître : mais rien dans sa manière ne paraît appartenir de près ou de loin à notre nouvelle école de paysage : M. Wallet n'en a pas moins de fort appréciables qualités. Si son eau ne peut pas lutter de transparence avec la translucidité vraiment phénoménales des marettes de M. Bavoux, elle est encore fort agréablement fraiche et limpide.

Il faut l'évidence du livret et la concordance des numéros pour que je puisse attribuer à M. Williot, de Saint-Quentin, la *Hutte de Charbonniers* et le *Dormoir de Fontainebleau*. Il est arrivé cette année à M. Williot la même chose qu'à M. Blin, auquel cette *Hutte de Charbonniers* me fait penser malgré moi ; elle ne ressemble pas à l'autre, mais je la trouve presque aussi mauvaise et aussi incompréhensible. Si la *Marine* de M. Blin rachète grandement sa *Châtaigneraie*, le *Dormoir de Fontainebleau* me paraît une étude de tout point excellente et quasi-magistrale ; devant une aussi incontestable prenve de talent et de savoir, je ne sais que dire de cette malencontreuse *Hutte de*

Charbonniers. Il est probable que ma première impression m'a trompé à son sujet; une autre fois, je me défierai de mon premier mouvement.

La sculpture nous donne les noms de MM. Bangillon, de Méru (Oise), une *Bacchante*, statuette; Borrel de Montataire (Oise), deux médailles; Poitevin de la Fère (Aisne), un médaillon, dont je n'ai pu trouver les ouvrages; ce n'est pas moi non plus qui expliquerai le mystère de la *Vénus de Picquigny*, exposée dans les catacombes des non-admis par M. Van-Clef, je dirai seulement, que je l'ai vue et qu'elle ne m'a semblé avoir aucune parenté avec la Vénus de Milo ou la Vénus d'Arles.

L'*Ondine* de M. Carrier-Belleuse, statue en marbre teinté est l'ouvrage d'un homme d'esprit habile qui a fait ses preuves. Toutefois, j'aime moins l'*Ondine* que les précédents ouvrages de l'auteur. C'est gracieux, mais les malheurs de la matière ont désagréablement fendillé le marbre, et puis la tête ne semble pas appartenir au corps sur lequel elle est placée. M. Carrier qui a exposé, en outre, un *Buste de Mlle D...* a fait mieux et fera mieux encore.

Le *Sophocle* et le *Scapin* de M. Doublemard sont deux œuvres dignes du jeune et éminent sculpteur; peut-être reprocherais-je à son Scapin, si bien campé, si bien drapé d'avoir un peu trop de finesse et pas assez de rouerie; c'est plutôt un jeune et brillant mousquetaire jouant la comédie que l'effronté coquin que Boileau a reproché à Molière dans un accès de fausse mauvaise humeur; mais le nom ne fait rien à la chose et la statue de M. Doublemard est une des plus agréables œuvres du Salon.

On ne saurait juger du talent de M. Evrard, d'Aire, sur le simple buste de Christ qu'il a envoyé. C'est une chose agréable et correcte, manquant un peu de tête sous la couronne d'épines comme tous les christs que je connais. Mieux vaut encore faire un christ comme celui-là que d'exposer un cadavre en réputré-

tion, comme M. Becquet. O Besançon, vieille ville espagnole, patrie de Fourier, de Victor Hugo, de Proudhon, de Courbet et de Becquet, tes enfants marchent sur les toits, gare les chutes ! Et vous, Francs-Comtois hardis, prenez exemple sur le plus adroit, le plus félin, le plus précautionneux de vos casse-cous, feu l'académicien Charles Nodier.

Le *Buste de M. Boucher de Perthes*, par M. Forceville-Duvette est une œuvre estimable, comme toutes celles de notre sculpteur amiénois. Les deux bustes de M. Louis, de Saint-Omer, sont agréables, le *Faisan et la Belette*, de M. Moiguiez, de Senlis, forment un groupe agréable, mais nous ne saurions passer sous silence et sans formuler un blâme énergique le groupe de M. Lévêque, d'Abbeville, *Pendant la Vendange;* agencement maniéré, poses forcées, formes de la plus triste décadence, tout se trouve réuni dans cet ouvrage qui n'a pas la même importance que les statues exposées au Musée d'Amiens, mais qui est peut-être aussi malheureux, bien que moins choquant à cause de la place qu'il occupe. Je crois que Pradier eût été banni d'Athènes pour avoir calomnié Phryné; qu'eut-on fait à M. Lévêque et à ses pareils ? Le nu n'est supportable qu'autant qu'il est chaste; hors de là, ce n'est que du déshabillé. Les nymphes ne peuvent avoir ôté leur corset ; il faut qu'elles n'en aient jamais eu.

Je ne saurais dire si ces critiques sont applicables à la fontaine Herbet que Mme Léon Bertaux a été chargée d'exécuter sur notre place Longueville, n'ayant jamais vu la naïade que dans le fourreau de toile d'emballage dont certains malins demandaient la conservation définitive. Tout le monde a pu juger l'ouvrage inauguré depuis quelques jours. Ce que je sais, c'est que le *Jeune Gaulois*, est une œuvre d'un bon sentiment et d'une grande élégance que la médaille est venue fort à propos récompenser.

M. Régnier, de Margival, est un habile graveur.

La lithographie picarde est toujours dignement représentée

par M. Soulange-Tissier, d'Amiens, un de nos meilleurs lithographes.

J'ai déjà nommé dans l'Exposition d'architecture M. Duthoit; à côté de notre habile compatriote, viennent se grouper MM. Compagnon, d'Aire, Lejeune de Nanteuil-le-Haudouin et Corroyer, d'Amiens, qui a gravé *diverses études du Château de Saint-Germain* et un *Projet de Casino.*

Faut-il jeter un voile sur les ouvrages refusés, que sous un titre adouci et avec une courtoisie un peu traîtresse l'administration des Beaux-Arts a admis à une exhibition particulière et aux honneurs du livret? Pourquoi ne pas signaler ces courageux artistes qui n'ont pas craint d'en appeler au peuple du jugement des décemvirs? Hélas ! la limite est si indécise entre l'admission et le refus qu'à part les excentricités de M. Brivet et quelques autres de même nature, il n'y aurait pas eu grand inconvénient à laisser entrer plusieurs de ces proscrits. Nous retrouverons peut-être, plus tard, dans le paradis des élus, MM. Camet, de Chauny, Charmaille, de Villers-Cotterets, Tisseron, de Béthune et Fontaine, de Calais. MM. Malézieux et Férat n'ont qu'un pied en Purgatoire et quant à M. Lecygne, de La Fère, que nous avons connu jadis plus heureux, sa composition de *Super flumina Babylonis* aurait certes, pu trouver grâce devant un jury que personne n'a accusé de sévérité et qui est à l'abri de tout soupçon d'injustice.

La liste considérable de noms que j'ai du inscrire cette année sur mes tablettes, prouve que nos compatriotes n'abandonnent pas la carrière des arts pour de plus lucratives et de moins ardues. Est-ce définir nouvellement la noblesse et la roture que de dire que les nobles sont ceux qui courent après l'honneur, et les autres ceux qui courent après l'argent ?

NOËL.

Divin *Bambino*, qui nais sur la dure,
Prends pitié de nous qui sommes dehors,
Relâche les nœuds de l'âpre froidure
Qui serre nos corps.

Nous sommes dehors avec les Rois mages,
Avec les Bergers ; l'étoile au-dessus
De l'étable indique où vont nos hommages,
O petit Jésus ;

Si trop brusquement nous ouvrons la porte,
Au seuil si quelqu'un se met à genoux,
La neige voudra, tant la bise est forte,
Entrer avec nous.

Puisque tu nais homme et Dieu tout ensemble,
Tu pourrais souffrir, enfant faible et nu,
Garde notre chair et ta chair qui tremble ;
Il n'est pas venu

Le moment, ô Christ, de ton sacrifice.
Garde ton courage et tes divins pleurs
Pour l'heure où tu dois vider le calice
Des grandes douleurs ;

La crêche n'est pas le mont du Calvaire
Avec ses soldats, bourreaux et larrons;
Nous te conjurons d'être moins sévère,
Nous te conjurons,

Poètes frileux, tous tant que nous sommes,
Et qui ne chantons que lorsqu'il fait beau,
Pour nous, et surtout pour les pauvres hommes
Qui sont sans manteau ;

Fais luire sur nous, Dieu qui viens de naître,
Un peu de soleil pour fêter Noël,
Et que nous puissions ouvrir la fenêtre
Aux oiseaux du ciel.

9 Janvier 1865.

EXPOSITION DE 1865.

NOS ARTISTES DE PICARDIE ET D'ARTOIS.

Celui qui, vieillissant, gronde et devient morose
Est un vilain barbon que l'âge va rongeant;
Du passé, ce qui reste au doigt intelligent
Ce n'est pas l'aiguillon, c'est l'odeur de la rose.

Quand les cheveux sont blancs, l'esprit doit être rose,
— La rose va si bien à des tempes d'argent; —
Plus on est faible, plus on doit être indulgent,
Il faut sourire aux vers quand on chevrotte en prose.

Laisse les jeunes gens, polissons étourdis,
Dénicher sans pitié les nids du paradis
Et comme des cailloux lancer les épigrammes.

Moissonneur fatigué, voici la fin du jour,
Jette un regard bénin d'indulgence et d'amour
Sur les fleurs, les oiseaux, les enfants et les femmes.

Le Salon de 1865 m'est-il apparu à travers ce prisme d'indulgence systématique? — Je ne sais, mais bien qu'il ne renferme aucune de ces œuvres qui font crier les fanatiques au miracle et qui forcent l'admiration des indifférents et des jaloux, l'ensemble m'en a paru plus satisfaisant que celui de ses aînés. La peinture officielle elle-même a du bon.

Jamais M. Gérôme n'a dépensé plus d'esprit pour l'accom-

plissement de la tâche la plus ingrate qui puisse être donnée à un peintre. M. Gudin a tiré dans les yeux du public un feu d'artifice anglais, *que c'est comme un bouquet de fleurs;* M. Schreyer court après Géricault et s'il est loin du but, il marche à grands pas. Du premier coup, M. Matejko a laissé loin derrière lui Gallait, derrière lui Robert Fleury, et s'est fait une place au moins à côté de Delaroche. Aux deux pôles de la peinture, MM. Fromentin et Protais sont restés égaux à eux-mêmes. Dans le temps heureux où les bourgeois avaient une opinion, les *Cinq sens* de M. Schlesinger eussent été le tableau du Salon et c'est un des moins mauvais de l'auteur. Quoi de plus joli d'ailleurs, que le portrait de ses enfants ! Il n'est pas jusqu'à l'école de Lyon, la *Néo-romantique* école de 1820 de Révoil, dont M. Patrois est le dernier représentant, qui n'ait du bon et qui n'ait sacrifié au réalisme. (Voyez le *Pressoir*, n° 1658).

Seul, M. Cabanel semble au-dessous de sa tâche et de sa médaille d'honneur. Il fait penser à ce pauvre Flandrin auquel il succède et qu'il remplace, hélas ! comme Delaroche remplacerait M. Ingres.

Les paysagistes se soutiennent à la hauteur de leur réputation et de leur talent. Jamais MM. Corot, Daubigny et Paul Huet n'ont été plus complets. Le bataillon sacré des élèves, des chercheurs et des interprètes de la nature tient bon et suit les maîtres. MM. Daubigny fils, Hanoteau, Blin, Nazon sont en progrès cette année. Si M. Moreau, l'auteur du *Sphynx*, ne tient pas tout ce qu'il semblait promettre et se contente de donner la même note, M. Dubois, le sculpteur, marche à pas de géant et affirme victorieusement le talent qu'il avait révélé. Si l'école réaliste exaspérée a un peu faibli, si le rocher de M. Bavoux est toujours le même et, cette année, poussé de ton comme un nougat ou le cartonnage d'un bimbelottier, si le bas du paysage de M. Courbet est confus et désagréable, quelle délicatesse dans la partie supérieure ! M. Courbet a, d'ailleurs,

je ne crains pas de le dire, exposé un chef-d'œuvre et je lui pardonne bien volontiers Mme Proudhon en faveur de Proudhon et de ses enfants. Peut-être M. Emile Breton n'est-il pas cette année à la hauteur de ses promesses. Mais qui n'a ses défaillances et ses demi-inspirations? C'est une remarque et un regret. La défaillance heureusement n'est pas de nature à provoquer un reproche.

Le nom de M. Emile Breton est une transition toute naturelle que je m'empresse de saisir pour entrer dans ma spécialité.

Voici les impressions que j'ai ressenties au premier aspect de ses deux paysages.

292. *Soir d'Eté.* — Excellent groupe à gauche, peupliers parfaitement réussis. Les premiers plans n'appartiennent pas à la nature, même idéalisée; l'effet général est dur et désagréable.

293. *Crépuscule.* — Charmant d'ensemble. Mais quelle erreur que ce vernis brutal qui donne à une esquisse l'apparence et la prétention d'une page d'académie? Le charmant souci de la négligence a induit l'auteur en erreur sur un point. Dans les aspects de cette nature, les arbres se découpant sur l'horizon ont une valeur presque invraisemblable; ils sont découpés avec netteté comme une silhouette faite avec des ciseaux et non point fondus comme les a faits l'auteur. (Voir la partie supérieure du paysage de M. Courbet.

Si Thomas Corneille est un peu faible cette année, Pierre n'a jamais été plus vigoureux et plus triomphant.

La *Fin de la Journée* de M. Jules Breton doit faire réfléchir les faux Italiens. Ce sont toujours les mêmes femmes sculpturales, cette même poésie des champs, vaporeuse comme une idylle et solide comme une charrue. Le séjour du midi a fait du bien à M. Breton. Le soleil, qui éblouit certaines gens, lui a ouvert les yeux. Un plus flatteur que moi dirait que c'est le privilége de l'aigle. Mon admiration ne va pas jusques-là et je ne voudrais pas être un maladroit ami. Et pourtant! que l'auteur de la *Fin de la Journée*, me pardonne ce calembour qui

remettra l'éloge à son point, son tableau est un des *Bretons bretonnants* les mieux réussis que j'aie vus jusqu'ici.

Que dire de la *Lecture?* La jeune femme est charmante, le vieillard bien posé. Ce petit tableau vaut les meilleurs flamands, sauf un détail. La ligne du manteau de la cheminée n'est pas heureuse et le ton du lambrequin rustique qui le décore est désagréable. On voit que M. Breton a copié la nature sans retouche. La nature, soit ; mais l'ameublement ainsi compris, non. Qu'est-ce donc qu'être artiste sinon refaire les harmonies violées par les barbares, manquées par les maladroits ou négligées par les indifférents ?

La *Lecture* en somme est un tableau de genre très-agréable.

Je voudrais pouvoir complimenter M. Bailly, de Saint-Omer, sur le choix définitif de sa manière et sur les progrès accomplis depuis son *Dolet* ou son *Abélard ;* j'ai en vain cherché sa *Mignon* qui justifie sans doute les éloges que je serais heureux de pouvoir lui donner. Mais son tableau intitulé : *La Pénitence* est d'un ton vieux bois qui ne paraît pas heureux. La pose de la religieuse n'est ni classique, ni romantique ; sa figure n'est ni belle, ni laide ; l'ensemble du tableau ne révèle chez l'auteur ni la préoccupation du dessin, ni celle de la couleur. Si je disais que c'est médiocre, on pourrait prendre ma critique en trop mauvaise part et pourtant je ne saurais donner au-dessus de la note : Assez bien.

M. Bailly, du reste, est une vieille connaissance avec laquelle on ne se gêne pas, mais sur laquelle on compte.

Je ne puis que signaler le *Village arabe aux environs du Caire* et la *Vue du mont Otran, près de Chambéry* (dessin au fusain) de M. de Bar, les portraits de MM. Berteaux, de Saint-Quentin, et Berne Bellecour, de Boulogne, les dessins de MM. Beldame, de Senlis, et Bridoux, d'Abbeville, et le tableau de Mlle Louise de Brienne, de Guignicourt (Aisne), intitulé : *La Prière.*

Le *Goûter* de Mlle Marie de Brienne est une petite toile

agréable, sans prétention. La figure est expressive. C'est un début qui ne fait point de tapage et qui ne fait rien préjuger de la manière définitive de l'auteur. Je dirais : C'est de la peinture de femme, si je craignais que l'on ne vit dans ma phrase une intention de blâme et de dédain.

La peinture, limitée au paysage et au genre, est un art libéral accessible à la femme et dans le noble exercice duquel elle peut se montrer en tout point l'égale de l'homme.

M. Belly n'a pas été aussi heureux avec la Normandie qu'avec l'Egypte. Sa mer est cotonneuse, et son *Coucher de soleil à marée basse* ne vaut pas les *Fellah* et la *Fantasiah* de l'année dernière. C'est dommage ; M. Belly est un talent sympathique, aux progrès duquel on est bien aise d'applaudir ; il est de ces artistes dont on exige beaucoup et dont les temps d'arrêt semblent des défaillances.

Un artiste en progrès, c'est M. Bénard, de Boulogne. Son *Convoi des Naufragés* de l'an dernier vaut mieux que *Son retour de la Pêche*. Il faut en général se défier de la poésie du sujet. C'est une enjoleuse qui enveloppe d'une fine dragée les ignorances de métier et les maladresses de main. Cependant, nous y sommes tous pris, les critiques comme les badauds ; nous tenons compte à l'artiste de son esprit et de son cœur, et, quand le sentiment est vrai, nous sommes indulgents pour la peinture de sentiment. Nous prenons notre revanche quand le sentiment est faux, c'est trop juste.

Le sentiment du tableau de M. Bénard est vrai. Son prêtre et son enfant de chœur à la lisière des vagues marchent d'un bon pas et sont à leur place ; la charrette dans laquelle on aperçoit les cadavres rejetés par les flots est à son plan. Ce n'est ni larmoyant, ni théâtral, et c'est suffisamment peint.

Je félicitais l'an dernier M. Bonnefoy de son penchant vers la couleur. Mais j'avais pris pour une conversion ce qui n'était vraisemblablement qu'un caprice. Je sais que la Provence est

sèche, grise et poudreuse, et tous ces aspects sont bien rendus dans le paysage représentant les *Environs de Cannes*. Mais la lumière, ô homme du Nord, le fourmillement, le soleil, la chaleur et la vie ! Il y avait jadis un vieux peintre de Marseille qui radotait et professait avec ce seul aphorisme : Il y a gris et gris. On se moquait du Marseillais, mais le Marseillais avait raison.

La *Partie de Boules au couvent*, de M. Boyenval, est d'un ton général faux et désagréable, mais la gamme relative est juste. A coup sûr l'artiste aura vu comme il a peint et on ne saurait guères lui demander davantage.

Ah! M. Brigot, votre *Déjeûner de chasse* ne vaut pas le *Gué de Chouy*, et si je n'avais une tendresse incorrigible pour les réalistes et les révolutionnaires de l'art, je taquinerais votre étoile. Pour vous négliger ainsi, ô réalistes, pensez-vous que tous les classiques et tous les membres de l'Institut soient morts? Passe encore, — suis-je assez indulgent? — pour l'invraisemblable vrai de M. Fantin-la-Tour, mais l'invraisemblable dans le faux et dans l'insuffisant est une erreur, M. Brigot. C'est une aberration, M. Manet, quand on prétend comme vous, traduire brutalement un texte amphigourique et plus maniéré que toutes les périphrases de l'abbé Delille. Je sais que vous voulez être Espagnols, — celui-ci Vélasquez et celui-là Greco. Je ne vous loue ni ne vous blâme de votre ambition ; je pense que le plus humble ne doit imiter personne, mais si vous voulez passer au-delà des Pyrénées et y rester, voyez, M. Ribot ; si vous voulez rester en deça, suivez votre chef de file M. Courbet ; s'il vous égare en chemin, le malin Franc-Comtois saura toujours vous mener quelque part.

Me voici loin de la Picardie ; deux aimables étrangers m'y ramènent, MM. Barrias et Puvis de Chavannes, les décorateurs de notre Musée d'Amiens auxquels je dois un salut en passant. Aussi bien, le plafond de M. Barrias est-il indiqué dans le

livret de cette année parmi les ouvrages exécutés dans les monuments publics.

M. Barrias a fait ses preuves de peinture décorative et je ne voudrais pas juger légèrement son plafond d'Amiens, surtout en le critiquant. M. Barrias, dont je viens de voir un bon tableau à l'Exposition d'Alençon, expie son premier succès ; il ne tiendrait qu'à lui de faire oublier les *Exilés de Tibère*, ce serait de faire mieux. Peut-être aussi dois-je lui tenir compte de mon peu de sympathie pour les plafonds, pères des torticolis ; toutefois je lui préfère de beaucoup M. Puvis de Chavannes qui a la hardiesse de ses défauts et semble les mettre au service de ses qualités.

Son *Ave, Picardia Nutrix*, exposé au Salon de cette année rentre plus intimement dans mon sujet que la décoration déjà en place au Musée d'Amiens, mais c'est le même pinceau et le même parti pris. La manière de M. Puvis de Chavannes a été, selon moi, parfaitement appréciée d'un mot par un critique éminent : plus de style que de vie. — Du style, n'en a pas qui veut, mais dérober le secret de la vie, c'est dérober le feu du ciel.

Les Glaneuses de Cayeux, de M. Caudron, dénotent chez l'auteur une grande préoccupation de M. Breton, auquel je ne connaissais jusqu'ici d'imitateur que M. Laugée, qui, cette année, s'est renfermé dans le genre historique. *Les Glaneuses* sont un très agréable petit tableau auquel je ne sens pas le courage de faire de critique, tant je suis heureux de trouver l'auteur en progrès.

M. Caudron n'est pas picard, mais il tient à Abbeville comme MM. Crauk et Féragu tiennent à Amiens. La *Picardia nutrix* ne renie pas ses nourrissons.

Le portrait exposé par M. Crauk est bien dur d'aspect, bien frisé, bien compassé et je ne saurais comment le complimenter, si sa *Médée rajeunissant Eson* ne dénotait chez l'auteur un soin et une étude dont on doit lui savoir gré. Ce n'est pas là le bout

de chandelle de Robert Tournières, et quand Amiens aura une académie de peinture, M. Crauk pourra présenter sa Médée comme morceau de réception. Il n'y a qu'un normand comme moi qui soit capable de préférer le bout de chandelle de Tournières.

M. Féragu, outre un pastel que je n'ai pas vu, a exposé une grande composition à la cire, un *Christ au jardin des Oliviers*, qui a nécessité à l'auteur une sérieuse étude. L'écueil des peintures religieuses à la cire ou à fresque est l'affectation du style ; on pourrait plutôt reprocher à M. Féragu d'être tombé dans l'excès contraire.

Le tableau d'*Hylas* de M. Cesson, de Coincy (Aisne), ne manque ni de tradition, ni d'école, bien qu'il soit un peu sec.

J'aime moins sa *Rentrée du pardon de Ploaret*, petite toile évidemment faite d'après des souvenirs incertains de couleur et d'heure du jour. Les mœurs bretonnes se fondent, hélas ! dans le grand torrent civilisateur ; ses costumes s'en vont, ses traditions ne sont plus que du roman, ses campagnes sont sillonnées par des routes et éventrées par des chemins de fer. Mais sa nature propre lui reste, elle ne saurait perdre ses rochers, ses horizons et la couleur de ses pierres ; elle ne saurait exploiter tout d'un coup ses granits et ses chênes. Le jour où elle aurait perdu tout cela, à quoi bon d'ailleurs les artistes y chercheraient-ils des inspirations et des motifs ?

M. Chifflart, de Saint-Omer, est un ancien grand prix de Rome, comme MM. Cabanel, Pils, Baudry, Hébert, Barrias, Bouguereau, qui brillent plus ou moins dans ces régions sereines et tempérées où les boutonnières sont fleuries, où la grande route, symétriquement bordée de peintures officielles, mène à l'Institut, demeure enviable encore, bien que foudroyée. M. Chifflart fera-t-il partie de ce groupe élu ou restera-t-il dans une obscurité relative avec quelques autres lauréats éteints que je ne veux pas nommer? Il est fâcheux d'avoir été étoile quand

on passe nébuleuse. Toutefois, rien n'indique que M. Chifflart ne soit digne d'entrer dans l'auguste compagnie dont je viens de parler. Sa *Juliette*, un peu ébouriffée à la la mode de 1865, est bien abandonnée; le *Roméo*, un peu théatral, mais bien posé, m'a paru distrait; *age quod agis*.

Le haut du corps de la *Sapho* est un excellent morceau de peinture. La gorge est lumineuse et bien modelée. Pourquoi faut-il que la jambe gauche fasse une ligne droite malheureuse et pourquoi l'ongle du pied gauche se recourbe-t-il en griffe?

M. Collette, d'Arras, est un habile homme, qui, en peinture comme en dessin, emploie finement et à propos les ressources de sa palette et l'adresse de sa main. Le *Portrait de l'auteur* et celui des *deux amies* sont deux agréables tours de force, je dirai presque, mais en bonne part, deux escamotages parfaitement réussis. N est pas Robert Houdin qui veut.

M. Collette est aussi un très habile lithographe que je voudrais pouvoir juger et louer à mon aise sur une composition plus importante que des têtes d'étude.

Le défaut de M. Couverchel est de tirer des coups de pistolets chargés à poudre dans les yeux du public. Il fait de la peinture militaire comme son maître Horace Vernet; quel que soit le talent du peintre, cette sorte de peinture mène fatalement à la dureté et à la sécheresse. L'école de peloton n'est pas l'école des beaux arts. Aussi quels chefs-d'œuvre que la *Bataille d'Eylau*, de Gros, et la *Campagne de France*, de Meissonnier!

Ceci s'applique à l'*Etalon arabe* de M. Couverchel, qui ne manque du reste ni de solidité ni de fermeté de dessin. Mais l'*Ouëd Zergoun* est de la très bonne peinture qui sort de l'ordinaire et de la manière habituelle de l'auteur; chose rare! il s'est corrigé de ses défauts sans perdre ses qualités.

Je ne puis que signaler l'*Etude* de M. Cazin, de Samer (Pas-de-Calais), je ne l'ai pas vue.

Je n'ai pas vu non plus les deux tableaux de M. Debras, de Péronne, la *Confession du Giaour* et le *Portrait*.

La Forge de M. Dehaussy ne dénote pas un grand progrès dans la manière de l'auteur, ce n'est guères plus une forge qu'une autre boutique ; il est vrai que certains sujets évoquent certains souvenirs et que ceux-ci tuent ceux-là. C'est peut-être injuste, mais quel est le picard qui ne doit se souvenir des Lenain ?

Quoique un peu indécis, le *Portrait* de M. Dehaussy vaut mieux que *la Forge*.

M. Delattre, de Saint-Omer, a exposé une *Tête de chien* et une *Tête d'âne*, grande modestie ou grande prétention. La tête de chien est assez bonne, bien que le cou soit désagréablement coupé à gauche par la bordure. Mais la tête d'âne est moins heureuse ; il y aurait ici matière à ratiociner indéfiniment et et à faire de l'esthétique à perte de vue ; je résiste à la tentation. Je dirai seulement à M. Delattre que lorsque l'on se propose de rendre un modèle aussi complexe, aussi profondément philosophique, aussi naïvement railleur que celui d'une tête d'âne, il faut creuser son sujet et y mettre tous ses soins. Ce devrait être une étude et M. Delattre ne nous a donné qu'un portrait.

Je suis heureux de saluer une ancienne connaissance, M. l'abbé Dergny. J'ai surtout loué jadis sa naïveté, son autonomie, son absence de parti pris, qualités rares entre toutes et qui, si elles ne peuvent dispenser des leçons de l'école, sont cent fois plus précieuses qu'elles. Un grain de science qui vient du dedans vaut mieux qu'un boisseau qu'on emprunte au-dehors.

Et quel autre qu'un naïf, sans préoccupation des lazzis d'ateliers, eût fait un ange de la poésie avec des ailes si lourdes et si largement déployées ? c'est bien là l'ange de la poésie moderne, descendu depuis si longtemps du ciel qu'il ne saurait y remonter malgré l'appareil de ses ailes, digne d'entrer dans les échantillons des *plus lourds que l'air*, de Nadar.

Lorsque tu vivais d'ambroisie,
Une plume te suffisait,
Un souffle au ciel te conduisait ;
A la place par toi choisie,

Tu volais à ta fantaisie ;
Dans l'arc-en-ciel qui t'irisait,
Une goutte d'eau te grisait,
Doux ange de la poésie.

Gorgé de viandes et de vin,
A l'heure qu'il est, c'est en vain
Que tu veux déployer tes ailes

Pour un voyage aérien ;
Les ailes ne servent de rien
Aux anges déchus et rebelles.

Comme l'année dernière, MM. Desjardins, d'Amiens, et Dubois, d'Arras, ont exposé des paysages limousins. La manière de M. Dubois est un peu confuse, mais il y a des qualités certaines dans cette indécision générale. Je préfère celle de M. Desjardins, qui est en progrès, qui fait attrayant et lumineux et promet de devenir un excellent paysagiste.

Les *Fleurs, Fruits et Nature morte* de M. Diart, de Berry-au-Bac, sont d'un ton un peu criard. Cette sorte de peinture, dont les expositions sont encombrées, demande, pour être appréciée, une grande perfection ou un grand charme de couleur ; il y faut au moins de l'originalité, qualité plus difficile ici qu'ailleurs, mais aussi encore plus nécessaire.

Je ne puis que mentionner la *Tête d'Etude* de M. Desenez-court, de Saint-Omer, et les estimables dessins et aquarelles de MM. Cabuzel, de Bray-sur-Somme, Calmelet, de Laon, Demarest, de Sainte-Austreberte (Pas-de-Calais), Dieudonné, d'Ourscamps, Auguste Delacroix, de Boulogne, et le pastel de Mme Dallemagne, de Beauvais.

La *Chute d'Eau*, de M. Escuyer, de Compiègne, est si mal placée que je n'ai guère pu la juger, sinon la voir. Si l'eau m'a paru un peu lourde, peut-être faut-il rejeter cette impression sur la place malencontreuse que la toile occupe.

M. Auguste Fauvel, de Bapaume, dont la manière l'an dernier était mal définie et un peu puérile, se tourne résolument du côté de M. Jules Breton. L'imitation est une voie malheureuse, mais on s'en dégage, et, comme à M. Caudron, la préoccupation du peintre de Courrières a porté bonheur à M. Auguste Fauvel qui a fait un tableau fort agréable et suffisamment original.

Le *Tibur* de M. Hippolyte Fauvel, d'Amiens, est presque aussi grand que son *Jardin des Camaldules* de l'année dernière. Je voulais, à propos de ce dernier tableau, trouver chez M. Fauvel des traces de la manière de Thuillier, et peu s'en fallait que, l'imagination s'en mêlant, je n'eusse créé une école de paysagistes d'Amiens. J'aurais rapproché de mon mieux M. Desjardins de M. Wallet par les analogies, les à-peu-près ou les contraires, et, à défaut d'une vraisemblance, j'aurais mis debout un paradoxe. J'y renonce ; le *Tibur* a des allures magistrales, trop classiques peut-être et sentant le paysage composé; il est dans une gamme jaune, dure et choquante au premier abord, mais qui ne procède d'aucune imitation. Si donc il doit y avoir une école d'Amiens, il faut que M. Fauvel la fonde et il en est bien capable ; seulement, le cas échéant, je voudrais que les élèves missent dans leurs paysages un peu plus d'air que le maître. Amiens est assez brumeux pour que l'on aime à trouver dans l'imitation la fluidité et la transparence qui manquent dans la nature.

En attendant je fais des vœux pour que dès à présent le musée d'Amiens soit au moins doté d'une toile de chacun de ses enfants. Le tableau de M. Porion y fait certes bonne figure. Mais nos paysagistes tiendront avantageusement sur nos murs la place de MM. tels et tels que je ne veux pas nommer, cette critique sortant du cadre dans lequel je me renferme aujourd'hui.

L'*Entrée du port de Calais* de M. Francia, de Calais, est un tableau propre, net, uniforme, gris, qui ne taquine pas l'œil et qui ne fait pas de tapage. C'est convenablement et soigneusement peint.

Je préfère de beaucoup le *Souvenir d'Ecosse*, qui m'a semblé, dans les limites du genre, une chose venue à point et parfaitement réussie.

Je mentionne l'*Homme de Platon*, le *portrait* et les *fusains* de M. Genaille, de Monceau-les-Leups, un dessin de M. Fontaine, de Calais, deux paysages de M. Grésy, de Boulogne, l'*Etang de Bât*, de M. Guillemet, de Chantilly. Les deux vues de Normandie de M. Guillemer, de Senlis, sont d'une pâte un peu lourde, mais d'une bonne couleur. M. Guillemer, à l'heure qu'il est, (mai, juin 1865), a un paysage fort séduisant à l'Exposition d'Alençon; décidément M. Guillemer est un coloriste.

M. Jeanron a exposé une *Vue de Notre-Dame-de-la-Garde*, où l'on retrouve son talent ordinaire, M. Henriet, de Château-Thierry, une étude de paysage que je n'ai pu découvrir, et M. Hédouin deux charmants petits tableaux comme il sait les faire, d'une papillottante et un peu fausse couleur, mais d'une adresse et d'un charme qui les font aisément reconnaître entre tous. M. Hédouin est aussi un très habile graveur ; il a gravé cette année la *Diane au bain*, de Boucher pour la chalcographie du Louvre.

Les souvenirs ou études d'Italie de M. Edmond Lebel, ressemblent un peu à celles de l'an dernier. Toutefois ses fonds m'ont paru plus lumineux que de coutume et sa *Femme de San Giuseppe* est une étude fort agréable.

Je ne sais pas comment M. Corot se tirerait d'une marine, mais à coup sûr il ne se servirait pas du même bleu que son élève M. Masure, de Braisne (Aisne). La *Mer calme*, quoique plutôt lourde que calme, vaut mieux et est d'un aspect plus agréable que la *Plage de Nice*.

Un autre élève de M. Corot, dont je n'ai pu encore cette année à mon grand regret voir les ouvrages, M. Morel-Lamy, a exposé deux vues des bords de la Marne que je signale. Je mentionne aussi pour mémoire la *Hutte de Bûcheron* et les *Poules* de M. Lemmens, de Senlis; le tableau de sainteté de M. Michel, de Fins (Somme), les *Environs de Grez* de M. de Monnecove, de Saint-Omer ; les deux pastels de M. Joly, d'Amiens ; les fusains de MM. Lhermite, de Mont Saint Père (Aisne), et Lhote, de Boulogne.

M. de Neuville est sorti cette année de sa spécialité de peinture militaire. Outre sa *Sentinelle avancée* il a un *Faust et Valentin*. Je ne les ai vus ni l'un ni l'autre, non plus que les deux tableaux de M. Oudry, de Compiègne, l'*Incendie* et les *Nouvelles du pays*.

J'aime mieux le *Boby* de M. Porquet, de Beauvais, que son *Relais de chiens* ; et pourtant dans ce dernier, il y a deux bien beaux chiens à gauche. Mais que de vernis, et quel vernis ! épais comme une glace et d'une transparence douteuse. Que le vernis soit un glacis, soit ; mais une croûte, — nenni.

M. Porion est un artiste sympathique et dont la manière est attrayante. Son *Conteur* est une agréable chose. J'aime moins le *Portrait du général Du Bos*. Il faut voir cette année M. Porion au Musée d'Amiens. Si j'ai bonne mémoire, M. Porion, qui n'a épargné ni temps, ni sacrifices, ni voyages lointains, est un infatigable travailleur, dont les progrès sont constants et remarquables. M. Porion se révélera quelque jour par une composition importante qui lui enseignera le rang qui lui est dû.

M. Pille, d'Essommes (Aisne), a exposé un tableau, *Bartholomé van der Herst* et deux dessins à la plume.

M. Saint-François, de Clermont, est un artiste original, un peu sans façon peut-être. Son *Souvenir de la forêt noire*, vaut mieux que la *Forêt de Pins*. La gamme de tons de cette dernière

étude est tellement disposée que l'on dirait que la cognée tranche un ananas. Peut-être ma comparaison est-elle aussi fausse que l'exécution de l'auteur, mais c'est le propre du faux réalisme de livrer sa propre interprétation à la critique d'autrui et de provoquer chez les autres la réplique ou la charge de sa propre sensation. M. Saint-François a exposé en outre un dessin qu'il a intitulé : *Veuve Moresque.*

M. Saintin, de Lemée (Aisne), est un artiste dont j'ai l'an dernier signalé le pinceau savant et modéré ; cette année sa *Vittoria* est un tableau beaucoup plus plaisant que la *Piste de guerre* qui a le tort de rappeler un peu M. Biard. Le *Portrait au pastel de Mlle Laure de Sade* est une fort gentille étude. Le *Portrait de M. V. Giraud,* est un dessin très fin, mais un peu insuffisant.

M. Salingre, de Soissons, outre la *Nature morte* presque obligée qu'il expose régulièrement, a un paysage, le *Bords de l'Aisne, près Pommiers.* J'ai dit autrefois mon sentiment sur le talent de M. Salingre ; son exposition de cette année lui fait honneur.

M. Sinet, de Péronne, ne sort pas des tableautins. Il fait de petits vaudevilles en peinture. Certes, l'importance d'une toile ne se mesure pas à son étendue, ni la qualité de la couleur à sa quantité. Je ne reproche pas à Meissonnier et à Alfred de Musset leurs proverbes grands comme la main. C'est œuvre de bijouterie, de ciselure et de sertissure, mais il y a vaudevilles et vaudevilles. La *Villégiature* de M. Sinet me fait l'effet d'un troisième acte du Palais-Royal. Dans le *Lever* l'enfant n'est pas bien réussi, mais la couleur est passable.

Le *Portrait* de M. Sirouy, de Beauvais, est une bonne chose, bien que d'un ton gris un peu uniforme. M. Sirouy est un habile lithographe.

Je ne comprends pas l'attrait de M. Souplet, de Compiègne, pour la perspective banale qu'offre la représentation d'une rue

moderne avec ses façades uniformes, ses pignons dissimulés, ses angles droits, ses enseignes criardes et ses boutiques sans caractère. Au moins, M. Souplet sait-il s'arrêter à temps et ne va-t-il pas jusqu'au panorama. L'histoire du mouton est jolie, empreinte de cette emphase et de cette personnalité que l'on retrouve dans les moindres anecdotes de Mercier. Mais M. Souplet a-t-il fait de la peinture de sentiment? — Je serais tenté de dire qu'il a menti à son livret, beaucoup plus sentimental que l'interprète, et de le louer d'avoir évité le piége qu'il s'était tendu à lui-même. Je ne puis que mentionner sa *Pastorale*.

Bien que M. Specht soit né à Paris, il habite Montdidier et son tableau est intitulé : *Un site à Gratibus (Somme)*. De plus, c'est un ancien élève de Thuillier. Il aurait donc tous les droits possibles à ma critique, malheureusement je n'ai pu l'apercevoir dans la visite rapide que j'ai faite au Salon.

Les *Bords de la Marne à Saint-Maurice*, de M. Taurel, de Maignelay (Oise), sont d'un agréable pinceau. C'est une jolie pochade, d'une main très-habile, trop habile peut-être. N'est pas maladroit qui veut.

Les paysages de M. Thierrée, de Beauvais, (*Environs de Saint-Valery, intérieur d'une Forêt*) sont lumineux, mais quel vernis ! — Voir plus haut.

M. Trancart, d'Abbeville, a exposé une *Vue à Laviers*. Cette petite toile, peu importante, a de la fraîcheur et de la lumière.

Je n'ai pas vu la *Nature morte*, de M. Vauvillé, de Varesnes (Oise).

Devant le paysage printannier de M. Williot, de Saint-Quentin, (la *Rivière de Moret*), j'étais tenté de m'écrier : Oh ! ce n'est point ainsi que le bon Dieu fait verdoyer les feuilles, rougir les bourgeons et neiger les premières fleurs, ce n'est point ainsi que ce génie naïf et entêté, le Delacroix du paysage, l'inimitable et obstiné Corot copie la merveilleuse frondaison du

bon Dieu! Ce printemps arrangé par le peintre, est-ce une primeur? est-ce une conserve? En tout cas, ce n'est pas un printemps que cette sage et correcte nature, où tout est du même ton, où rien ne papillotte, où rien ne frémit sous le zéphir, où rien n'éclate sous la sève. Mais, peut-être, me suis-je dit, y a-t-il deux printemps, celui des écoliers et celui des professeurs; si le premier est le plus séduisant, le plus espiègle, le plus tapageur, le plus vrai sans contredit, l'autre a son froid mérite, il rachète par le vaporeux du fond la sécheresse des premiers plans, par la science et la combinaison, l'harmonie que tout le monde ne trouve pas dans le fouillis général. N'est pas maladroit qui veut, disais-je plus haut; ici j'ajoute : Il n'est permis d'être maladroit qu'à la condition d'être sublime.

Je crois avoir fait mention des dessins, gravures et lithographies des artistes en même temps que de leurs tableaux.

Je dois toutefois signaler encore les deux dessins à la sanguine de M. Thierry, de Mainbeville (Oise), les lithographies de M. Gomard, de Ham et les œuvres excellentes de notre lithographe d'Amiens, M. Soulange Teissier; les gravures sur bois de M. Régnier, de Margival (Aisne), et les plans et dessins d'architecture de MM. Corroyer, d'Amiens, Guérinot, de Boulogne, et Lejeune, de Nanteuil-le-Haudouin (Oise).

La sculpture nous donne les noms de MM. Borrel, de Montataire (Oise), Carrier-Belleuse, Charles, Doublemard, Forceville-Duvette, Louis, Nadaud, Poidevin, Moigniez et du Passage. Ces deux derniers ont exposé chacun un groupe de chasse. Il faut ajouter à ces noms ceux de M. et de Mme Berteaux le premier à cause de son buste du paysagiste Thuillier, la seconde, à cause de la mention faite au livret, de sa Fontaine monumentale de la place Longueville, à Amiens.

MM. Carrier-Belleuse et Doublemard sont entrés comme M. Crauk dans la sculpture officielle. En attendant le Masséna dont M. Carrier a si vaillamment emporté la commande à la pointe du talent, il a exposé un buste en marbre de l'Empereur.

à M. Crauk est échu le maréchal Pélissier, à M. Doublemard, le maréchal Sérurier. Ils se sont dédommagés de la sculpture officielle, M. Doublemard par un petit bronze de l'*Education de Bacchus*, M. Crauk par le médaillon de Mlle Favart, et M. Carrier par un magistral buste en bronze d'Eugène Delacroix. Le costume est bien quelque peu encombrant et l'on pourrait désirer un peu plus de simplicité dans l'ensemble. Mais quand on a vu le Delacroix de M. Etex, on trouve que celui de M. Carrier Belleuse est un chef-d'œuvre.

Le *Buste* en plâtre de M. Charles, de Boulogne, a des qualités de naturel et de simplicité. Mais pourquoi ajouter : *Type mexicain*. M. F. A., à mon avis, pourrait aussi bien être de Paris ou de Rome que de Mexico ou de Puébla.

Le *Mexicain* de M. Charles, et l'*Indien* de M. Nadaud, d'Abbeville, auraient besoin de passe-ports pour constater leur nationalité. Ce reproche ne s'adresse qu'au livret. L'*Indien* de M. Nadaud surtout est un modèle heureux qui passerait pour un charmant garçon dans tous les pays.

Le *Masaniello* de M. Forceville Duvette a les qualités qui distinguent l'auteur. Son *Groupe de la sculpture* est ingénieux, je regrette seulement que cette patriotique composition soit réduite aux proportions d'un sujet de pendule.

Le *Agar et Ismaël* de M. Louis, de Saint-Omer, est un bon groupe. L'Agar m'a paru disgracieuse, surtout de figure. M. Louis a d'ailleurs fait des études sérieuses, il suit tout doucement le chemin de l'institut, dont M. Poitevin s'écarte avec fracas. Elève de Rude et de M. Maindron, M. Poitevin incline vers les fantaisies de M. Préault. Je n'ai rien à dire ; toutefois, je suis moins révolutionnaire en sculpture qu'en peinture ; la sculpture, qui ne peut se contenter d'à-peu-près, est nécessairement académique jusqu'à un certain point. Le grand David d'Angers a lui-même échoué parfois à cause de cela. La matière réelle veut un contour positif qui parle net

à l'œil de chair. La matière de convention, qui n'est là que pour faire image, a de plus grandes libertés et elle peut prendre le chemin qu'elle veut pour parler à l'œil de l'esprit; elle a plusieurs façons d'y arriver.

Quoiqu'il en soit, quand on sculpte comme M. Poitevin, il faut être soi et bien faire. Jusqu'ici il évoque trop de souvenirs et quelle que soit la richesse des formes du modèle, son médaillon en bronze les exagère et je crains que ce ne soit pas dans le sens du caractère de la tête.

Que dire en finissant qui n'ait été dit par quelqu'un de nos confrères en critique? Les petits professeurs aboient moins fort que les grands, mais la plupart du temps, ils donnent la même note; que dire à ceux qui n'aiment pas cette note là? en chercher de nouvelles? Il n'est pas de note fausse qui n'ait été essayée; l'important d'ailleurs n'est pas de trouver du neuf ou de rajeunir du vieux, c'est de parler à propos et de se taire à temps. Je me tais.

LE SOLEIL.

Ce qui me plaît dans le soleil,
Ce n'est point sa perruque blonde,
Son char pompeux, son teint vermeil,
Ce qui me plaît dans le soleil
C'est qu'il éclaire tout le monde.

Les rois sont sujets du soleil,
Tous les diamants de Golconde
Rehaussent moins leur appareil
Qu'un simple rayon de soleil,
— Le soleil luit pour tout le monde.

Le pauvre est l'ami du soleil
Dont la douce clarté l'inonde,
L'Ouvrier chante à son réveil
Quand il voit luire le soleil.
— Le soleil luit pour tout le monde.

Qui dore les fruits ? — le soleil.
Il sourit aux fleurs qu'il féconde.
Aux bourgeons il donne l'éveil,
La terre s'entr'ouvre au soleil.
— Le soleil luit pour tout le monde.

Le vin est le fils du soleil
Et de la grappe rubiconde ;
Le Suresne au Beaune est pareil
Quand il est mûri du soleil.
— Le soleil luit pour tout le monde.

Où s'en va la nuit, le soleil,
Quand on le voit plonger dans l'onde ?
Va-t-il au pays du sommeil ?
— Chez les Payens va le soleil,
Le soleil luit pour tout le monde.

Des larrons, couché le soleil,
Rôde la horde vagabonde,
La lune assiste à leur conseil,
Le jour ils dorment au soleil,
— Le soleil luit pour tout le monde.

Ce que j'aime dans le soleil,
Ce n'est point sa perruque blonde
Son char doré, son teint vermeil,
Ce que j'aime dans le soleil
C'est qu'il éclaire tout le monde.

PENDANT UN CONVOI DE 1RE CLASSE.

Je me suis bien souvent demandé si les morts
Assistaient aux honneurs que l'on rend à leurs corps.
Entendons-nous pleurer nos mères et nos veuves,
Résonner des bedeaux les pertuisanes neuves,
Et le prêtre qui prie et le chant nazillard
Du chantre indifférent qui suit le corbillard ?
De notre dernier char voyons-nous les panaches
Et de nos croque-morts les galons et les taches ?
Respirons-nous l'encens des adieux superflus
Qu'adressent les vivants à ceux qui ne sont plus ?
Est-ce un manteau, — la tombe, et de notre épitaphe
Pouvons-nous savourer la pompe et l'orthographe ?
L'académicien qu'on remplace entend-il
L'éloge à deux tranchants du successeur subtil ?

— Je ne sais. Les plus grands en haut, pour l'ordinaire,
Vers la terre d'en bas s'en vont sans luminaire :
Pauvres soldats obscurs, ils meurent sans combat
Sur un champ de bataille ou bien sur un grabat ;
Pour soustraire aux regards leur dépouille importune
On les jette par tas dans la fosse commune
Et Dieu doit leur cacher le lieu d'abjection
Où leur cadavre attend la résurrection ;
Du lit d'un hôpital souvent un pauvre diable
Est apporté tout chaud encore sur la table
Où le chirurgien, du bout de son scalpel
De ses infirmités fait le sinistre appel,

Taille, cherche, dissèque, instrumente et raconte
En les touchant du doigt, la faiblesse et la honte
Du mort ; — entre la chair, cet ignoble fardeau,
Et l'esprit, le Trépas met sans doute un bandeau.

Mais ne laisse-t-il pas parfois le mauvais riche
Entrevoir de son deuil la parade postiche,
— Fugitive lueur, dernière vanité,
Ou premier aiguillon d'un tourment mérité ! —
Quand un avare est mort, il serait bien dommage
Qu'il ne pût assister de sa tombe au partage
Que font les héritiers avides et pressés
De ses beaux écus d'or tant de fois caressés,
Entendre le crieur lorsqu'il met aux enchères
Comme un tas de chiffons ses guenilles si chères,
Se sentir tout meurtri des lazzi des fripiers
Et des sabots fangeux qui le foulent aux pieds.

Et les héros ? les rois ? les élus de la gloire ?
Alexandre-le-Grand a-t-il lu son histoire ?
César a-t-il pu voir la pompe et les fureurs
Des faux dieux de son sang, qui furent empereurs ?
Un nom sonore est-il une pierre qui roule ?
Quand l'évêque de Reims prenait la sainte ampoule
Le vieux Clovis, planant au milieu des parfums,
Assistait-il au sacre avec les Rois défunts ?
Sens-tu, fier Charlemagne, ombre vénale et triste,
Sur ton crâne crier l'ongle froid du touriste ?
Entends-tu les lazzi des oisifs mécréants
Qui se font des hochets avec tes os géants ?
Le paladin Roland sait-il qu'il est célèbre ?
Louis entendit-il son oraison funèbre,
Et le *Nec pluribus impar*, le conquérant,
Soufflait-il Massillon disant : Dieu seul est grand !

Quand en quatre-vingt-treize une horde ivre et folle,
Sur les sacrés parvis dansant la carmagnole,
En raillant violait la mort à Saint-Denis,
Les sentais-tu jouer avec tes os bénis ?
Tressaillis-tu encor, Majesté de Versaille,
Au rude attouchement des mains de la canaille ?
S'attache-t-il toujours aux vanités d'un roi
Quelque chose d'impur qu'il expie après soi ?
Jeanne d'Arc dans sa gloire et dans sa tombe austère
A-t-elle dû rougir au baiser de Voltaire
Comme l'a fait Charlotte au soufflet de Samson ?
Les morts, du vent qui passe ont-ils donc le frisson ?
Quand un chemin brutal éventre un cimetière
L'os geint-il sous le pied qui le prend pour litière ?

Et les grands inspirés ? et les grands méconnus ?
Apelle, Phidias, Praxitèle, Ictinus ?
Raphaël, Murillo, Rubens et Michel-Ange
Entendent-ils monter l'enchère et la louange,
Et le pauvre Allegri sourit-il aujourd'hui
Au posthume flot d'or qui ruisselle sur lui ?
Rembrandt joyeux voit-il, du sein des gloires mortes,
A quel prix maintenant se vendent ses eaux fortes ?
Dans la sérénité des cieux étincelants
Homère écoute-t-il depuis quatre mille ans
La louange qui sort de nos bouches d'argile ?
Aristote sait-il qu'il est maître ? Virgile
Est-il aveugle, hélas ! depuis qu'il est muet ?
Dante a-t-il jamais su quel monde il remuait,
Et tous deux ont ils vu par de là l'Italie ?
Racine est-il présent quand on joue Athalie,
Et Corneille a-t-il vu Camille par Rachel ?

Que voit-on de l'Enfer et que voit-on du Ciel ?

Et les maudits ? Caïn se sait-il dans la Bible?
Sent-il tomber sur lui l'anathême terrible,
La malédiction que depuis huit mille ans
Les hommes, les vieillards et les petits enfants
Jettent comme du plomb sur sa tête maudite ?
Néron médite-t-il Juvénal et Tacite ?
Judas, sens-tu le fouet dont on cingle à grands cris
Ta mémoire pendue au gibet du mépris ?
Es-tu tout aux enfers, vieux maudit de la terre ?
Pendant les longues nuits sans ombre et sans mystère,
Ton âme, vagabonde, au souffle du remords
Revient-elle essuyer les lèvres de ton corps ?
Que fait à Henri huit, que fait à Frédégonde,
Que fait aux vieux Borgia, l'anathème du monde ?

Qu'est la tombe ? l'oubli, la gloire ou le remords ?
Qui le sait ?
Nous verrons.
D'ici-là, paix aux morts !

1864.

EXPOSITION DE 1866.

NOS ARTISTES DE PICARDIE ET D'ARTOIS.

L'exposition de 1866 est-elle une exposition sérieuse, ou n'est-elle qu'une sorte d'exhibition de la veille? les absents se recueillent-ils pour 1867, et les présents sont-ils des obstinés qui ont soumis au jugement du public et aux chances vénales de son caprice des ouvrages d'essai ou de rebut?

Il y a certes au salon de 1866 des absences regrettables, et comme toujours de médiocres vulgarités. Mais chacun a donné sa note, parfois une des meilleures et des plus franches de sa gamme.

Tout le monde s'accorde à dire que M. Courbet a exposé un chef-d'œuvre. Je pense, cette fois, comme tout le monde, ce n'est pas moi qui chercherai à amoindrir son succès, le discuter n'est pas mon affaire, je le constate. Ah! M. Brigot, vous que je ne trouve plus cette année dans l'intérieur du salon, et qui faites, hélas! tant de tapage à la porte, si j'étais pédant, comme je vous répéterais : ne vous avais-je pas crié : casse-cou! Je sais que votre humeur et votre tempérammment vous portent à l'indépendance et que si vous vous êtes donné un maître et un modèle, c'est parce que sa manière vous plaît; je sais que vous n'entendez pas qu'elle vous oblige et nous sommes d'accord sur ce point. Mais il faut que vous ayez fait une œuvre bien indépendante pour que le jury vous ait refusé, après avoir

admis votre *Déjeuner de chasse* de l'an dernier. Je ne crois pas à l'infaillibilité du jury et, si j'étais peintre, je serais vraisemblablement parmi les maudisseurs et les parias, je crierais : au meurtre et non : à l'injustice. Le juge a moins de parti pris que le justiciable. J'avais cru reconnaître M. Brigot et sa manière ordinaire avec un progrès marqué. Je m'approche en réservant un applaudissement. C'étaient des *Vaches Normandes* de M. de la Rochenoire. Bravo, M. de la Rochenoire !

Ce n'est point ici le lieu de discuter M. Fromentin plus que M. Courbet. M. Fromentin s'est tenu jusqu'ici avec un bonheur et une persévérance inespérée sur les frontières de l'art et de la littérature, frontières plus habituées aux coups de fusil qu'aux alliances durables ; son talent et son goût se sont toujours tenus par la main et, s'il a découvert quelques terres inconnues, il ne s'est point égaré à leur recherche ; ceux qui le suivent ne se perdent pas non plus. Voyez M. Berchère. M. Belly est toujours lui-même et il a raison. Sa *Mer morte* est une chose très-originale et très-belle malgré l'ingratitude du sujet. Il n'y a rien là qui tienne de près ou de loin aux oasis verdoyantes et aux grisailles tourmentées de M. Fromentin. Mais je ne serais pas étonné que le souvenir de ce maître si habile et si agréable eût préoccupé notre ancienne connaissance, M. Souplet, de Compiègne. Sa *Noria de Ben Féréah* est bien verte, bien librement faite et nous voilà loin des rues alignées, des boutiques et des barrières de Paris. Ce n'est pas un reproche, M. Souplet, c'est un compliment.

M. Couverchel, dans sa *Chasse au sanglier* surtout, n'a-t-il pas eu la même préoccupation ? Cette fois tant pis. M. Couverchel tout seul fait mieux et surtout moins sec que cela d'habitude. Si M. Couverchel a presque fait un Fromentin, M. Parquet, dans son *Découplé de la vénerie impériale*, a fait tout-à-fait un Couverchel, et un bon.

J'ai dit qu'au salon de 1866 chacun avait donné sa note : celle de M. Hamon est-elle une note fausse ? — peut-être bien, mais

la gamme n'est pas impossible pour être étrange ; dans tous les cas, sa palette est autrement fine et féconde en mièvreries délicates et en détails exquis que celle de M. Puvis de Chavannes que l'on a fini par accepter et dont la *Fantaisie* bleue exposée cette année atteste la persévérance de l'auteur et son savoir dans le parti pris.

Bien qu'il soit à Rome, M. Hamon a encore en France des partisans fidèles, et même des imitateurs, témoin M. Boyenval, d'Arras. *La Cigale et la Fourmi* valent bien la *Partie de Boules* de l'année dernière. M. Boyenval a évité l'inévitable écueil. Il n'a pas imité les défauts.

M. Antigna, lui aussi, a donné sa note, en modifiant un peu sa manière. M. Collette, d'Arras, aurait-il ramassé le pinceau de M. Antigna ? Ses *Travailleurs de la terre* sont un vrai tableau, consciencieusement étudié : le dessin en est bon, mais je ne sais pourquoi ce gris qui vise au réalisme a quelque chose de théâtral. L'art n'est-il pas tout entier dans le principe invariable : exprimer ce que l'on sent, et forcer les autres à voir comme vous avez vu. En d'autres termes : il faut être original et amener tout le monde à l'être avec vous et par vous. Puisque j'en suis à M. Collette, je louerais sans restriction sa tête d'étude si la barbe n'avait pas plutôt l'air de la mousse qui sert à faire la barbe que de la barbe elle-même. J'accepte le flot, l'écume, le bloc, la haine du détail, tout ce que vous voudrez, mais il me faut deux choses, l'effet général et le modelé. M. Collette a, cette année une exposition considérable ; des peintures à l'huile, onze dessins dans deux cadres, sous le titre commun : *à la campagne* et une lithographie.

Et nos vaillants paysagistes, l'honneur de l'Ecole française moderne, sa réserve de gloire artistique pour l'avenir ! Pas un ne manque cette année au champ d'honneur ; vieux et jeunes, maîtres et élèves, les professeurs et les écoliers, les connus et les inconnus, les soleils qui se couchent dans leur splendeur, et les étoiles du matin, tous sont là progressant et maintenant leur

rang sans défaillance. Les vétérans ont-ils faibli ? Pour moi, je préfère le *Bois inondé* de M. Paul Huet à la *Remise de Chevreuils* de M. Courbet qui lui fait pendant. Tant pis pour Courbet s'il a voulu faire du Racine, je tiens pour le vieux Corneille.

M. Achard a-t-il jamais fait mieux que sa *Cascade de Cernay-la-Ville* ? On trouve Daubigny un peu lourd cette année : c'est qu'il porte son fils sur ses épaules ; mais patience, les oiseaux ont des ailes. Et Corot ? secouez votre crinière rutilante et échevelée, allez l'amble ou prenez le mors aux dents, *Vous n'effacerez jamais le bonhomme* : Il a ce que vous n'avez pas, un morceau de soleil, de vrai soleil dans sa poche, il ne court ni ne s'arrête ; il ne saute ni ne trébuche, et sans savoir pourquoi ni comment il est venu là, il est toujours en avant, il a des hardiesses naturelles près desquelles grimacent les hardiesses de convention. Il est toujours le premier et tout le monde lui pardonne sa place parce qu'il n'a pas l'air de le faire exprès. J'ai parlé de vétéran. La notoriété ancienne du nom donne à ce titre un droit aussi certain et même plus envié que l'âge ; qui ne se souvient des remarquables paysages autrefois exposés par M. Jules André que ses fonctions à la manufacture de Sèvres ont peut-être distrait pour un temps des préoccupations artistiques ? M. Jules André a cette année au salon deux paysages que je trouve égaux, sinon supérieurs à tous leurs aînés. Bien que le panneau décoratif demande un certain agencement, un arrangement de convention qui contrarient un peu la sévérité et la finesse d'études du paysage ordinaire, c'est toujours du paysage. Voyez dans le grand salon les panneaux de M. Hédouin. Rien de plus charmant dans aucun temps n'est éclos sous son pinceau.

Après les vétérans, les vaillants déjà éprouvés. M. Nazon semble être le premier, M. Hanoteau tient bon, M. Harpignies gagne du terrain, M. Blin n'en perd pas, derrière eux marche à grands pas M. Chintreuil et si M. Bavoux semble s'être arrêté en chemin, il n'a pas dit son dernier mot et je vois poindre à

l'horizon M. Privat, un réaliste qui, si je ne me trompe, dit son premier et en dira bien d'autres.

Nos paysagistes picards suivent l'élan donné. Un peu lourd, un peu vert, — les deux défauts de Daubigny père, cette année, — mais cent fois plus picard que Daubigny fils, M. Emile Breton a vaillamment conquis sa médaille à côté de M. Masure, un autre picard, élève de Corot qui fait des Marines dans le midi en se souvenant parfois de sa patrie et de son maître, témoin le n° 1515, *Marine aux environs d'Antibes*. Sur les quarante médailles décernées, M. Masure a eu la dix-septième et M. Breton la dix-huitième. Quatre paysagistes seulement étaient avant eux : MM. Didier, Harpignies, Bellet et Blin. M. Carrier-Belleuse dans la section de sculpture et M. Saintin, pour ses dessins, ont également obtenu une médaille. On a évidemment tenu compte à M. Carrier-Belleuse de ses expositions précédentes, supérieures à celle de cette année en valeur et en importance. *Angelica* aurait dû avoir la médaille d'honneur ; hors de là, il fallait s'abstenir. J'ai indiqué exprès les dessins de M. Saintin comme lui ayant valu la médaille, ceux-ci étant supérieurs aux études peintes de l'auteur. Est-ce esprit d'opposition ? Est-ce manque total d'esprit ? — J'aime mieux *Marthe* que *Carmella*.

Revenons à nos paysagistes. Si tous n'ont pas été médaillés, tous sont du moins en passe de le devenir, puisque tous progressent ou conservent leur rang. Ici les dessins viennent en aide à M. de Bar, dont la *Matinée sur les bords de la Marne*, m'a semblé froide et académique. Toutefois l'eau est traitée dans un sentiment explicable, c'est-à-dire dans un bon sentiment de nature. C'est aussi aux bords de la Marne que M. Cabuzel, de Bray-sur-Somme, quand il peint, va chercher ses inspirations. N'est-ce pas là que Daubigny a trouvé son bâton de maréchal ? Cherchez comme lui, Messieurs, vous trouverez de même.

On le trouve partout, ce fameux bâton doré, cassé dans un des rayons de la gloire. M. Desjardins, d'Amiens, le trouvera

dans la Creuse pour peu qu'il continue. Son exposition de cette année est excellente. Je me suis surtout arrêté longtemps et avec plaisir devant son *Etable abandonnée* ; aspect agréable, facture très-bonne et très-solide.

Ce n'est pas un talent classique que celui de M. Doyen, de Festieux. Ses Oies et sa Gardienne sont un peu ridicules. Corot et Harpignies ont l'air d'avoir peint de compagnie cette ébauche ou cette débauche de pinceau. Mais quelle lumière à l'horizon ! quelles excellentes qualités de réalisme et d'étude ! Que M. Doyen se recueille et ne consulte que sa propre manière de voir et d'interprêter la nature ; qu'il soit surtout hardi et entêté, M. Doyen parviendra.

M. Dubois, de Fleurbaix, est parvenu, lui, à l'apogée de son talent. Son *Chêne au bord de l'eau*, est une excellente et magistrale étude, un peu dure peut-être. Son *Crépuscule* est charmant.

M. Hippolyte Fauvel, d'Amiens, paraît avoir modifié sa manière ; je dis *paraît*, car, par un fâcheux hasard, un de ses tableaux est accroché si haut qu'on ne peut le voir. Est-ce pour punir M. Fauvel, lui qui jadis faisait si grand, d'avoir fait si petit cette fois, qu'on l'a ainsi relégué? on aurait eu tort, car son *Village de Casamicciola* m'a paru très-joli, très-lumineux et interprêté à travers certains souvenirs du Nord qui témoignent de l'originalité de l'artiste. Heureux qui emporte la terre de la patrie à la semelle de ses souliers et ne s'amuse pas à la décrotter ! Je n'ai pas renoncé à ma marotte. M. Fauvel peut fonder l'école d'Amiens.

Je n'ai pas vu l'*Etang d'Orsay* de Mlle Géneau, de Boulogne. Le *Village au bord de la Seine* de M. Guillemer, de Senlis, a les qualités ordinaires de couleur et de lumière qui distinguent son auteur. Un peu sec, M. Guillemer : les coloristes surtout doivent se défier de la sécheresse. Mieux vaudrait un peu de mollesse. L'empâtement est plus solide que le glacis, mais l'effet de celui-ci est toujours plus distingué. Affaire de procédé direz-vous ? Soit, comme vous je fais bon marché du procédé, mais cachez-le.

M. Lemmens, de Senlis, est plutôt un peintre de genre qu'un paysagiste. Ses *Volailles* sont un agréable tableautin. Dans *Au bord de l'eau*, un peu plus important, la distribution de l'ombre laisse à désirer et le premier plan m'a paru un peu obscur.

Le *Gué* de M. Oudry est original, bien que ses personnages aient un peu l'air de silhouettes.

Le *Clair de Lune* et les *Gourbis* de M. Saint-François sont peu importants et ne donnent pas l'idée de la façon de faire de l'auteur de la *Forêt Noire*, exposée l'an dernier.

Bien que les études normandes de M. Thierrée, de Beauvais, ne soient pas beaucoup plus importantes, elles ont un aspect agréable et fin qui les font distinguer entre les œuvres du même genre, toujours fort abondantes au salon.

Je n'ai pas vu les paysages de MM. Henriet et de Monnecove : mais j'ai ouï dire beaucoup de bien de la *Prairie d'Arques* de ce dernier.

Il faut aussi ranger parmi les paysages les fusains de M. Beldame et les aquarelles de MM. Bonnefoy et Demarest.

La Picardie deviendrait-elle un lieu d'études, et les paysagistes, fatigués des maigres bruyères de Bretagne et des gros pâturages de Normandie, se mettraient-ils au vert tendre des marais du Nord ? — M. Daubigny père fréquente les bords de l'Oise, M. Bellel peint les bords du Thérain, et si M. Daubigny fils brosse trop étourdiment une Picardie de convention, M. Geslin s'établit à Dominois pour étudier les tourbières de la Somme, et l'exposition posthume du regrettable Dutilleux nous montre une chaumière à Blangy. Les bords de la Somme sont pleins des motifs les plus fins et des coins d'étude les plus charmants du monde. Avis aux Picards qui s'obstinent pour la plupart à ne pas vouloir prophétiser chez eux.

S'il y a des chefs-d'œuvres encombrants, que dire des grandes toiles ordinaires ? — Aussi les peintres d'histoire sont rares. Je n'en vois que trois dans le cadre que je me suis tracé,

MM. Genaille, Pille et Vély, encore le premier avec son *Saint Louis* et le dernier avec sa *Mort d'Abel*, ont-ils fait presque des tableaux de sainteté. Leur courageuse tentative mérite d'être signalée et applaudie. M. Michel (de Fins) a fait deux tableaux de sainteté pure, deux allégories mystiques qui, si j'en crois l'astérique qui les précède, sont encore la propriété de l'auteur. Rien n'est plus difficile à traiter que de pareils sujets, encombrés d'écueils de toute sorte. La vraisemblance et le respect sans sécheresse, la naïveté sans niaiserie, le sentiment sans afféterie, la foi sans emphase sont autant de conditions aussi nécessaires que rarement remplies. Je les trouve presque toutes dans les tableaux de M. Michel. La *Sainte Communion* surtout, m'a paru d'une facture large, les personnages sont bien posés et l'allégorie défie la critique.

En revanche le genre tente toutes les palettes et envahit tous les chevalets.

M. Bailly, qui avait autrefois fait quelques excursions dans l'histoire, expose des *Vendanges*. C'est un tableau bien compris. M. Bailly s'est-il souvenu de Breton ? Ne touchez pas à la hache.

M. Boinet dans son *Intérieur campagnard*, un peu froid, mais accroché trop haut pour que j'aie pu le juger, s'est-il inspiré de Lenain ? qu'il continue.

MM. Berteaux, Boniface, Cazin, Delaruelle, s'exercent dans des genres divers, Mlles de Brienne peignent gracieusement de gracieux sujets, M. Caudron évoque, — l'imprudent ! — un souvenir de Murillo, M. Cesson peint un *Giotto enfant*, M. Crauk à Venise de l'Adriatique se souvient de la Venise du Nord, M. Debras détache sur un fond gris un peu commun un *Bravo* rouge dont les jambes sont nues par un caprice du peintre, M. Delattre expose un *Intérieur d'écurie* d'un aspect un peu dur, mais d'une facture agréable et soignée. M. Auguste Fauvel reste stationnaire, M. Sinet est en progrès. M. Sirouy est toujours surtout un habile lithographe. Les *Pifferari* de M. Lebel sont finement faits.

Dans les *Bohémiens* de M. Porion, la danseuse est vulgaire, l'homme qui pince de la guitare est bien posé. L'effet des hommes dans l'ombre est excellent.

L'*Etude* de M. Chifflart est médiocrement réussie, en revanche son portrait de femme est très-beau et très-lumineux ; il a en outre deux belles eaux fortes.

Les portraits deviennent rares ; la photographie les a tués, tant mieux, ceux qu'elle a mis à mort ne méritent pas un regret. Le portrait-carte est encore moins taquin que le portrait-croûte. On peut ne pas ouvrir un album, en tous cas on le ferme après l'avoir feuilleté ; la politesse défend de tourner contre le mur le cadre et la toile qui vous tirent des pétards dans les yeux. Un portrait qu'on accroche doit-être un œuvre d'art. M. Chifflart l'a bien compris. Ce sont aussi d'estimables œuvres que les portraits dûs au pinceau de MM. Dieudonné, d'Ourscamp, Leveau, de Saint-Quentin, Labouret, de Laon, et Dehaussy, de Péronne. Ce dernier, entre autres, m'a paru fort bien.

Les dessins, pastels et miniatures sont plus nombreux que les portraits à l'huile. Signalons les noms et les ouvrages de MM. Berne-Bellecour, Debras, Dehaussy, Genaille, Leroy, Rousseau, Thierry. Mme Dallemagne a fait un pastel d'*Abd-el-Kader*, M. Pille un dessin à la plume, *Après la Messe*.

M. Jeanron est toujours le peintre de marine distingué que l'on connaît. Je renvoie M. Bénard à son *Convoi des Naufragés*. Son *Sauvetage à l'embouchure de la Tamise* est lourd et empâté. Peut-être la nature a-t-elle jusqu'à un certain point cet aspect. Les Anglais, j'entends les modernes, ont ces duretés de pinceau. Mais quels coloristes exaspérés ! Pourquoi supporte-t-on facilement certains défauts ? pourquoi même les aime-t-on comme des fruits défendus ? parce que tel d'entre eux est l'envers d'une qualité, tel autre l'à peu près. Le défaut que l'on excuse est une défaillance et ne peut jamais être une négation.

Si la race des peintres d'histoire s'éteint, les peintres de nature morte pullulent. Le couteau, la pêche veloutée, le flacon à demi

plein, le plat de faïence bleue et le citron aux trois-quarts pelé déroulant comme une anglaise éplorée le tire-bouchon de sa papillotte jaune, la grappe de raisin avec la goutte de rosée, la mouche trompe-l'œil, le lièvre au croc, le poisson sur la table de cuisine, — qui ne connaît le thème classique et ses banales variations? C'est l'orgue de barbarie de la peinture, et la manivelle n'est pas difficile à tourner, et puis il faut bien decorer sa salle à manger. Il y a encore des gourmands qui se régalent des yeux et mâchent à vide, et des chasseurs se consolant en peinture des lièvres et des perdrix manqués l'autre semaine. C'est une histoire à placer, une histoire illustrée comme les anecdotes de la presse à un sou! la bonne aubaine et la bonne occasion!

MM. Delmotte, Famchon, Lhermitte, Lhote sont des peintres de nature morte, qui, je crois, ne se renferment pas exclusivement dans les limites du genre. Les deux derniers avaient exposé l'année dernière de fort beaux fusains. M. Lhermitte a encore cette année une *Forge* et des *Ruines* qui témoignent de son habileté à manier le crayon. M. Salingre paraît avoir abandonné le paysage; le seul tableau signé de lui porte : *Nature morte.*

M. Hippolyte Lucas est un peintre de fleurs. Son *Panier de roses* a de l'éclat, mais il est placé si haut que je n'en ai pu juger les détails.

M. Villeneuve a exposé une grisaille : *Un fragment du Parthénon.*

Si l'exposition de peinture a paru à quelques-uns une préface, la galerie de sculpture est positivement un salon d'attente. Relégnée dans un couloir froid, voilée d'un demi-jour quasi sépulcral, elle paraît se plaindre de son exil et regretter son beau jardin. Méritait-elle vraiment d'être mise en pénitence? — Je ne sais; mais elle a l'air résigné à son cachot, l'air victime, qui ressemble ainsi à l'air coupable.

Les bustes et les médaillons abondent. J'ai parlé de M. Carrier-

Belleuse dont le buste en terre cuite de Gustave Doré est finement fait. Ce sont aussi des bustes et des médaillons qu'ont exposé MM. Bertaux, Borrel, Charles, Forceville-Duvette, Lormier et Louis.

MM. Moigniez et du Passage ont sculpté des animaux avec leur talent ordinaire.

M. Nadaud a exposé le bronze de son *Indien*.

La véritable exposition de MM. Doublemard, Lévêque et Poitevin est à l'église de la Trinité, au jardin des Tuileries, et au Musée d'Amiens, où ces artistes ont exécuté des statues. Toutefois, constatons que le buste de Coquelin par M. Doublemard est un petit chef-d'œuvre, et félicitons M. Poitevin qui semble marcher avec assurance sur les toits où j'avais peur de lui voir se casser le cou. Décidément, le diable au corps est nécessaire partout, même en sculpture. Quelle folie ne pouvait-on pas faire avec le masque de ce pauvre Rouvière ! Comparé à l'Hamlet que nous avons vu, aux excentricités du famélique Trianon, le médaillon de Rouvière est un profil académique. Il était si facile et si tentant d'être tout-à-fait fou, que toute retenue et toute sagesse est une marque suprême de goût et puis cette fois, l'œuvre allait à l'ouvrier, et l'ouvrier à l'œuvre. Courage, M. Poitevin !

La section d'architecture renferme comme l'année dernière des dessins de MM. Corroyer, Guérinot et Lejeune.

Signalons en finissant une admirable lithographie de M. Soulange-Teissier, le portrait de Mgr de Dreux-Brézé.

L'article 26 du réglement de l'exposition de 1866, portait que deux médailles d'honneur seraient accordées aux auteurs des deux œuvres les plus éminentes du salon : ces médailles attribuées aux œuvres de sections différentes ou de la même section devaient être décernées par le vote de tous les artistes exposants précédemment récompensés d'une médaille.

Les 506 médaillés étaient convoqués le 28 mai.

Il fallait au premier tour de scrutin la majorité absolue sur 169 suffrages au moins exprimés. Les bulletins blancs devaient être considérés comme la négation de tout mérite transcendant et s'ils étaient en majorité, point de médaille d'honneur.

En cas de partage des voix, deux scrutins de ballotage décideraient toujours à la majorité absolue les 4 et 11 juin d'abord entre les dix artistes et ensuite entre les trois réunissant le plus de voix aux scrutins précédents.

Aujourd'hui (1er juin) le premier vote a eu lieu. Point de majorité absolue. 59 bulletins blancs.

Le résultat général est significatif. On le comprend, en effet, en dehors de toute coterie, il n'y a vraiment pas au salon d'œuvre qui s'impose et qui prenne d'autorité la première place.

On explique moins le rang et le nom des élus du petit bataillon des 10.

Ce sont MM. Bonnat, Carpeaux, Lévy, Bonheur, J. Robert, Fleury, Corot, Fromentin, Dubufe, Gumery, Gérôme.

M. Gumery est un artiste estimable et soigneux, et s'il faut absolument une médaille à la sculpture, M. Carpeaux seul est en ligne pour l'obtenir cette année.

Mais cette partie isolée d'un ensemble monumental est-elle un chef-d'œuvre hors ligne ? — La sculpture doit prendre à son compte cette année plus de la moitié des billets blancs.

Je ne dirai rien de M. Bonnat. Je n'ai pas ses tableaux assez présents devant les yeux pour les discuter. M. Bonnat me prend à l'improviste, je ne pensais pas à lui.

Je comprends les votes donnés à M. Lévy. Relativement à ses œuvres ordinaires M. Lévy a cette année une exposition hors ligne. Il ne faut pas juger cet artiste sur son tableau du Musée d'Amiens. M. Lévy est un ancien prix de Rome qui fait mieux que cela d'ordinaire et qui a prouvé cette année qu'il pouvait faire tout-à-fait bien.

Les grands paysages de M. Bonheur sont dans une gamme

déplaisante; mais leur aspect est vraiment magistral. Il y a effort et progrès. M. Bonheur a un nom aimé. La médaille du frère ferait un pendant assez logique à la croix de la sœur.

Si le nom a servi à M. Bonheur, il a nui à M. Tony Robert-Fleury, le fils de M. le Président du Jury, du directeur de l'académie, à Rome! Gardons notre indépendance et dérobons nos voix. Qui peut se flatter de ne pas caracoler sur cette mule rétive qu'on appelle l'opposition? Si l'avenir doit entrer en ligne de compte dans le mérite à récompenser, nul n'a plus de droits à la médaille d'honneur que M. T. Robert-Fleury.

M. Corot. Tout ce que vous voudrez, même et surtout une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1867.

M. Fromentin. J'aurais parié pour M. Fromentin contre le champ. J'aurais perdu.

M. Dubufe. Le champ contre M. Edouard Dubufe. Encore perdu.

M. Gérôme. Le dixième! et 39 bulletins blancs! M. Gérôme, l'enfant gâté, le premier membre du Jury, nommé à la presque unanimité! devant cette porte de Mosquée si jolie, malgré le malencontreux fumeur et l'uniformité des têtes coupées! devant cette porte qui fait penser à Décamps... perfectionné! Il est vrai que cette Cléopâtre est bien désagréable. Mais après M. Dubufe! quel aspic elle réchauffait dans son sein!

LIBERA.

Tremens factus sum ego.

I.

Aujourd'hui le sonneur moissonne,
C'est sa journée et sa saison,
Il entre dans chaque maison
Et n'est refusé par personne.

Chez les biberons qu'il rançonne
Et qu'il excite à l'oraison
Il laisse parfois la raison,
Aussi le soir il sonne, il sonne...

Pour honorer morts et vivants,
A tour de bras aux quatre vents
Il disperse l'âme des cloches.

Aux carrefours les amoureux
Se signent, croyant voir entre eux
Surgir les spectres de leurs proches.

II.

Le vieux sonneur n'est pas poltron,
Et contre la peur qu'il méprise,
Dans le fond de sa barbe grise
Il mâche parfois un juron.

Le vieux sonneur est un luron,
Il coucherait seul dans l'Eglise,
Des fosses il a l'entreprise
Depuis quarante ans environ.

Mais ce soir il a bu peut-être
Pour s'étourdir, il n'ose pas
Jeter les yeux vers la fenêtre,

Tant il a peur de voir là-bas
Sortir du fond du cimetière
Tous les morts qu'il a mis en terre.

III.

Il a peur, le vieux fossoyeur,
Il a peur, malgré son baptême,
De la mort, étrange problême
Que l'on résout à contre-cœur.

Il a peur comme vous, lecteur,
De l'épouse fatale et blême
Qui me fait frissonner moi-même,
Je la brave... mais j'en ai peur.

J'ai peur de l'inconnu, du vide,
De ma face morne et livide...
Le trépas que je subirai,

Je le subirai sans murmure,
Et si je puis, je sourirai,
Mais j'en ai peur, je vous l'assure.

IV.

Du drap qui m'ensevelira,
Je vois le spectre m'apparaître.
J'ai peur du médecin, du prêtre,
J'ai peur du mal qui me tuera,

Peur du sol qui m'engloutira,
Du fer qui m'ouvrira peut-être,
Du cercueil de chêne ou de hêtre
Dans lequel mon corps pourrira.

J'ai la crainte que rien n'efface,
De l'instant d'éblouissement
Où je verrai Dieu face à face.

Et parfois, je ne sais comment,
Lorsque je pense au grand mystère,
J'ai peur du diable, — et toi, compère?

La Lande de Longé, jour des Morts, 1866.

TACHES ET TROUS.

Notre corps est un bâtiment,
De structure fine ou grossière,
Où l'âme, en garnison sur terre,
Prend un billet de logement.

L'hôtel est distribué comme
Les étages d'une maison ;
Le crâne est, par comparaison,
Le toît et le plafond de l'homme.

Sous la coupole, le cerveau,
Meuble meublant de la mansarde,
Sent gonfler sa masse blafarde
De vapeurs et de sang nouveau.

Quand telle idée entre en campagne,
En fermentant dans le cruchon,
Elle fait sauter le bouchon
Ainsi que le vin de Champagne.

Toutes n'ont pas un tel levain,
Un ferment de fougue pareille,
Mais toutes tachent la bouteille,
Quelques-unes gâtent le vin.

Les Fugitives, les Grotesques
Et les Capricieuses font
Dans les méandres du plafond
De singulières arabesques.

Sur la corniche et le trumeau,
Pour déloger ces araignées
Familières ou dédaignées,
Il suffit d'un coup de plumeau.

Songes d'amour, songes d'ivresse,
Gras souvenirs, fumeux espoirs,
Se trainent en nuages noirs,
Ou laissent des taches de graisse :

Un coup de brosse ou de pinceau
Enlève l'ordure ou la cache,
Et parfois pour laver la tache
Il suffit d'une goutte d'eau.

D'ailleurs, l'homme qui se respecte
Fait son ménage avec grand soin
Et ne laisse dans aucun coin
Trainer de défroque suspecte.

Lorsque la douleur jaillissant
Du cœur que transperce le glaive
Monte au cerveau comme une sève,
Gouttes de fiel, gouttes de sang,

Font des éclaboussures telles
Qu'elles inondent les parois,
Et qu'elles s'y fixent parfois
En des stigmates éternelles.

Quelquefois du rouge ou du noir
On conserve longtemps l'empreinte,
Si bien que dans la demi-teinte
On peut toujours apercevoir

Une marque révélatrice ;
Mais, le plus ordinairement,
Le temps efface entièrement
La blessure et la cicatrice.

Ainsi l'on va jusqu'au trépas
De tache en tache ; on s'humilie,
On se surveille et l'on s'oublie.
Pourtant tout ne s'efface pas.

Malgré le temps, malgré l'éponge,
Malgré la brosse et le pinceau,
Indélébile et triste sceau,
Le déshonneur persiste et ronge.

Heureux l'honnête homme accablé
Sous la douleur, — Il se relève.
Heureux l'honnête homme qui rêve !
Un songe est bien vite envolé !

La honte seule est éternelle,
La pitié n'y fait rien. Malheur
A celui que le déshonneur
A touché du bout de son aile !

C'est en vain que le pauvre fou
Lave, gratte, égratigne, arrache.
La Honte n'est pas une tache,
O Martyr maudit, — c'est un trou.

17-18 Février 1867.

LE PÊCHEUR A LA LIGNE.

Les deux yeux au guet, la bouche maligne,
Fixant un bouchon percé d'un fêtu
Qui plonge et surnage, à quoi penses-tu,
Pêcheur à la ligne?

Tout le long de l'eau je t'ai vu marcher,
Leste comme un Dieu d'Homère en maraude,
Tu disais tout bas : la journée est chaude,
Il fait bon pêcher.

Et, tout en marchant, au bout de ta corde,
A ton hameçon, barbare et pensif,
Tu fixais un ver, empalé tout vif
Sans miséricorde.

Au bout du crochet, près du grain de plomb,
Sans solliciter le bois qui l'emmanche,
L'appât consterné pend comme la manche
D'un habit trop long.

Il a l'air flétri, pantois et malade,
Et les gros poissons, cherchant leur dîner,
Passent tout auprès, mais sans lui donner
La moindre accolade.

Le menu fretin frétille à l'entour,
Dans l'eau coup sur coup brille une étincelle :
Les gamins s'en vont tirer la ficelle
Chacun à leur tour.

Mais ce sont là jeux d'espiègles cohortes,
Aucun ne se prend ; les petits poissons,
Précoces farceurs, sont des polissons
Qui sonnent aux portes.

La troupe s'exerce à courir sans bruit....
Le mot du complot va de proche en proche....
Un fanfaron s'offre... avance... s'approche...
Arrive... et s'enfuit.

Le plus effronté se détache.... il sonne....
Le bourgeois, gonflé d'espoir et d'orgueil,
Accourt, essoufflé, d'un bond, sur le seuil,
Il ouvre.... personne!...

Les moins raffinés sont les meilleurs tours.
Le bourgeois trompé quelquefois hésite,
Mais, croyant enfin tenir sa visite,
Il ouvre toujours.

O petits poissons, race vagabonde,
Fretin frétillant dans votre élément,
Gavroches furtifs, vous êtes vraiment
Les voyous de l'onde.

Cassandre devra jeûner aujourd'hui,
Il comptait sur vous pour sa nourriture
Et vous êtes, loin d'aller en friture,
Régalés par lui.

— Passant aigre doux, gogunard insigne,
Quel démon vous pousse à traîner vos pas
Le long de mon eau, si vous n'êtes pas
Pêcheur à la ligne?

Passez votre route, et retenez bien
Que dans notre état on n'est pas cupide;
Parmi les pêcheurs, le plus intrépide
Souvent ne prend rien.

Je suis un bourgeois de cité picarde,
Autrefois marchand d'articles d'Amiens;
Maintenant, Monsieur, c'est l'aîné des miens
Que cela regarde.

Oh ! j'ai bien ma femme et quelques amis,
Mais dans ma maison parfois je m'ennuie,
Surtout le dimanche et les jours de pluie,
Et je me suis mis

A pêcher; la pêche est une fatigue
Salutaire et douce, et cela vaut mieux
Que de s'abrutir et d'user ses yeux
A faire un bezigue.

Je choisis ma place et m'assieds sans bruit;
Je jette ma ligne au hasard de l'onde,
Au hasard de l'onde alerte ou profonde
Mon regard la suit :

Mais dans les filets de ce triste piége,
Mon rêve n'est pas pris si follement
Que je m'intéresse exclusivement
Aux frissons du liége.

Spectacle banal et toujours nouveau!
Aux roseaux du bord dansent des atômes,
Et je vois flotter de vagues fantômes
Aux rides de l'eau.

Formes et couleurs par l'onde entraînées!
Vision qui passe et veut revenir!
Mirage tenace et doux! Souvenir
Des jeunes années!

Essais et tourments de rudes métiers,
Jours d'angoisse, jours d'ennui, jours d'épreuve,
Je ne vous vois pas au courant du fleuve
Tels que vous étiez;

Je vous vois en beau, mes heures amères,
Et j'habille à neuf le futur passé.
Quel est le rêveur qui n'a repassé
D'anciennes chimères?

Je me berce aussi de vieilles chansons
Et l'autre butin ne me tente guère :
Je ne cherche point à faire la guerre
Aux petits poissons.

Prend-on une carpe ou bien une perche,
On a tout d'abord grand chaud dans la main,
On aime à la voir se débattre en vain
Au bout de la perche.

On laisse filer, de crainte du choc,
On est en suspens, on ruse, on la noie;
Enfin on la tire, et puis avec joie
On la pend au croc.

Mais quel beau plaisir de joncher la grève
De pauvres goujons, — festin maigrelet!
Je hais la friture, et, tout creux qu'il est,
J'aime mieux mon rêve.

Passant de malheur, gardez vos leçons,
Et de vos discours les pointes fleuries;
Vous effarouchez par vos moqueries
Songes et poissons.

— Je ne raille pas, pêcheur; au contraire,
Nous suivons tous deux le même chemin,
C'est un vieil ami qui te tend la main,
Touche-là, confrère.

Si je ne suis pas pêcheur de poissons,
Comme toi je vais tout le long du fleuve,
Portant dans ma poche une ligne neuve
Et des hameçons.

Je regarde l'eau rapide ou profonde;
Dans les roseaux verts assis à l'écart,
Je laisse flotter ma ligne au hasard,
Au hasard de l'onde.

Je suis, attentif, les rides du flot;
J'épie au passage une rime riche,
Une strophe, un vers, un pauvre hémistiche,
Une idée, un mot.

Le bouchon folâtre, hésite, tournoie....
Il plonge!... mon cœur est tout réjoui.
Le poisson mord-il? — Le bouchon dit : oui!
Ah! je tiens ma proie.

Je tire la ligne, — un poisson d'argent
Frétille, se tord, se détache et plonge....
Ma ligne s'accroche.... Eveillé d'un songe,
Je reste Gros-Jean

Ainsi que devant; puis je me résigne,
En me promettant d'être plus adroit,
Et changeant d'appât, dans un autre endroit
Je jette ma ligne.

Mais je ne suis pas aussi fier que toi;
Pour un carpillon pris par aventure
Je me pâme, et crois avoir fait capture
D'un morceau de roi.

Et je suis content quand sur ma tablette,
— *Carnet* et *carnier*, n'est-ce pas tout un? —
Pour la faire frire en temps opportun,
J'emporte une ablette.

Je suis, ô pêcheur, enfant comme toi,
Cherchant la paillette et l'or dans le sable,
Mais, bourgeois rêveur, le moins raisonnable
De nous deux, — c'est moi.

Lu au Congrès scientifique d'Amiens, en séance publique, le 11 Juin 1867.

UNE VISITE.

Il sonne.....
Une fois.... deux fois.
Visage de bois.
Personne.

« Allons, »
— Dit-il, — « J'en suis quitte
A bon marché. Vite,
Filons !

La mode
Ici me sert bien,
Et m'offre un moyen
Commode ;

Vraiment
Je suis sans reproche. »
Il fouille à sa poche
Gaiement,

Écarte
Les bords trop étroits,
Prend entre ses doigts
Sa carte,

La rompt,
L'amincit, la brise,
Par un bout l'aiguise
En rond,

Chantonne,
Et, clignant de l'œil,
Du chambranle au seuil
Tatonne.

» Mais, où
Donc est la serrure ?
Quelle miniature
De trou ! »

Son pouce
La rencontre enfin.
Sauvé !... mais en vain
Il pousse,

La clé
Remplit de sa garde
Le vide..... il regarde.....
— Volé ! —

A peine
A-t-il dit cela
Tout haut, que voilà
Le pène

Criard,
Qui dans la serrure
Tourne, grince et jure....
— Trop tard ! —

La porte
S'ouvre brusquement.
La bonne est vraiment
Accorte ;

Moqueur,
Son air semble dire :
Qu'est-ce que désire
Monsieur ?

Timide
Devant cet accueil,
Monsieur lève un œil
Humide,

Tendant
Le nez, louchant presque,
C'est un pittoresque
Pendant ;

La bonne
Fait la bouche en cœur,
Et le visiteur
Rit jaune.

Il croit
Sentir une lame,
Quand on dit : « Madame
Reçoit. »

« — O double
Et triple souci !
Cette femme-ci
Me trouble ! — »

Son pied
S'avance, il salue.
La victime émue
S'assied,

Entame
Un sujet banal,
— Temps, spectacle ou bal, —
La dame

Sourit,
Et laisse notre homme
Dépenser sa somme
D'esprit.

Il cherche,
Se noie, et pourtant
La dame lui tend
La perche;

Le fil
S'embrouille... s'embrouille...
Notre homme bredouille.
Qu'a-t-il ?

Il songe
En son embarras
Au fiacre d'en bas
Qui ronge.

Tandis
Que, mal à son aise,
Il est sur sa chaise
Assis,

A l'heure,
Le cocher qui dort,
Dans un songe d'or
Demeure,

Ou bien,
Les mains sur sa panse,
Les croise et ne pense
A rien.

» Que n'ai-je
Ton coussin battu,
Cocher, que n'as-tu
Mon siége !

Au fond
D'une rude étoffe,
Pour un philosophe
Que font

Les tringles ?
Mon fauteuil doré
Est tout rembourré
D'épingles.

Comment
Fuir à l'improviste
Ce bizarre et triste
Tourment ?

Sans doute,
Quelqu'un va venir.
Je pourrai partir.
J'écoute,

Je tends
Mon esprit, je prète
L'oreille...., je guette.
J'attends

Qu'on sonne.
Malheureux cordon !
Il ne viendra donc
Personne !

Ma foi,
C'est trop me contraindre,
Et, dussé-je enfreindre
La loi

Voulue,
Retournons chez nous.
« — Madame, je vous
Salue — »

Il part.
La dame écarlate
Sourit. Elle éclate
Plus tard.

La bonne
Rit sur le palier.
Lui, dans l'escalier
Rayonne.

« — Parfait, — »
Dit-il, — « Je suis quitte.
J'ai fait ma visite,
C'est fait. — »

MIETTES DE L'HISTOIRE D'AMIENS.

Non nugæ, sed nuces.

J'ai lu que, dans les temps anciens,
Lorsque les Espagnols, — on sait par quels moyens, —
Eurent pris la ville d'Amiens,

Ils jetèrent au vent leurs rustiques simarres,
Et, tout harnachés de chamarres,
Ils poussèrent au Bloc en sonnant des fanfares.

Ce n'étaient qu'habits éclatants,
Que crinières au vent de coursiers haletants,
Panaches et tambours battants ;

Mais pendant le tumulte, à la porte Saint-Pierre,
Les noix, complices de la guerre,
Près des sacs éventrés roulaient dans la poussière.

Un pauvre diable d'Amiénois,
Laissant les Espagnols piaffer sous leur harnois,
Se mit à ramasser les noix.

Je comprends, disait-il, qu'on vous laisse par terre ;
Nos échevins, armés en guerre,
Et tous nos bons bourgeois ont autre chose à faire ;

Mais, moi, chétif et sans honneurs,
Qui ne saurais me battre avec les grands seigneurs,
Je glane après les moissonneurs.

Les Espagnols hautains sont les faits de l'histoire,
Qui s'imposent à la mémoire
Par le son haut et clair du clairon de leur gloire.

Les anecdotes sont les noix ;
Je suis cet attardé, cet écolier sournois,
Qui les ramasse en tapinois.

Je les casse gaiement d'un coup de dent gourmande
Et, sans que personne en demande,
J'invite mes voisins à partager l'amande.

Si vous avez, bons Amiénois,
Conservé pour ce fruit votre goût d'autrefois
Vous voudrez tâter de mes noix.

1868.

Sur la place du Parvis.

L'hiver nous arrive à souhait ;
La neige vole comme cendre,
Il gèle, il gèle à pierre fendre
Sur la ville qui s'enrouait.

La bise grogne comme un rouet ;
Un saint tout neuf en pierre tendre
Eclate et craque ; on croit entendre
Claquer un petit coup de fouet.

Son nez, chef-d'œuvre de sculpture,
Bondit de moulure en moulure
Avec un cliquetis moqueur.

Les vieux saints et les vieux apôtres,
Sans s'émouvoir disent en chœur :
Ah ! nous en avons vu bien d'autres !

Janvier 1867.

Dans la Cathédrale.

I.

« Le 18 Juillet 1385, Charles VI épousa en la Cathédrale la fameuse Isabeau de Bavière. »

Ms. Ach. MACHART.

Un soir, je méditais après une prière,
Les yeux dans le passé, les pieds sur un tombeau,
L'Ange du souvenir, secouant son flambeau,
Ressuscitait les morts dormant dans la poussière.

J'en vis deux, à genoux sur les degrés de pierre;
Belle à damner un saint, la princesse Isabeau
A son doigt constellé sentait glisser l'anneau
Qui mariait le sang de France et de Bavière.

Pendant que les époux échangent leurs serments,
Dérobant son regard sous le front qui s'incline,
Claude amoureusement contemple Messaline.

Noir fantôme attardé dans la forêt du Mans,
Charle épouse Isabeau ! Que ne sors-tu de terre,
Pour jeter la folie entre eux et l'adultère !

1868.

II.

8 mai 1549.

Deux autres. Cette fois, dans le milieu du chœur,
Brillent les écussons d'Angleterre et de France;
Boulogne vient ouïr sceller sa délivrance
Sans avoir à fêter les lauriers du vainqueur.

Le prêtre est à l'autel. — Agneau de Dieu, Sauveur,
Octroyez-nous la paix. — Il se fait un silence.
Edouard tend les bras et vers Henri s'avance.
Henri se lève et presse Edouard sur son cœur.

— La paix soit avec vous, — dit le roi d'Angleterre,
La paix, — répond Henri, — soit avec vous, mon frère,
Et le peuple répond : La paix soit avec nous !

Est-il un *Te Deum*, chanté pendant la guerre,
Qui vaille aux yeux de Dieu ces quatre mots si doux :
La paix soit avec nous ; la paix soit avec vous.

1868.

Passim.

I.

Ici naquit Vincent Voiture.

C'était autrefois dans la rue
Des Crignons, au numéro huit,
(Sous la tablette disparue
Le mur a perdu son enduit),
Le touriste qui, d'aventure,
Passe par là, ne peut plus voir
En lettres d'or sur marbre noir :
Ici naquit Vincent Voiture.

La tablette n'est pas perdue,
Par ordre de Monsieur D*****.
Elle est maintenant dans la rue
Saint-Germain, numéro vingt-trois ;
La porte est de bonne structure
Deux degrés, un encadrement,
Puis au-dessus pour ornement :
Ici naquit Vincent Voiture.

Je vois tous les jours par la ville
Sur des papiers battus des vents :
Un tel *change de domicile.*
C'est le droit de tous les vivants.
Mais quelle inconstante nature !
Depuis deux cents ans au tombeau,
Voiture change de berceau.
Quel volage que ce Voiture !

Rue de Metz-l'Evêque.

Dans le jardin de l'Evêché
Buckingham vit-il la reine Anne ?
Ebauchèrent-ils un péché
Dans le jardin de l'Evêché ?
Quelqu'un le leur a reproché,
Mais quelqu'un peut bien être un âne.
Dans le jardin de l'Evêché
Buckingham vit-il la reine Anne ?

Pour mon compte je n'en crois rien,
Le roman n'est pas de l'histoire;
La reine était femme de bien,
Pour mon compte je n'en crois rien;
Mais la reine peut-être bien
Souffrait que l'on parût y croire.
Pour mon compte je n'en crois rien,
Le roman n'est pas de l'histoire.

Voiture y fit allusion,
Il savait ce qu'il fallait dire ;
On sait en quelle occasion
Voiture y fit allusion ;
La reine, sans confusion,
Doucement se mit à sourire.
Voiture y fit allusion
Il savait ce qu'il fallait dire,

Vincent Voiture était d'Amiens,
Il évoquait bien des fantômes !
On n'est trahi que par les siens,
Vincent Voiture était d'Amiens.
Mais les fleurs des printemps anciens
Exhalent de vagues arômes !
Vincent Voiture était d'Amiens,
Il évoquait bien des fantômes.

De ses charmes évanouis
La femme un instant fut heureuse ;
La reine eut les yeux éblouis
De ses charmes évanouis.
L'épouse du chaste Louis
Se laissa traiter d'amoureuse !
De ses charmes évanouis
La femme un instant fut heureuse.

On se plaît à l'arrière-goût
Des pommes qu'on n'a pas mordues.
On recule devant le goût,
Mais on aime l'arrière-goût.
C'est le remords qui gâte tout ;
En fait de choses défendues.
On se plaît à l'arrière-goût
Des pommes qu'on n'a pas mordues.

1868.

La Ballade de Guillot d'Amiens.

« Ce fut fait en beau cabaret, assez retirant à celui de Guillot, en Amiens. »
RABELAIS PANTAGRUEL. Liv. IV. ch. 51.

« Le 23 septembre 1513, 69 sols, 20 deniers sont payés à Guillaume Arthus, dit Guillot, patichier.... »
Ch. DUBOIS. *Entrées royales*, pag. 34.

Bombance! on voit au fond des bouges,
D'où sortent des parfums subtils,
Des vieilles aux pommettes rouges
Souffler les charbons sous les grils ;
Il monte des rôtisseries
Des fumets Rabelaisiens
Dans les narines aguerries....
Et je pense à Guillot d'Amiens.

Chevalier de la table ronde,
Il s'appelait Guillaume Arthus,
Ses ragoûts embaumaient le monde
Du haut parfum de leurs vertus ;
Du royaume de goinfrerie
Ambassadeurs grands et moyens,
Descendaient à l'hôtellerie
Du « patichier » Guillot d'Amiens.

En septembre quinze cent treize,
— Le fait ne paraît pas douteux, —
Tristement cloué sur sa chaise,
Louis douze, le roi goutteux,

Mangea de ses pâtisseries.
O fourchettes des temps anciens,
Ombres aux trognes défleuries,
Où demeurait Guillot d'Amiens ?

Les effluves de ses cuisines
Sans doute allèrent chatouiller
Au Logis du Roy les narines,
Du fin gourmet François premier ;
Au temps de la chevalerie
Et du culte des dieux payens,
Chez Guillot la Gastrolâtrie
Avait un culte dans Amiens.

Son architecture ventrue
Nasardait la soif et la faim,
Son enseigne était dans la rue
Des Chaudronniers : AU GRAND DAUPHIN ;
Sur le seuil de sa bergerie
Le pâtre, à ses concitoyens,
Disait : entrez, je vous en prie,
C'est moi qui suis Guillot d'Amiens.

On y venait du voisinage,
Et Jean Calvin, le Grec de Claix,
Peut-être y fit pèlerinage,
Accompagné de Rabelais.
Dans leurs « propos de beuveries »
C'étaient deux forts mauvais chrétiens
Qui le payaient en singeries.
Que pensait d'eux Guillot d'Amiens ?

Dans notre *Ile des Alliances* (*),
Au bruit provoquant des glouglous,
Ils échangeaient leurs confidences
Dans la cité des *Loups-garous* (*).

(*) *Ile des Alliances*, — Picardie. *Loup-garou*, — Amiens, dans Rabelais.

Plus tard survint la brouillerie...
S'il entendit leurs entretiens,
C'est à Calvin, je le parie,
Que donnait tort Guillot d'Amiens.

Ce grand homme, je conjecture,
Fut un peu plus que le voisin
De l'aïeul de notre Voiture,
Dont le père vendait du vin ;
Par souvenir de goinfrerie,
Les vieux Académiciens
Admirent dans leur confrérie
Le cousin de Guillot d'Amiens.

Au lieu de l'auberge abattue
Au grand désespoir des savants,
Serait-ce trop d'une statue ?
— Non, — répondront les bons vivants, —
Des buveurs d'eau la pruderie
En élève à des Grammairiens...
Pensez, Messieurs de la Mairie,
Ah ! pensez à Guillot d'Amiens.

Et moi, passant, je me hasarde
A formuler un simple vœu,
Princes de la cité Picarde,
A ce Guillot songez un peu ;
Puisqu'aujourd'hui notre patrie
Récompense ainsi tous les siens,
Ah ! donnez sans lésinerie
Une rue à Guillot d'Amiens.

Les Picards au Salon de 1868.

Le lundi 11 mai 1868, à huit heures et demie du matin, — jour et heure doublement réservés, les portes comme on sait, n'étant ouvertes au public le lundi qu'à midi, — j'entrais au salon par la porte n° 1, tenant à la main la carte de critique que l'administration délivre annuellement à l'humble *Salonnier* de la *Picardie*, comme aux juges les plus compétents et les plus autorisés.

Derrière moi et par la même porte, s'engouffrait comme un ouragan, un grand diable de six pieds de haut, habillé, gileté, culotté, cravaté, coiffé, chaussé à l'aventure, barbu jusqu'au bout des ongles, chevelu comme le roi Clodion, agité et éventé sans motif apparent comme une statue du Bernin.

L'ange de la tempête m'effleura en passant du bout de son aile, et une voix de baryton métallique, que je pris pour la trompette du jugement dernier, me jeta distinctement mon propre nom dans les oreilles.

— C'est toi petit ? Toujours critique ?

— Toujours... à mes heures et à la place qu'on me donne. Et toi, toujours peintre ?

— Toujours rapin, mon bon ; tous les ans, accroché au pilori, au milieu d'un tas de larrons, mes confrères, qui se croient tous le christ.

— Et qu'as-tu exposé cette année ? Je n'ai pas encore ouvert le livret.

— *Pas n'est besoin de carte*, comme disait Balzac chez Véry, je fais toujours le même tableau ; je ne donne pas dans les Mérovingiens, ni dans les anecdotes littéraires du grand roi, l'histoire

de France commence à saint Louis et finit à Henri IV. Les pourpoints, les dagues de Tolède, les armures et les panoplies, tu verras comme je connais à fond cette quincaillerie et cette friperie-là. Mon idéal, vois-tu, c'est toujours Mélingue dans Buridan, quelle crânerie et quel beau costume ! pas de seconde ni de troisième manière. Soyons fidèles à la vieille. De la *Jeunesse des Mousquetaires*, date la vieillesse de Dumas... tiens, petit, je suis bien aise de te dire tout cela, je l'ai déjà répété cent fois à d'autres qui ne m'écoutent plus. Quelle chance pour un vieux curé qui n'a qu'un sermon rabattu et usé jusqu'à la corde, de se trouver tout d'un coup à même de faire son prône dans une tribu de sauvages ! Je suis le curé et toi, comme Léandre dans les *Plaideurs*, tu fais à toi tout seul l'assemblée. Dis donc, petit, une idée !... si je faisais ton feuilleton !

— Y penses-tu ? tu n'es guères assez bien habillé pour que je te présente à mes bourgeois, plus choisis que nombreux du reste. Tu ne voudrais pas faire ta barbe, je suppose ?

— Jamais ! tiens, pour toi, et par égard pour la société polie à laquelle tu vas me présenter, j'en couperai le petit bout rouge avec des ciseaux ; suis-je gentil, hein ?

— C'est-à-dire que tu as une terrible démangeaison d'être imprimé tout vif. Moi aussi, j'ai une idée ; je t'accepte comme collaborateur.

— A correction ? — jamais, *sim ut sum, aut non sim.* On connaît ses classiques.

— A correction contradictoire ; tu diras ton sentiment, moi le mien ; nous allons faire ensemble notre tour de manège, tu seras le cheval et moi le cavalier, oh ! je te rendrai la bride, sois tranquille. Mais il faut te conformer à mon programme.

— Il y a un programme ?

— Oui, mon fougueux bucéphale, nous devons suivre une piste restreinte. Mon petit manège s'appelle *la Picardie*, je m'occupe spécialement des artistes nés dans ce pays-là, je parcours le

livret, je les trie sur le volet et je ferme les yeux sur les étrangers, quand ils m'ont servi de points de comparaison.

— C'est un travail d'éplucheuse de lentilles que tu fais là ; eh bien ? je mettrai tout de même les doigts dans ta petite soupe, mais encore est-il qu'il faut que je connaisse les légumes qui doivent entrer dans sa composition.

— Je vais faire ma liste, cherche de ton côté, fais tes remarques, prépare ta langue, sans trop l'affiler ; veux-tu prendre rendez-vous pour demain ?

— A demain, soit, à la même heure.

Mon vieil ami Pipe-en-terre est le meilleur fils du monde ; c'est une sorte d'artiste de vingt-cinquième année, fidèle à ses préjugés, comme à un drapeau ; avec du talent, des connaissances premières, une grande verve et un amour moyen du travail, il a toujours, ainsi qu'il le dit lui-même, recommencé le même tableau ; il obtint si je ne me trompe le grand prix de Rome vers 1840, et donna du premier coup la meilleure note. Plus littérateur qu'artiste, il a admiré Ingres, Flandrin plus encore, il s'est battu pour Delacroix, ne voit Corot que dans une apothéose, juge Daubigny avec le respect dû à un demi-dieu, aborde Courbet avec crainte, ne sachant s'il va marcher sur une ordure ou sur un bijou, apprécie le style, raffole de la couleur, et, par tempérament, monte sur toutes les barricades avec le drapeau révolutionnaire du jour ; avec tout cela, il est resté médiocre par indépendance, trouvant bien ce qui est bien, mais estimant que l'imitation de l'or et des diamants est l'œuvre d'un faussaire ou d'un charlatan. Il a une fougue de langue et une intempérance de pensée que ne dénote pas la modération de son pinceau, hésitant timidement entre la ligne et la couleur ; pour n'imiter personne, il reste dans les régions tempérées, bornées au nord par M. Robert-Fleury père, et au sud par M. Claudius Jacquand.

Pipe-en-terre est un des types les plus curieux de notre époque,

stérile en grands hommes, mais prodigieusement féconde en petites originalités.

Le mardi 12 mai, il était fidèle au rendez-vous ; je le trouvai au milieu du jardin de sculpture, qui aspirait à pleins poumons l'air matinal, et agitait les pans de son paletot comme un coq qui bat des ailes avant de s'élancer au combat.

Il s'affermit sur ses ergots, redressa sa crête avec la main, empoigna le livret rose comme un bouclier et me dit fièrement :

— Je suis prêt.

Je voulus commencer tout de suite mon rôle de modérateur, et je laissai tomber cette goutte d'eau froide dans le lait bouillant.

— Mon ami, si tu veux, de peur de nous tromper et de commettre des oublis, nous allons travailler comme des commissaires-priseurs, marchant devant nous et inventoriant ; nous nous arrêterons aux n^os^ qui nous intéressent, et notre examen fait, nous passerons aux suivants.

— Comme tu voudras ; si la méthode est un peu niaise, elle est claire. La puérilité ne messied pas à l'analyse.

— Commençons-nous par la sculpture ?

— Pourquoi monter pour redescendre ? faisons la sculpture, nous déjeunerons en devisant, à la fortune du buffet, et nous monterons à la peinture, frais et dispos comme Roland et Olivier après leur première passe d'armes.

Pipe-en-terre avait des idées générales sur la sculpture, et comme la synthèse ne perd jamais ses droits, il trouva moyen d'en placer une partie, chemin faisant.

— Un art qui s'en va, la sculpture ! une branche de commerce perdue ! Les tailleurs de pierres et les tailleurs d'habits sont rongés par le même insecte, ce myriapode qu'on appelle *la confection*. Les Dusautoy sont rares et les praticiens hors de prix. Plus rares encore, les Anglais et les Mécènes qui se font prendre mesure, sont difficiles sur la coupe et ne marchandent pas sur la note. Il y a deux espèces de sculpture. La seconde, dont je parle

d'abord, parce qu'il en reste encore quelques vestiges et qu'elle est la plus malade, à raison même de ses prétentions à la vie, la sculpture monumentale et décorative a eu ses splendeurs et ses décadences. Les iconoclastes de la réforme et les néo-grecs du jansénisme, n'ont abattu et mutilé que des chefs-d'œuvres. Le moyen-âge avait ses magots, la renaissance, ses vilains joujoux. Les naïfs qui ont cru au goût impeccable de nos anciens, ont provoqué dans leur élan irréfléchi cette renaissance effrénée de la statuaire de place publique et de niche officielle, sacrée ou profane, qui a peuplé les rues, les portails, les acrotères et les consoles. Rien de mieux au début, et certaines statues au porche de nos églises, sur leurs piédestaux de bronze ou de granit, valent ce que nous a légué le moyen-âge. Mais combien d'autres attendent, au nom de l'art et du goût qu'un vent populaire les balaie comme les cinq cents effigies de Démétrius Poliorcètes ! La confection, petit, la confection ! les pauvres églises ne veulent pas rester pauvres, elles ont honte de leur sainte et décente nudité, il n'y a plus de paysannes, il n'y a plus que des contrefaçons de faubouriennes. A la place du chaste bavolet blanc, vite un bonnet en gazillon, avec fleurs caracolantes et perles sonnantes ! Une crinoline sous la tiretaine et des fanfreluches aux sabots ! On vous habille de pied en cap pour 6 francs, on vous meuble pour le prix d'une image. Il y a des saints à tout prix suivant la taille, et si le patron demandé manque dans le commerce, on change la tête ou l'étiquette. Si le sacré dégénère, le profane est bien autrement vulgarisé et avili. Chaque maison de bourgeois enrichis est un musée, et quel musée ! Surmoulages immondes, faïences raccommodées, panoplies en plâtre plombé, bronzes en zinc, chromolithographies et photographies, vieux chêne en poirier barbouillé, etc., etc.; à force de satisfaire l'appétit des bourgeois, la confection, j'allais dire l'infection gagne les délicats, C'est si commode ! c'est tout fait, pas cher, et remplaçable à la minute en cas d'accident.

G Normand préposé à la louange des Picards, tu devrais

entonner la trompette héroïque en l'honneur des quatre frères qui viennent d'orner leur maison de la rue du Pont-Neuf, des quatre statues de leurs patrons et d'un bas-relief allégorique. Ceux-là n'ont pas pris au hasard dans le tas. Ils se sont adressés à un véritable artiste, ton compatriote Leharivel-Durocher qui a fait ses preuves à Sainte-Clotilde, à Saint-Leu, dans la cour du Louvre, au foyer du Théâtre-Français ou ailleurs. Ne juge pas de l'œuvre par le bas-relief, couleur de pestiféré, que tu vois ici. Le bronze neuf trahit l'œuvre naïve et de tout point charmante en vérité; la patine lui rendra toute sa grâce. Deux des statues de la rue du Pont-Neuf, le saint Charles et le saint François sont des œuvres hors ligne. Honneur à MM. Saint, de Flixecourt, qui ont donné le noble et trop rare exemple d'un sentiment véritablement artistique. Toutes les aristocraties ont péri ou périront. L'amour des arts peut seul octroyer d'impérissables lettres de noblesse. Si les hommes sont partagés en deux classes, nous sommes incontestablement de la première; tous les artistes sont gentilshommes.

Moi. — Ainsi-soit-il.

Lui. — Et la grande sculpture, l'art grec, l'art pur, la sculpture qui commence à Phidias, et ne finit pas tout-à-fait à Michel-Ange! de celle-ci ne parlons pas, notre nu est malpropre, notre habillé est indécent. Notre nouvelle mythologie a commencé à Pradier, et elle est finie, bien finie heureusement. Regarde ce qu'elle fait aujourd'hui ; je ne me trompe pas, c'est un des tiens.

N° 2723. *Le premier bain*, groupe en plâtre, par M. Lévêque, d'Abbeville.

Coustou, Clodion, Pradier, on retrouve ici toutes les manières et toutes les mièvreries, chignon en l'air, col allongé, pose indécise. Rien de personnel qui signe avant qu'on ait vu le livret.

Le buste est meilleur.

Moi. — J'ai critiqué souvent moi-même M. Lévêque. C'est évidemment un statuaire de la décadence, et de la décadence du

nu, plus propre à copier la Vénus de Gnide qu'à compléter la Vénus de Milo. J'ai dit mon sentiment des trivialités de chair que l'on remarque dans les statues de cet artiste données au Musée d'Amiens. Mais je comptais, et je maintiens mon dire, lui faire aujourd'hui mon compliment sur la noblesse relative de sa jeune mère, dont le déshabillé n'a rien de lascif et dont l'élégance cherchée est à moitié trouvée ; s'il y a des réminiscences, elles sont vagues et rappellent plutôt un genre qu'un maître. Pour moi, M. Levêque est en progrès ; permets que j'applique mon compliment sur ta satire.

Lui. — A ton aise, mais que diras-tu de ces deux grotesques Hermès, l'age d'or masculin et l'âge d'or féminin, nos 3419 et 3420, auteur M. Léon Bertaux, un des tiens encore, je crois? est-ce antique ? est-ce moderne ? cela se recommande-t-il par le style ? où par la pensée ? cela exprime-t-il ce qu'indique le livret et quel rapport l'âge d'or a-t-il avec ces deux profils maniérés, dont l'un appartient à un faune et l'autre à une grisette.

Moi. — Tout doux, notre ami, si tu continues, tu vas nous dévorer tout crus et je n'oserai plus entrer dans ta cage! Tu commences par formuler ta critique à coups de poing et tu finis par la forger à coups de marteau sur une enclume. Si je ne savais pas que tu ne penses que la moitié de ce que tu dis, et que tes monstres doivent être regardés par le petit bout de la lorgnette, je te dirais d'être plus indulgent pour deux bustes de jardin sans prétention, agréables après tout et qui ne méritent pas la foudre. Tiens, donne toi carrière, nous voici devant un enfant gâté du succès, une médaille d'honneur, M. Carrier-Belleuse. Que dis-tu du monument de Masséna ?

Lui. — Tête populaire, sans maréchalerie et sans plumet à plumes frisées, cheveux nature, pas d'emphase, pas de boulets, pas de drapeau, pas de piaffe, pas d'académie, — bon cela. Masséna n'était qu'un homme, et Carrier-Belleuse est son sculpteur.

Excellents bas-reliefs, de la vigueur, du mouvement, deux esquisses tourmentées, fouillées, capricieuses et cuites à point.

La statue de la Victoire? drôle d'idée que d'avoir fourré de la mythologie à côté de ce Masséna-là. Le réalisme en haut, sans auréole, le spiritualisme en bas,—dissonnance. Après cela, Ingres a bien peint la muse de la musique bénissant le père Chérubini, et le plus sylphe des deux est l'homme. Delacroix a lancé la déesse de la liberté sur une barricade, à côté d'un défenseur de la charte, encore plus débraillé et plus humain que ce Masséna. C'est égal, cette Victoire-là fait un peu tort à son enfant chéri. Du reste elle est gentille, qu'en dis-tu ?

Moi. — Gentille, non, elle a même une malheureuse pose et une inflexion forcée de dos qui font grimacer vilainement les attaches de l'omoplate. Mais la pose est des plus heureuses et littérairement parlant, je trouve l'idée de la Victoire réduite au rôle de Calliope burinant, une idée neuve, hardie, à sa place et bien rendue. Cette Victoire-là fera le succès du Masséna, de M. Carrier-Belleuse, d'ailleurs un peu lâché et décousu dans l'ensemble. Si l'effigie du maréchal était ce que tu la vois, rien de mieux. Pas plus que toi je ne me soucie des diamants de Célimène quand j'écoute le Misanthrope, des décorations, des sabres et des plumets qui n'ajoutent rien à la valeur de l'homme, et peuvent rendre grotesque son image inanimée, mais un peu de noblesse ici ne messiérait pas. La trivialité n'est jamais vraie, elle n'est que la partie basse de l'habitude et il y faut l'élément pittoresque, c'est-à-dire la distinction, pour qu'elle puisse s'allier au commandement et se faire obéir. On n'obéit qu'à son supérieur, et jamais à son égal ; l'héroïsme ne saurait être trivial ni dans sa pose, ni dans son langage.

Lui. — Allons donc ! et Cambronne ?

Moi. — Grand enfant ! tu crois encore à cette niaiserie scatologique d'un chauvin en belle humeur ! Cambronne n'a rien dit. S'il eût agi ou parlé au moment suprême, il eut jeté son sabre

en mourant à la face des Anglais, comme le grand Condé son bâton de maréchal dans la tranchée. Cambronne a peut-être broyé un juron entre ses dents, en croyant mâcher une cartouche. Mais Cambronne mourant est tombé silencieusement sur un tas de morts,

Lui. — Diantre ! comme tu y vas. Et le fameux chapitre des *Misérables*? Cambronne a parlé, le maître l'a dit, que fais-tu de ce chapitre ?

Moi. — Je le supprime avec le mot de la harangue, comme je voudrais pouvoir supprimer la vaine emphase, l'enthousiasme de clairon et les notes fausses qui détonnent à grand orchestre, et se croient la musique de l'avenir, parce qu'elles font du bruit.

Lui. — *Amen*, avec des réserves. Puisque tu portes cette haine salutaire au parti pris, à la réminiscence, à la convention, comment justifieras-tu ces deux petites statues inscrites sous les nos 3592 et 3593, la *Chasse* et la *Nuit*, par M. de Forceville-Duvette, un Picard du cœur de la Picardie.

Mythologie tempérée, la *Chasse !* Ce n'est pas Diane, ce n'est pas Méléagre, c'est la *Chasse*, sous les traits d'un homme, apparemment un des sept Riches de la Grèce, si j'en juge par son arc d'or. Qui donc s'avise de prendre un pareil sujet, quand il n'est pas apprenti lauréat de l'Institut ? Et puis quel âge à ce chasseur? Tête d'adulte, fière, bien posée, sur un col d'Empereur Romain, torse grêle, à muscles indécis, jambes molles, jolis détails, mais pas d'ensemble.

La Nuit !.... pourquoi *la Nuit ?....* pas celle de Michel-Ange, je suppose? Nul en voyant cette Nuit-là, ne sentirait jaillir de son cœur le fameux sonnet, et pourtant les patriotes lyriques ne manquent pas d'occasions de monter leurs lyres ; c'est une nuit bien tranquille, tout est d'accord chez elle, excepté peut-être les jambes. Toujours le morceau passable, finement fait même,.... mais l'ensemble !.... je ne crois pas qu'une même nature ait pu

donner tous ces membres là. C'est de la poësie, un souvenir gracieux de l'anthologie grecque, mais *disjecti membra poetæ.*

Moi. — Mon ami, rentre au fourreau tes hémistiches cinglants et tes armes demi-courtoises ; M. de Forceville n'est point un artiste comme toi, enfant de la palette dont le soleil se lève avec l'ouverture du salon, merle parisien, né siffleur, nourri de moëlle et de blague, et dont le bec et les ongles sont plus longs que solides. C'est un amateur ou plutôt un possédé du noble amour des arts, qui, sa fortune faite, s'est éperdûment et résolûment jeté au cou de son idéal, — la forme sculptée. — Sans guide sûr, sans conseils suivis, il s'est fait ce qu'il est et il a trouvé en lui-même ce qu'il a fait. On ne connaîtra jamais, sans les avoir éprouvées soi-même, les difficultés inouïes qu'il faut surmonter pour arriver en province, dans ces conditions là, à mettre seulement une figure debout, sans autres points de comparaison que les statues des monuments publics, quelques sèches gravures et, si l'on veut consulter la nature, un bout de modèle informe, copié par surprise. Pendant que vous jetez résolûment votre bonnet de coton par dessus les moulins, vos voisins enfoncent les leurs par delà les yeux. On ne travaille qu'à Paris, et encore faut-il être toujours dans la fournaise. Amiens, diras-tu, est un faubourg de Paris et le chemin de fer va vite.... Que dirais-tu d'un Rouennais auquel on aurait conseillé les bains de mer, et qui irait de temps en temps en prendre un au Havre ? Penses-tu que le traitement fût bien efficace ? Regarde les qualités de l'homme que tu critiques, elles sont siennes ; sois indulgent pour les défauts, ce sont ceux de sa position ; en la rappelant, ils l'honorent. Pas d'ensemble ? — tu viens d'apprendre pourquoi. De la mollesse ? — la mollesse, mon ami, est le cachet des sculpteurs du nord ; es tu allé en Belgique ? non, un parisien comme toi ne connaît que les antiques et les modernes du Louvre. Revenu de Rome, il n'y retourne plus ; si tu avais étudié les sculpteurs flamands, tu saurais qu'à l'inverse des peintres du

même pays, leur commun défaut est la mollesse. Rubens est gras, Jordaëns obèse, mais tous deux sont fermes et solides. Si tu connais Duquesnoy de réputation, tu n'as peut-être jamais entendu parler de Blasset. Et pourtant l'*Enfant pleureur* de la cathédrale d'Amiens, balance au moins la réputation du *Manneken-Piss* de Bruxelles. Blasset était un Amiénois, comme M. de Forceville et son ancêtre direct pour la mollesse du ciseau. Pour en revenir à celui-ci, ne chicanons pas la main qui tatonne faute d'une éducation professionnelle qui ne se refait pas. Louons la main qui cherche, et tenons large compte à l'artiste de sa bonne volonté, de sa tête et de son cœur.

Lui. — Ainsi soit-il, et vive Paris, la grand'ville !

Moi. — Si j'ai tout-à-l'heure laissé passer sans réplique ta tirade contre la confection, c'est que j'en approuvais l'esprit et la lettre; mais de la présence de cet abus je tire une conclusion différente de la tienne, c'est qu'il faut traiter avec une grande indulgence tous les vrais artistes qui se condamnent à un labeur ingrat et à la pauvreté en taillant la pierre, le marbre ou le bois. La mécanique, en fait d'art, ne peut-être que la contrefaçon de la main, le singe de l'homme ; mais il faut honorer les hommes qui protestent contre les singes, il faut applaudir aux vaillants et encourager les modestes ; la modestie n'exclut pas la force, et elle est un signe de caractère. L'astérique surtout m'attire et me remplit presque d'admiration. Travailler à son compte et à ses frais pour exposer sa pensée et non le résultat d'une commande, as-tu bien songé à ce que cela demande de courage, de désintéressement et de noble amour de l'indépendance. Si le caractère seul ne donne pas le talent, il y mène tôt ou tard et donne la force de parcourir le chemin.

Aussi, crois-moi, encourageons de notre petit coin, avec entêtement et persévérance aussi, l'auteur des n°s 3729 et 3730, M. Louis, de Saint-Omer, dont j'ai déjà signalé seul les œuvres aux expositions précédentes. Son *David* et son *Aiglon*, sont deux

bonnes choses, ils portent tous deux l'astérique à la boutonnière. C'est une croix d'honneur comme une autre.

Encourageons aussi les amateurs des arts dont je n'ai point à refaire l'éloge. Je te vois bien hocher la tête devant le *bull*, que M. du Passage nous montre en arrêt devant une ratière, je parie que ton imagination galope au pays des fantaisies littéraires, et que tu songes à Hamlet, l'épée à la main, *qu'est-ce donc ? — Un Rat.* Nous sommes ici en plein réalisme ; si le chien est trop gras pour un chien monumental, les *bulls* Anglais sont ainsi rablés et charnus d'encolure ; la ratière est un ustensile d'une forme malheureuse, qui se contente d'être utile sans être agréable ; c'est encore la nature qui la donne ainsi. Animaux dégénérés, choses disgracieuses, que me voulez-vous ? et si vous n'avez pas de formes, que venez-vous faire dans le royaume de la forme ? — sans doute, mais chacun choisit son sujet à sa guise, et si l'on peut chicaner l'exécution, discuter le choix même, l'extrême liberté de l'art veut que l'on excuse la tentative. Tu vois que je ne suis pas si encroûté que tu le supposes.

Lui. — Je le crois bien ; depuis une heure que tu es à mon bras, tu as déjà gagné la fièvre ; seulement tu es trop sentimental, le cœur est bon partout et on ne peut rien sans lui, mais il ne peut rien tout seul; n'est-ce pas toi, qui as dit jadis, petit poëte :

La prière est sœur du baiser
Il y faut le cœur et les lèvres.

Et tu avais très gentiment raison. En fait d'art, vois-tu, il faut l'esprit et la lettre ; celle-ci est la traduction de celui-là, et fait seule comprendre l'original. L'artiste est un ouvrier, comme le poëte et l'orateur. Ici, rien n'existe, s'il n'a pris corps. De tout temps nous en avons donné un aux purs esprits, les génies et les anges ; les ailes que la tradition leur a mises, et dont se scandalisent les réalistes à courte vue, ajoutent de la matière pour

spiritualiser. — Te reste-t-il beaucoup de sculpteurs Picards à signaler et à examiner ?

Moi. — Un nom nouveau, je crois, M. Destable, de Bouconville, *(Aisne)*, — un buste en plâtre bronzé, — portrait d'homme.

M. Evrard, d'Aire, (*Pas-de-Calais*). — Deux bustes en bronze. — M. Lormier, de Saint-Omer, deux bustes, terre cuite, et plâtre. — Et M. Vast, d'Albert (*Somme*), qui a sculpté un coffret en collaboration avec M. G. Deloye.

Lui. — L'examen de ces œuvres n'appelant pas de critique d'art particulière, allons déjeuner.

Moi. — Un moment, et devrais-tu m'accuser de faire encore du sentiment, je t'avouerai ma tendresse pour les petits. Mais ici, ce n'est que justice, un professeur doit corriger tous les devoirs avant de donner les places, sous peine de légèreté et de mensonge. Nous n'avons ici que des bustes ; mais un buste n'est-il pas une œuvre d'art complexe, qui suffit parfois à la reputation d'un homme ? que serait Caffieri sans ses bustes ? et, aujourd'hui, certains bustes de Carpeaux, de Crauk, d'Oliva, ne sont-ils pas des chefs-d'œuvres ? je sais bien que la sculpture de physionomie n'est pas à proprement parler de la sculpture ; mais c'est de l'art. Les bustes, cette année, sont fort bons en général et ceux de MM. Destable, Evrard et Lormier figurent avec honneur parmi les autres. M. Vast, auquel je ne reprocherai qu'une collaboration qui donne à l'ensemble de son coffret une sorte d'incertitude de style, a habilement modelé la victoire à cheval qui le surmonte.

Maintenant, je suis à ta disposition. La fourchette est la baïonnette de la paix, et la satisfaction de l'estomac est la compagne de l'indulgence.

De l'indulgence, pas trop n'en faut, grommelait Pipe-en-terre en grimpant quatre à quatre après un frugal déjeuner, les marches de l'escalier qui conduit aux salons de peinture. Le manteau bleu sied aux philantropes, mais il est ridicule sur le dos des

prophètes et des critiques ; de l'indulgence naît l'indifférence, et l'indifférence est la mort. Raisonnons, déraisonnons, ferraillons à droite et à gauche, mais battons-nous, morbleu ! et ne laissons pas rouiller notre bonne lame de Tolède ; de la passion, de la partialité, de la toquade, soit, mais pas d'indulgence, pas de tolérance surtout, et sus aux Philistins ! Mâchoire d'âne qui frappe est plus utile en cette guerre que mâchoire de lion qui baille.

Moi. — Nous voici dans le salon carré.

Lui. — Autrefois le salon d'honneur, maintenant le salon officiel, batailles et portraits ! cavalerie et infanterie ! clergé et magistrature ! Toutefois, moins de têtes couronnées que de coutume ; je ne vois guères en grandeur naturelle que la reine d'Espagne entourée de son état major, sur un superbe andalou blanc, étrillé, peigné et posé pour la circonstance, s'encapuchonnant au repos. Plaignons l'homme d'esprit et de talent qui a accepté une pareille tâche. Velazquez n'eût pas été de trop pour les surmonter, encore en eût-il éludé une bonne partie. Je pardonne du reste beaucoup à l'auteur de cette toile en faveur de cette bonne figure caduque de vieux général, si expressive, qui occupe le fond du tableau à gauche ; je n'ai que faire de connaître l'original du portrait, ressemblant ou non, pour moi il ressemble ; il est à sa place dans la toile avec une physionomie harmonieuse, originale et complète. C'est plus qu'un portrait, c'est une étude et le fard de l'officiel ne fait point tache sur ce visage. Mes compliments au peintre.

Moi. — C'est justice, mon ami, d'autant plus que tes remarques ne sont pas perdues. Le peintre de la reine d'Espagne est M. Porion, d'Amiens, dont je préfère de beaucoup le n° 2042, un portrait de femme en pied, placé dans la salle à côté. Sans une ombre malheureuse qui entoure les yeux d'un cercle noir quasi solide, ce serait un des meilleurs portraits du salon.

Lui. — Amiens ! tu me fais penser à un tableau qui est là devant nous, et à un peintre dont il faut que je te raconte l'his-

toire. Que penses-tu du n° 1157, *l'Impératrice visitant les cholériques à l'Hôtel-Dieu d'Amiens ?*

Moi. — A te vrai dire, c'est une mise en scène assez mesquine d'un souvenir héroïque : Féragu avait beaucoup mieux fait que cela l'an dernier ; au moins ses portraits officiciels étaient-ils ressemblants. Ici, excepté le docteur Tavernier dont la physionomie si caractéristique est heureusement rendue, grâce peut-être au sacrifice du naturel et de la dignité de la pose, les autres assistants sont méconnaissables. L'évêque et le procureur général sont des caricatures, et puis pourquoi ces tuyaux de poêle et cette salle d'hôpital ? si on voulait absolument prendre la scène sur le fait, il fallait s'en tenir à l'esquisse de M. Hippolyte Fauvel, et la faire exécuter en peinture.

Lui. — Tout ce que tu voudras, M. Guérie; l'auteur de ce tableau, a du talent ; et, pour t'en convaincre va tout de suite dans les catacombes du salon des exilés, côté Est, voir son portrait du fondateur des frères ignorantins ; d'ailleurs, c'est un nom nouveau, sans précisément être un débutant en peinture, voici comme.

Il n'y a pas que les romanciers qui signent les enfants des autres, il paraît que certains peintres se livrent aussi à la traite des blancs. Un négrier que je ne veux pas nommer, peintre quasi à la mode qu'on ne vit jamais la brosse à la main, huma dit-on pendant plusieurs années un encens qu'il devait à la peine d'un autre, et la fraude découverte, on aurait exhorté le geai à garder son propre plumage et à laisser voler le petit paon de ses propres ailes ; laissons celles-ci, longtemps contenues, se dégourdir, et attendons pour le juger une autre exposition.

As-tu parmi tes Picards quelque peintre de bataille ?

Moi. — Un fort distingué même, M. de Neuville, de Saint-Omer.

Lui. — N° 1859, La *Mort du général Espinasse*, trop rouge ! le feu du combat n'est pas si écarlate que cela, et la fumée du canon est plus épaisse. Du mouvement, de l'abandon, pas trop de

théâtre, et pourtant c'est froid. Toutes ces batailles sont bien difficiles à juger, la mêlée est impossible à rendre et personne ne tente de le faire ; il y faudrait le nu, alors nous tomberions dans les poses académiques. Personne ne se souvient de Salvator, encore moins de Rubens. Personne ne songe même au Bourguignon. Nous avons nos poncifs, bâtards de ceux de Le Brun et de Van der Meulen. Il y a l'Echiquier du général Lejeune; il y avait les machines d'Horace Vernet, panorama Langlois que les fougues d'Ivon et les raideurs de Pils ont fait regretter. Il y a l'anecdote de Bellangé et l'anecdote de Protais, — réussies parfois toutes deux. Il y a aussi l'anecdote de Meissonnier, qui laisse tous les autres feuilletonistes de la peinture derrière lui, quand il le veut, même le spirituel Gérôme; et à ce propos, sais-tu que la meilleure petite toile anecdotique militaire du salon est dûe à un tout jeune homme, élève de Meissonnier, Edouard Detaille, *la Halte*, n° 774. Si tu n'as pas fait vœu à sainte Colette de ne pas regarder par dessus le mur de ta Picardie, va voir cela, pour reposer tes yeux quand ils commenceront à s'agacer.

En attendant, à l'ouvrage et commençons notre A B C; connais-tu les tiens ?

Moi. — 97, Bailly, de Saint-Omer, Le *Jour de la paie*, 98, *Sybille.*

Lui. — Sybille ! — Le titre n'est pas long, mais il est diablement prétentieux pour être mis sous le portrait de cette femme en noir, maigre et côtoyant la trentaine, agréable de visage du reste et de main droite, mais disgracieuse de main gauche. Je me souviens que Th. de Banville, il y a quelques années, sacrifiant à la rime riche, annonçait en ces termes une célèbre tireuse de cartes.

On la nomme Lacombe
Son savoir est profond comme une catacombe.

Est-ce là son portrait ? ou celui de la sorcière en *a*, qui fut, il y a deux mois, à la mode pendant huit jours ? Rien de Michel-Ange en tout ça.

Le *Jour de la paie.* — Vulgarité tempérée. Ni réalisme, ni style, vaudeville dans l'ancienne manière des frères Coignard, plus particulièrement du répertoire des *Folies dramatiques*, interprêté par Palaiseau, Blum, Patonelle et Dumoulin. Voilà la femme des *Deux Divorces* et le faubourien noceur ; ce n'est peut-être pas d'excellente peinture, mais je salue avec un certain plaisir d'anciennes connaissances.

Moi. — Ah ! je t'y prends à faire du sentiment et je te tire par l'oreille. Chacun son tour.

M. Bailly, de Saint-Omer, est un des peintres les plus insaisissables et les plus inégaux que je connaisse. Graveur excellent, comme tu peux t'en convaincre en jetant les yeux sur certains portraits de conventionnels dans le *Livre rouge ;* j'ai vu de lui des œuvres distinguées et des choses médiocres. Sa *Sybille* est relativement une bonne chose. Moi aussi, quand il le faut, je fais bon marché du sujet ; appelle-là Mademoiselle Lenormand, si tu veux, et juge-là de ce point de vue, elle te plaira.

Nos 107 et 108. Ballin, de Saint-Omer, *Vues du Havre.* Que dis-tu de cette manière sèche et exacte, lumineuse sans doute, mais trop froide, de comprendre la nature? Pour ma part, j'y voudrais un peu plus de laisser aller et de vie, et toi ?

Lui. — Je ne me connais pas en marines.

Moi. — Attends, mon bonhomme, je te rattrapperai tout-à-l'heure.

No 112. De Bar, de Montreuil-sur-Mer. *Vue près de Lans-le-Bourg* (Savoie). Elève de Fontenay.

Lui. — A la bonne heure ! en voilà un élève qui sent son maître ! vert sur vert, rehaussé de vert et glacé de vert ! double absinthe suisse ! après cela la nature peut donner de ces tons-là, brrr ! il ne doit pas faire chaud dans cette âcre verdure ; du reste, auprès des Bidault et des Bertin de nos pères, cette peinture-là est une révolution et un chef-d'œuvre.

Moi. — Console-toi, je vais te réchauffer.

N° 180. Belly, de Saint-Omer, *Canal du Mahmoudied*, à Alexandrie.

N° 181. — Le *Soir* (Egypte).

A mon sens, mon vieux complice, voici les deux plus remarquables paysages de l'Exposition ; le premier surtout, qui n'a pas une tache, pas une faute. Nous ne connaissons pas cette nature là, mais nous la voyons et nous humons de confiance toute cette poussière, toute cette brume, et tout ce soleil; regarde ce canal de Mahmoudied et enivre toi. C'est fini, et cela laisse à deviner. C'est une perle que bien des plongeurs ont ramassée avant moi, et que de plus habiles joailliers ont sertie. Mais je t'assure que je l'avais devinée.

J'aime moins la grande toile, quoique la partie droite soit admirable, et malgré le rutilant effet du soleil couchant ; peut-être fait-il trop de tapage pour moi, et puis, l'eau est bien morne et bien épaisse.

En somme, les parties les moins réussies valent certains Decamps ; la partie droite du grand paysage surpasse tous les Marilhat du monde.

Lui. — Tout beau, Caton de Basse-Normandie. On dirait que l'enthousiasme vous gagne; prenez garde, Corot et Daubigny sont dans la salle voisine et vous entendent; vous prodiguez aux demi-dieux l'encens qui n'est dû qu'aux olympiens.

Moi. — Je n'excepte personne. J'ai hasardé un œil par dessus le mur dont tu me parlais tantôt, et je ne renie pas mes dieux qui sont les tiens, mais je n'excepte personne dans ma louange absolue. Le *Soir*, de Corot, est une reproduction moins magistrale, d'un effet déjà traité par lui d'une manière supérieure. Et le *Matin*, malgré son galant négligé, trop négligé peut-être, est à cent pieds au-dessous des *Femmes à la toilette* ou du *Saint Sébastien*. Quant aux Daubigny, j'aime assez son *Clair de lune*,

malgré la brutalité de l'effet, les bons hommes de son printemps *qui sont comme un bouquet de fleurs*, me choquent peut-être outre mesure ; mais le fait est qu'ils m'ennuient, et qu'à tout prendre, s'il me fallait choisir, hé bien ! le petit paysage de Belly....

Lui. — Dieux puissants ! enchaînez sa langue. Il va blasphémer.

Moi. — Je ne crains pas la foudre ; d'ailleurs, voici qui va calmer l'orage.

Nos 182 et 183. Bénard, de Boulogne-sur-Mer. *Marines.*

Tu ne te connais pas en marines. Pour moi, un peu sec, exact et soigné.

No 192. Mme Benoît, née Zertaut. Esden (Pas-de-Calais). *Portrait de l'Intendant général*, W....

Portrait soigné, que l'on a, je ne sais pourquoi, relégué dans les limbes du salon Est.

No 206. Berne-Bellecourt, Boulogne-sur-Mer. *Grande chaleur.*

No 207. *Vues sur les côtes de Normandie.*

Lui. — Il doit faire chaud, puisque le peintre le dit et que tous ces braves gens dorment à l'unisson. Toutefois il y en a un qui tient le journal à la main, et cela seul expliquerait son somme. Petite peinture. Tout cela est bourgeois. Il ne fait d'ailleurs pas si chaud que le peintre veut bien le dire, et il nous refroidit singulièrement avec sa robe de soie verte du premier plan. Il faisait autrement chaud que cela tout-à-l'heure, en Egypte, avec Belly. Moi, le vert m'agace et me donne le frisson, il me semble toujours que je mâche de l'oseille.

Moi. — Certes. Il n'y a là qu'un tableau de genre, une demi plaisanterie, une série de portraits, peut-être, le souvenir d'un jour de chaleur exceptionnel dans nos climats glacés. Mais souviens-toi des anecdotiers en peinture, ne te retourne pas pour voir la décadence de M. Biard, c'est bien assez de se souvenir de son bon temps, et compare. La petite scène est sans prétention,

bien posée. Il fait chaud.... pour les gens de Boulogne ; où l'Ethiopien grelotte, le Groënlandais étouffe. Voilà tout.

Je ne t'arrête pas devant le n° 207, trop peu important pour soulever une discussion.

N° 277. Bonnefoy, de Boulogne-sur-Mer, élève de Cogniet. *Paysage.*

Lui. — En voilà un qui a beau faire, il tient à l'ancienne école française par le cordon ombilical de la routine. Elève de Cogniet! le paysagiste, sans doute ; du reste les deux sont éclectiques. L'éclectisme, mon ami, est une hérésie double, puisqu'il est le résultat d'un double choix personnel après jugement particulier. Soyez froid, soyez chaud, linéaire ou vaporeux, soyez franchement mauvais, si vous le voulez, mais soyez franchement quelque chose ; je ne dis pas qu'il faille battre la caisse pour attirer les badauds sur le tambour de l'excentricité ; mais si vous êtes excentrique sans le savoir, et chacun l'est toujours ainsi par quelque coin, marchez hardiment dans votre chemin, et n'usez pas votre intelligence à perfectionner le macadam de la route commune.

Moi. — D'accord, — et avec des réserves, comme tu le disais tantôt. Le tambour de l'exentricité a du bon, il fait du bruit à la porte et remplace le boniment ; une fois le public entré, il s'agit seulement de lui montrer ce que l'on sait faire, le vrai Courbet est dans la baraque. Il y a peut-être un vrai Manet derrière la toile, et l'élégance du gentlemen crève la souquenille du clown de M. Lambron.

Laissons les habiles gymnastes marcher sur les toits, mais ne méprisons pas trop ceux qui restent prudemment sur le plancher des vaches.

M. Bonnefoy ne suit pas Corot dans la rosée du matin, ni Daubigny au clair de la lune, il ne s'est point enrôlé sous la rude et vaillante bannière féodale que Paul Huet tient seul depuis si longtemps dans sa robuste main, il ne s'attarde pas à peigner

les arbres avec Hanoteau, ou à les écheveler avec Nazon; il ignore la maëstria du glorieux Courbet, et le négligé campagnard du modeste Harpignies. Chacun son goût ; et, plus libéral que toi, je vais jusqu'à respecter la liberté de l'éclectisme. Je pardonne à M. Bonnefoy, sa sécheresse, sa clarté dure, et tous les défauts du genre, en faveur de ses qualités, et surtout de son groupe d'arbres à gauche, en faveur aussi de ces deux aquarelles qui complètent son exposition de peinture.

Lui. — Allons ! un bon point à l'élève Bonnefoy ! Mais souviens-toi que de concessions en concessions, Louis XVI est monté à l'échafaud. Modéré, va !

Moi. — N° 331. Boyenval, d'Arras. *Le marchand d'oiseaux.*

Lui. — Fuit homo quidam aremoricus nomine Hamon, pictor, manu præditus artibus idoneâ et acuto ingenio ; nec omninò veterum, nec omninò recentium vestigia sequebatur ; Græci Gallum dicebant ; Galli, Græcum. Lac et mel oleo, futile dulci miscebat, ità ut vir placuerit mulieribus ; mulier, viris.

Hamon autem genuit Boyenvallem cui, si dî votis faveant, non erunt fratres; haud patris indignus unigenitus, sed ubi pater volitat, filius calcat humum, et, sublime nescio quid, quod nunquam patri deest, hic desiderari videtur. Dixi !

Moi. — Elegantissimè locutus es, domine, sed vulgari utere linguâ, si judices honesta. Bien dit, seigneur, mais parlez français, si la pudeur vous le permet ; vous n'êtes pas déjà trop clair dans votre langue naturelle.

N° 343. Breton, Emile, de Courrières (Pas-de-Calais). *Une source.*

N° 344. *La neige.*

Lui. — Breton le petit ! *Brito minor.* Petit Breton deviendra grand, pourvu qu'il fasse meilleur que cette année. L'Exposition universelle nous a complètement gâté notre salon de 1868. Nous n'avons que les épluchures, les râclures de palette, des mirotons

réchauffés, ou des ébauches mises au monde avant terme. Emile Breton nous a habitués à mieux que cette *source ;* je vois bien du feuillage sur le premier plan, beaucoup de feuillage même, du soleil dans le fond, derrière le rideau; où on met le soleil, il faut bien qu'il reluise, et à ce propos, je te recommande un certain soleil de Picardie qui tire un feu d'artifice dans le salon des exilés, côté ouest, *les bords de l'Oise à Auvers,* par M. Véron. — Je vois bien ici le soleil, et il ne fait pas de pyrotechnie. En revanche, il n'éclaire pas le tableau, qui manque de lumière.

Et cet effet de neige !... je vois bien ce que l'auteur a voulu éviter, — le souvenir glacial des Leprince et des Malbranche ; — il a bien fait, et il eût menti à son sang, s'il se fût amusé à mouler cette gelée classique. Mais était-il bien besoin d'employer la toile et l'huile pour parfaire une étude que l'encre et le papier auraient aussi bien mises à son point ?

Et vous, *Brito major*, Breton le grand, médaillé et rappelé de toutes les classes, officier de la Légion d'honneur, troisième membre élu du jury de peinture, vous qu'on a justement appelé le Lenain moderne, est-ce que les lauriers de Millet vous empêchent de dormir? affermissez-vous sur vos talons, au lieu d'essayer timidement de grimper l'escalier de l'Académie. C'est un escalier solennel qu'on ne monte qu'à pied, à petits pas, appuyé sur un jonc à pomme d'or ; un peu de goutte ne messied pas au candidat, et, il faut laisser ses ailes au vestiaire. Laissez ici plutôt votre canne et gardez vos ailes. Vous avez bien posé dans la *récolte de pommes de terre*, la femme qui verse sa marchandise de la manne dans le sac ; il y a là une nuque éclairée par un rayon furtif qui ferait la gloire d'un peintre ordinaire. Mais que fait la main qui travaille? où est l'effort? Avez-vous cherché la mignardise et le convenu dans une action vulgaire? — Tant pis pour vous et Millet prendra la corde. — Et puis la femme qui tient le sac est bien indifférente; je sais que le mesurage des pommes de terre n'éveille pas d'idées bien distinctes, mais, si votre ouvrière fait son ouvrage

avec distraction, on le regardera sans plaisir. Revenez à la nature et continuez à la poëtiser avec votre propre idéal ; si vous cherchez à vous élever avec l'idéal des autres, vous resterez à moitié chemin, comme un ballon captif ; pas de seconde manière, quand la première est si bonne.

Votre petit tableau de l'*Héliotrope* est gentil ; mais vous ne tenez pas, je suppose, à être jugé sur un madrigal ou un bouquet à Chloris.

Moi. — Quel carambolage ! et par la blanche encore ! de Breton cadet à Breton aîné, effet de recul, pan ! pan ! double baiser sec de bille sur bille ! Je te passe celui-ci qui n'effleurera pas même l'ivoire solide que tu bouscules, mais je te préviens que si tu manques le prochain, tu me donneras du jeu.

N° 349. Brigot, de Neuilly-Saint-Front (Aisne), élève de Gleyre et de Courbet. *Retour de chasse.*

Lui. — Elève de la glace et du feu, de la régle et du désordre, de la sobriété et de l'intempérance. Le feu a fondu toute la glace, et je ne m'en plains pas. Mais,

> Quand sur une personne on prétend se régler,
> C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

O religion du maître ! penchant irrésistible du disciple à s'assimiler les gros défauts, à mettre crûment le masque, au lieu de chercher à pénétrer le visage, je vous explique, mais je ne vous excuse pas.

Est-il assez mauvais cette année, notre grand Courbet ? son mendiant est-il assez terreux, faux de coûleur, degingandé de dessin, froid de pose ? La femme et le groupe de gauche sont-ils assez lâchés et assez impossibles ?

Son chevreuil est-il assez maladroit sur ses trois pattes avec la quatrième en écharpe ? son bois semble avoir été peint d'une brosse ensommeillée dans un moment de défaillance. Mais,

malgré tout cela, le maître est le maître. Il y a toujours dans l'Attila de Pierre Corneille des vers qui ne pourraient pas facilement être d'un autre. Quel horizon plaisant, clair, lumineux et dégagé dans le *Mendiant*, et quelle charmante binette de Gavroche!

Mais dans la *Chasse* de M. Brigot, quelles sont les qualités qui éclatent au milieu des défauts? l'ensemble est terne, le chasseur vêtu avec plus de bizarrerie que de naïveté, a des jambes assez bien dessinées et fièrement campées dans ses bottes. Mais c'est tout, l'horizon est lourd, les arbres sont indécis et cherchent maladroitement dans leur branchage le fameux angle droit du maître Et le chien? — Ce chien là est fait pour garder les vaches des *demoiselles de campagne*. Qu'en dis-tu?

Moi. — Je te laisse abattre bois et bourgeons, et bâtonner sur le dos de son élève, le *maître peintre* dont les défauts sont des poutres et les qualités des rayons. Si j'avais vu son exposition particulière de cette année, je te répondrais. Mais ne sortons pas de notre sujet, un peu d'indulgence pour le pauvre élève qui a renié le dieu de la ligne et du compas. J'ai moi-même encouragé M. Brigot, l'auteur d'un *gué de Chouy*, exposé, il y a quelques années; sans nier tout ce que tu as dit, je trouve *la chasse* suffisante pour ce qu'elle veut être problablement, — un panneau décoratif.

Je te fais grâce d'un temps d'arrêt prolongé devant la peinture de MM. Caudron père et fils, d'Abbeville, qui ne fait point tapage et ne demande qu'une mention honorable. M. Caudron fils, qui expose, je crois, pour la première fois, a un tableautin qu'il appelle *nature morte*, bien que je sache pas qu'un verre et un pot aient jamais vécu. C'est agréablement peint, mais cela ne dénote aucun genre particulier et n'appelle pas la critique.

Passons au n° 507. Chifflard, de Saint-Omer. *Portrait de V. Hugo.*

Lui. — Je le connais de longtemps, ce portrait héroïque et lyrique. Bonne, solide et crâne peinture, académique dans l'ancienne limite du modèle.

A ce propos, on m'a fait hier au soir un cadeau que je dépose sur l'autel mitoyen de la communauté. Tu te souviens de ce pauvre Ferdinand que nous avions surnommé Rime-à-l'œil, à cause de sa façon de dépenser gratis sa verve et de n'en être jamais payé ; je lui ai rendu le service d'accepter son dernier sonnet que je signe pour lui et que tu signeras pour nous deux.

DEVANT LE 507 DE L'EXPOSITION DE PEINTURE.

Très fini, sous l'aspect magistral d'une ébauche.
L'œil commande et caresse, — un œil d'aigle et de coq.
Une barbe solide et des cheveux en bloc,
Tout blancs, — le Temps, hélas ! flétrit ce qu'il ne fauche.

Féminine, effilée et charmante main gauche ;
C'est la main du toucher, la droite est pour le choc.
Un front sourcilleux, blanc et poli comme un roc ;
La tempête y passa, mais jamais la débauche.

Rien, au premier aspect, ne sent l'au-to-da-fé
Chez le bourgeois, vêtu de cet habit café
Au lait, — couleur indécise et qui passe ;

Rien — l'habit semble même à sa guise taillé,
Mais par le trou béant du gilet débraillé,
REGARDEZ TOUS, VOILA L'HOMME ROUGE QUI PASSE !

Ma main droite signera ce qu'à reçu ma main gauche. *Sed paulò minora canamus.*

Voici M. Colin, d'Arras, dont les nos 554 et 555, *l'entrée du port de Pasages*, et *une rue de Fontarabie*, ne semblent guère de la même main. Le paysage est assez bon, un peu sec, mais en tout cas supérieur à la *Rue*. Celle-ci a un effet papillotant que contribuent à produire les étoffes polychromes et les bons hommes de même couleur et de même valeur, qui pavoisent les maisons et peuplent le pavé.

Voici encore M. Colette d'Arras, que ses expositions précédentes

semblaient obliger à mieux que cette *Méditation de saint Jérôme*. Rien du Dominicain et certes, je n'en fais pas un reproche à l'auteur de ce vieillard lisant, mais ce n'est point sous les traits de ce bonhomme apprenant une leçon que les lecteurs de la *vie de sainte Paule*, ou même des études d'Amédée Thierry, se représentent le rude ascète, le vaillant docteur, le lion rugissant qui s'appelait saint Jérôme. Même quand saint Jérôme médite, on doit sentir qu'il combat.

Le portrait vaudrait mieux, si le buste répondait à la tête, et si la couleur était moins terreuse.

En as-tu d'autres?

Moi. — A te donner à manger? — Non pas. S'il faut absolument que tu dévores les gens, ne pourrais-tu pas faire en les croquant, un peu moins de bruit avec tes mâchoires?

Les n^os^ suivants contiennent l'œuvre d'une dame.

N° 652. Mme Dallemagne, de Beauvais. *La Vierge au Roseau.*

N° 653. *Ophélia.*

N° 2794. *Portrait* (dessin).

Je conviens que le titre d'*Ophélia*, avec les souvenirs du crayon de Delacroix et de la mise en scène de Mlle Nilsonn, sont un peu écrasants pour cette tête renversée, isolée dans un cadre étroit, mais s'il faut imiter les gens par leurs beaux côtés, il faut les juger par leurs aptitudes, et Mme Dallemagne, par ses dessins et ses aquarelles.

Il faut savoir gré à M. Dehaussy, de Péronne, de la simplicité et du goût avec lesquels il a rendu la tête de sa jeune fille. Ses dessins sont charmants, et l'on a peine à distinguer les dessins de Mme Dehaussy de ceux de son mari.

Mais nous voici devant les ânes de M. Delattre, de Saint-Omer.

Pas de chance, M. Delattre, d'exposer des ânes à l'abreuvoir, l'année où M. Schenck rassemble le public *autour de l'auge ;* et

pourtant ceux-là valent bien les autres. Enfin ! les ânes attirent toujours les quolibets et les apologues.

Qu'ils soient un, deux, trois ou quatre
Ce sont des ânes, — c'est clair, —
Qu'envoya de Saint-Omer
Le peintre Henri Delattre.

Sont-ils deux, trois, quatre ou cinq ?
— Ce sont, — fussent-ils quarante, —
Des ânes que représente
Le tableau de Monsieur Schenck.

Des ânes de la prairie,
Non des hommes, Dieu merci.
N'allez pas chercher ici
La plus mince allégorie.

Sans grimace et résolus,
Ils ont éraillé leurs lèvres,
Suspendus comme des chèvres
Le long des maigres talus.

Les forts n'ont pas pris aux faibles
Les chardons gris, — doux manger, —
Pour les envoyer ronger
L'âcre pousse des Yèbles.

Mais, voici la fin du jour ;
Maintenant toute la troupe
Va boire à la même coupe,
Où chacun aura son tour.

Sans souci du voisinage,
Les élus plongent leur nez
Dans l'onde, et, comme étonnés,
Semblent rire à leur image.

Sans jurer par B. ou F,
Chacun, au coin qu'il préfère,
Met son mufle dans le verre,
Et chacun boit à sa soif.

On n'entend braire à la gloire
Aucun larynx déchiré ;
Quand l'âne est désaltéré
On ne l'a jamais vu boire.

Ces buveurs s'en vont le soir
D'un pas lent et pacifique ;
Il ne manque pas de brique
Aux rebords de l'abreuvoir.

O petits Aristophanes,
Ne cherchez point vos portraits
Dans les buveurs à longs traits,
Ces ânes-là sont des ânes.

Lui. — Tant mieux, morbleu ; pourquoi caricaturer les animaux pour en faire des hommes ?

Au-dessous de Monsieur Schenck,
— Lune au rayon d'une étoile, —
Regarde un peu cette toile
D'un ton gris, couleur de zinc.

L'auteur est un fabuliste ;
Même, à son esprit pointu,
Je le soupçonne, vois-tu,
D'être un peu vaudevilliste.

Les ânes représentés
En ce tableau qui nous raille,
Devant un spectre de paille
Se sauvent épouvantés.

L'un avec son camarade,
Pris de mâle peur, s'enfuit,
L'autre veut faire du bruit,
Et lance une pétarade.

Ces ânes-là font semblant
De rentrer à l'écurie,
Et c'est une allégorie
Cousue avec du fil blanc.

Les ânes pour des fantômes
Ne font point tant d'embarras.
A bas les masques ! A bas !
— Baudets, vous êtes des hommes.

Moi. — Je vous rappellerais tous deux à l'ordre, et à la Picardie, si le baudet n'était le plus fidèle, le plus commun, le plus utile et le plus intéressant de ses animaux domestiques. Mais rentrons au cœur de notre sujet et dans la salle des D. par le *chien de garde* de M. Delattre. Ce bon gros chien est un peu de l'école du chien de M. du Passage.

Lui. — Tel qu'il est, j'aimerais mieux faire son portrait que ceux des chiens de l'Empereur ; c'est une rude tâche qu'à entreprise un de tes picards, M. Parquet, de Beauvais. Je m'imagine que ces animaux officiels doivent être joliment difficiles sur la ressemblance.

Moi. — Il nous faut aller jusqu'au salon des exilés comme tu les appelles, côté Est, pour trouver le *Garde suisse* de M Demory, d'Arras, qui ne nous apprend pas grand chose sur la manière de l'auteur ; j'ai vainement cherché *le Printemps* de M. Dieudonné, d'Ourscamp. En revanche, voici les *Fleurs* de MM. Desavary, d'Arras, et Diart, de Berry-au-Bac ; je préfère le *Bouquet champêtre* du premier aux *fleurs* du second.

Lui. — A ton aise ; pour moi, j'enrôle volontiers la nature morte dans la marine, et je me dispense de passer la revue.

Moi. — Patience ; en attendant nous voici devant deux paysagistes, MM. Desjardins, d'Amiens, et Dubois de Fleurbaix (Pas-de-Calais).

Lui. — Ton Amiénois a du talent ; le n° 763 est une étude sans tapage, bien faite, lumineuse et tranquille comme doit les faire dans le Limousin, et comme devrait les faire en Italie ou en Grèce un homme du Nord à l'œil tempéré, qui voit la nature d'un regard humide. L'auteur, sans marcher sur les toits et

chercher l'impossible en chevauchant sur le dos du caprice, me paraît avoir le grand sens du paysage moderne.

Mais le picard Desjardins est moins osé que l'artésien Dubois. Celui-ci est un vrai paysagiste, plutôt de la race de Daubigny que de celle de Corot. Rien de Paul Huet. Le n° 838, un *Calvaire*, est une œuvre excellente d'aspect général et d'exécution. C'est du Harpignies très-fort. Le n° 839 vise plus à l'effet et en produit moins. C'est du Daubigny fils, solide, à la troisième puissance.

Moi. — Il paraît que tu te connais mieux en paysage qu'en nature morte.

Lui. — Au moins ai-je ici une opinion qui est mienne, et, si je n'ai pas le sens commun, j'ai mon sens.

Moi. — Aussi passé-je rapidement sur les *Natures mortes* de M. Duchesne, de Wailly (Aisne), et sur les tableaux de genre de M. Famchon, de Boulogne. Mais je te prie de jeter un coup-d'œil sur les deux petites *Corbeilles de fruits* de M. Dufaïs, de Béthune, n°s 862 et 863. N'est-ce pas que c'est l'antipode de la sécheresse et de la banalité, commune en de pareils sujets? au lieu d'un couplet de vaudeville chevrottant et maniéré, nous avons ici une leste et joyeuse chanson d'opérette. Qu'en penses-tu ?

Lui. — Tout ce que tu voudras. Laisse-moi regarder la *Sabina*, de M. Auguste Fauvel, de Bapaume.

Quelqu'un a-t-il connu dona Sabine
Quelqu'un d'ici ?

Avant la peinture de M. Fauvel, quelques savantissimes gardaient, je suppose, ce nom ignoré dans un tiroir à secret de leur mémoire. Les touristes savaient exactement la hauteur du clocher de Strasbourg, les gourmands absorbaient la bière de la ville pour faire passer ses pâtés, mais rien de Sabina, qui sculptait avec son père au siècle quatorzième.

Je ne crois pas que M. Auguste Fauvel la tire de son obscurité.

La peinture anecdotique a besoin d'être relevée par des hardiesses ou sauvée par des finesses. Ingres y mettait de l'archaïsme et du dessin, avec un grain de ce sens caricatural qui était son sel propre, Delaroche y semait de la couleur ; Gérôme n'y fait pas tant de façons, mais il connaît la recette des maîtres ; Comte la connaît aussi et sert les délicats suivant leur goût, bien qu'il raffine un peu trop la sauce ; il y en a qui vont aux antipodes et battent les buissons. Les uns sérieux, comme Alma Tadema et les belges. Les autres grotesques, comme Zamacois, Casse-cou ! M. Pille, d'Essômes, un autre de tes picards en sait quelque chose. Sa *Sybille de Clèves* à l'air de la dame de pique haranguant les figures d'un jeu de cartes, armées en guerre avec des cuirasses de fer blanc, et quel singulier héritier présomptif ! tout cela avec du talent. Le dessin à la plume de M. Pille en dénote et les têtes de ses étranges chevaliers sont expressives.

Ici pas d'extravagance, pas de parti pris. Mais quand on marche dans le chemin de Robert Fleury père, M. Fauvel, il faut tâcher d'arriver jusqu'à lui et de ne pas rester en deçà de M. Claudius Jacquand.

Moi. — Ouf ! quelle tirade ! Reposons-nous un peu avec MM. Hippolyte Fauvel et Féragu dont nous avons déjà parlé. La grande *Marine de Capri* du premier ne nous apprend rien de nouveau sur le compte du paysagiste Amiénois que j'avais appelé à la succession de Thuillier, et que Desjardins et Dubois pourraient bien laisser derrière eux. La *Tête d'Etudes* du second est une bonne chose ; mais son *Portrait du P. Guidée* est son morceau capital, un excellent portrait.

N° 975. M. Fillyon, de Compiègne. La *Lecture*, tête d'étude sans importance.

N° 1055. M. Geffroy. *Hylas*.

Lui. — Geffroy !

Si c'est un calembourg, il est bien maladroit, disait, si je ne me

trompe, Lepeintre jeune à Arnal dans *Cornaro, tyran pas doux*, parodie d'Angelo. C'était le bon temps, le temps des enthousiasmes littéraires et des batailles. Victor Hugo ébranlait comme Samson les colonnes du vieux temple de Melpomène, et écrasait sous ses débris les Philistins ahuris. Alfred de Vigny se battait avec la routine, à l'épée, en vrai gentilhomme ; la blessure qu'il faisait à son ennemi ne paraissait pas, tant la lame était fine, mais le coup était mortel. Tout le monde s'en mêlait et suivait à la rescousse ; Casimir Delavigne lui-même éperonnait son cheval poussif pour tâcher de le faire galopper. Une fois dans sa vie, et à force de chevaucher dans toutes les Espagnes il ramenait en croupe un Philippe II, dans la tournure historique du temps. Le *Don Juan* de Casimir Delavigne passa pour une œuvre romantique, surtout grâce à ce Philippe II dans lequel s'était incarné un vaillant comédien, mêlé à toutes ces luttes, au premier rang dans tous les combats, qui mettait alors sa jeunesse et sa passion au service de Chatterton et d'Angelo, — c'était Geffroy, l'artiste dévoué qui devait plus tard accepter sans nausée, au nom de l'art, la corvée de représenter le Marat de Charlotte Corday, dont l'expérience et la maturité ont tant contribué aux succès de nos derniers inventeurs, et qui a failli pour dernier exploit, faire fondre la glace de *Galilée*. En ce temps-là, le comédien était tout feu et flamme, et la calembredaine de Cornaro ne pouvait s'appliquer qu'au peintre, froid, compassé, timide et classique élève du styliste Amaury-Duval. Geffroy tenait au répertoire classique par là, il jouait encore de temps en temps la tragédie, et le *Gladiateur*, d'Alexandre Soumet, fut, je crois, son dernier rôle de jeune premier à cothurnes. Mais c'était au salon de peinture où il faisait du reste de rares apparitions qu'il jouait vraiment la tragédie tempérée. Son tableau le plus célèbre, le *Foyer de la Comédie française*, est de la comédie habillée.

Pour moi, le tableau de cette année est une des meilleures choses de l'auteur. C'est sobre et contenu, sans timidité. Suffisamment de style, ni sécheresse, ni roideur, ni froideur, et

surtout, — surtout ! pas de manière, ni de sous-entendu, et pas de mythologie de la belle Hélène, comme les uns en font avec préméditation, — ce qui est triste, — et les autres, sans le savoir, — ce qui est plus triste encore.

Moi. — Abrège, abrège, ou envoie ton feuilleton au *Journal des Débats*.

Si tu n'as rien à dire de neuf sur MM. Guillemer, de Senlis, paysagiste coloriste, dont le n° 1177, reflète un ton général étrange de panne ou de velours anglais, qui, ne peut-être qu'un accident dans la nature,

Genaille, de Monceau-lès-Leups, dont la *Scène de Famille*, un peu lâchée dans l'ensemble est de la grasse et plaisante peinture, plus accentuée et plus agréable dans les *Quatre Saisons*, et dont l'Exposition est complétée par un dessin de *Pifferari*,

Hamlet-Griffiths, de Creil, paysagiste, et Housselin, de Saint-Inglebert, peintre de portraits, qui n'a qu'un échau tillon insuffisant pour qu'on puisse juger sa manière,

Un petit compliment en passant à M. Hédouin, qui a fait plus grand, plus tapageur, plus important que son *Café de Constantine*, mais qui n'a jamais fait plus joli,

Et une halte devant *la Provence*, reproduite par la brosse, si particulièrement septentrionale de M. Jeanron.

Lui. — Tu as dit le mot ; devant ce paysage, il nous vient à l'esprit je ne sais quelle réminiscence de Joseph Vernet, et puis tout d'un coup vous sentez au visage une bouffée d'air frais, qui tient peut-être la place du Mistral, mais qui le remplace agréablement. Il y avait certainement plus d'harmonie locale dans le *Port d'Ambleteuse*, mais j'aime cette Provence-là. S'il y fait chaud, c'est comme dans le tableau de M. Berne-Bellecourt. Mais son compatriote Jeanron s'est bien gardé de le dire, et les habitants de la zône tempérée lui en sauront toujours gré.

Tu as oublié une petite toile de M. Henriet, de Château-Thierry.

Trop peu fait, feuillage lourd, mais tentative d'un homme de talent, qui entre carrément dans la voie du paysage moderne.

Moi. — Jetons en passant un coup-d'œil sur le *Portrait de femme* de M. Labouret, de Laon, et sur les petites scènes d'Italie, de M. Lebel, d'Amiens, un peu plus importantes que celles qu'il a coutume d'exposer annuellement, et dénotant un progrès véritable ; arrêtons-nous devant la *Femme couchée* et le *Portrait*, de M. Lefèvre, enfant adoptif et pensionnaire de la ville d'Amiens.

Sta, viator. Pictorem Judicas.

Hanc nudam effigiem mulieris pinxit Artifex, nec Italico, nec Iberico, nec extraneæ cujusdam artis sigillo signatus. Galli Magistri discipulus, etiam Romæ Gallus remansit. Imaginem feminæ finxit omninò velis nudatam ; Non tamen ut nonnulli, qui in ævo proximè elapso et quidam alii, nobis contemporales, — proh, pudor ! — lubricum iter tentant, Libidini indulsit. Impudentem finxit Imaginem, non Impudicam ; nec Eva innocens se nudam nesciens, nec Aphrodite nuditatis et divinitatis conscia hìc patet; filia hominum, Pudoris nescia, hominibus, — non viris, — flores carnis suæ porrigit. Non mereticem, feminam aspicis. Haud equidem imago hæc satis casta visu, ut omnium ante oculos ostendi debeatur. Si infirmorum scandalo irrideo, turpe delectamentum timeo et horreo puberum, quorum mens cùm oculis deflorescit.

His dictis, opus formosum laudemus. Mirari liceat lumen per colla et pectus splendide sparsum, latus simpliciter expressum ; hìc, epidermis juveniliter floret; nec lineamenti siccitas, nec coloris ebrietas, oculos offendit aristarchorum. Harmonici recumbentis infixi lecto panni carnis augent splendorem. Sed hoc formosum corpus mihi videtur non habere caput, aut potiùs caput habere corpori ætate dissimilem et habitu. Dixi.

Lui. — Si la pudeur te fait parler latin devant cette femme-là, j'en connais qui te feraient parler grec, il y a ici telle figure

médiocrement décolletée, plus indécente que celle-ci. Quoiqu'il en soit, ton picard est un homme qu'on peut louer dans toutes les langues. Entre nous, son *Portrait* est le meilleur du salon, et les Cabanel sont bons cette année.

Il y a l'étoffe d'un peintre chez M. Lefèvre. C'est une étoile qui se lève et qui brillera du côté du firmament, opposé à celui de M. Michel, dont la composition, l'*Exilé de la patrie céleste*, ne me paraît pas cette année être à la hauteur de l'*Eucharistie*, ou de la *Conversion intérieure*. C'est toujours solide, franc, clair dans sa mysticité, mais il manque ici un petit grain de la distinction, inséparable de l'essai de reproduction d'une chose surnaturelle.

Moi. — Laisse M. Michel ; nous avons mieux que nous sur son compte; voici ce qu'en disait à propos de l'Exposition universelle, un critique éminent que tu ne connais pas et qui mérite d'être connu :

« M. Michel (Charles-Henri). Autre rareté, plus grande encore, à ce qu'il semble, de la peinture vraiment religieuse. Non-seulement pleine de foi, mais de piété, d'onction jaillissant manifestement d'un cœur « qui aime Dieu par dessus tous les arts, » mais qui aime sincèrement l'Art. Art élevé, expressif, intime, donnant un corps sensible et une belle figure aux aspirations les plus hautes et les plus tendres de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

» Le *Renoncement*, la *Conversion intérieure*, *Jésus-Christ source de vie*, la *Sainte Communion*. — Toute la théologie mystique défiant naturellement le pinceau, a rencontré dans M. Michel une expression claire, douce, sereine, pénétrante. Ce fils de Lesueur trouve de belles inventions pour rendre avec éloquence les mystérieuses profondeurs de l'union de l'âme avec Dieu.

» J'ai vu pour la première fois la photographie de l'une de ses peintures, la *Conversion intérieure*, dans la cellule d'un saint moine de la grande Chartreuse, la série des tableaux de l'artiste serait aussi bien à sa place sur les murs de ce monastère, que les fresques de fra Angelico de Fiésole dans les corridors et les

cellules du couvent de Santa-Annunziata, à Florence ; il n'est pas un seul de ses tableaux qui ne respire un parfum exquis de pureté monastique.

» Etudions dans celui d'entr'eux qui nous a paru le plus complet, la *Sainte Communion*, la pensée et l'exécution du peintre.

» Un moine à genoux à terre, se précipite dans les bras du Christ debout, sa tête se perd dans les vêtements, et ses lèvres cherchent le cœur de Jésus, comme à la cène la tête et les lèvres de saint Jean, le divin maître, tenant le calice et l'hostie, s'incline légèrement avec une condescendance amoureuse, les mouvements sont beaux, expressifs, neufs. Une sorte d'ardeur ascensionnelle de toutes les lignes de ce grand vêtement des religieux, enveloppées dans le personnage et le manteau du christ, répond, par des procédés spéciaux à la peinture, à l'idée exprimée. La conception est à la fois d'une âme supérieure et d'une imagination de peintre.

» L'esprit plastique et figuratif appliqué à la révélation de tout cet intérieur des âmes, est un don rare dans l'histoire de l'art. Les peintres Espagnols, en cette voie, procèdent avec une réalité choquante, les peintres primitifs Italiens abordent en général (Fra Da Fiésole est une exception angélique) l'art religieux par un autre côté plus grandiose, moins individuel. Grecs de nature, ils séjournent à peine, d'ailleurs, dans la fleur d'une première impression absolument religieuse; les Flamands y apportent une bonhomie familière et domestique que nous ne comprenons plus. Combiner avec cette souplesse actuelle et vive, la réalité et l'esprit, donner à l'invincible cette forme visible acceptable, simple, naturelle et attrayante. C'est une faculté très spéciale d'artiste que Lesueur, mêlant les apparitions angéliques aux prières des saints, a seul montré à la France, avant M. Michel, sous la nuance de goût appelée *discrétion*, dans les livres de spiritualité, qui est bien propre à notre pays.

» Au point de vue de l'inspiration, il y a plus d'homme et plus d'âme dans la *Communion*, que dans des centaines de toiles de l'Exposition.

» Inférieur à Flandrin par la science et la perception linéaire, comme par le goût des formes, M. Michel lui est supérieur par la poésie intrinsèque et purement chrétienne de ses inventions.

» Il a le haut sentiment de l'harmonie, de la concordance spéciale d'un groupe, cet élément si considérable du grand dessin, mais dans le détail il manque d'originalité. On ne saurait parler de sa couleur, puisqu'il n'est pas coloriste ; il faut convenir toutefois que la coloration de son tableau, vulgaire et voyante, est en contradiction avec la délicatesse intime et secrète des pensées qu'il exprime.

» Interprété pour le dessin et la couleur par André del Sarto, dont le sentiment et la passion contenue me semblent le mieux convenir à l'invention, son tableau resterait célèbre dans l'histoire de la peinture.

» On a souvent gémi, bien qu'on ne l'ait pas assez fait, sur l'infériorité, l'obscurité, la basse mysticité d'une certaine imagerie religieuse. Je voudrais que les photographies des belles conceptions de M. Michel, fussent répandues à des milliers d'exemplaires à titre de compensation à ce déluge nauséabond. »

Lui. — Est-ce la *Revue des Deux Mondes* que tu lis-là ?

Moi. — Non, c'est la *Revue de Toulouse*, n° de janvier 1868.

Lui. — Aussi je disais : c'est bien la lettre, mais l'esprit est différent. Le nom de ce docteur chrétien qui évangélise en si bons termes les Languedociens ?

Moi. — Jules Buisson.

Lui. — Notre ancien aqua-fortiste, qui faisait des ébauches si colorées, et qui volontiers eût traité Delacroix de modéré ?

Moi. — Lui-même.

Lui. — Quel contraste entre le pinceau et la plume ! bonne plume du reste, taillée droit, et ne se grisant pas dans l'encrier ; mais elle n'a pas les fougues du pinceau ; qui fut, du reste, plus

didactique que le maître? les leçons écrites d'Eugène Delacroix ressemblent à la philosophie d'Aristote.

Moi. — L'esprit a beau faire, mon ami, toujours par quelque coin le cœur éclate ; je te donnerai à lire le dithyrambe de notre ami, l'apothéose de Corot, et tu verras comment encense un enfant de chœur bien appris ; quel encens et quelles fleurs ! et comme tout cela sent bon.

Lui. — A la question, mon cher, à la question. Revenons à nos moutons. Aussi bien se pressent-ils drus sur notre petit livret.

D'abord M. Lhermitte, de Mont-Saint-Pierre (Aisne), avec son petit tableau : *La Vendange*, placé très haut, sans importance d'ailleurs, et ses deux dessins au fusain : la *Récolte de pommes de terre* et le *Tourneur*, dessins soignés, un peu plus importants que la peinture.

Puis M. Midy, de Saint-Quentin, *Henri III* et *Bernard Palissy à la Bastille*, tout petit tableau anecdotique d'après lequel on ne peut guères juger la manière de l'auteur.

N° 1796. M. de Monnecove, de Saint-Omer. *Troupeau sortant de l'étable.*

N° 1860. Mlle Nicolas, de Villers-Cotterets. *Si j'étais riche !*

N° 1899. M. Oudry, de Compiègne. *La Source.*

N° 1900. *Les Marchands de chevaux.*

N° 2229. Mlle Salanson, d'Albert. *Portrait de femme*, peint d'une manière assez naïve, de ressemblance ingénue.

N° 2242. M. Sautai, d'Amiens. La *Santa Scala*, intérieur.

N° 2263. M. Schmidt, de Roupy (Aisne). *Un bélier.*

N° 2264. *Une paysanne.*

Pour le coup, c'est bien à nos moutons que je te ramène. Mais de tous les animaux, le mouton est le plus ingrat à reproduire par le pinceau. Passe encore pour un groupe ou un troupeau, on

a la poussière, le berger et le paysage, mais un bélier seul dans sa bergerie, comme celui de M. Schmidt, d'ailleurs solidement et correctement peint, n'aurait jamais tenté ma palette. Une bête innocente ennuie, une bête comique intéresse. C'est peut-être toute la différence qu'il y a du mouton à l'âne.

N° 2279. M. Scribe, d'Albert. *Portrait.*

Très singulier, naïf, sans modelé, sans relief, sans prétention. Recherche d'une ressemblance fugitive et superficielle, la physionomie d'une impression plutôt que l'expression d'un caractère.

N° 2288. M. Seigneurgens, d'Amiens. *Le bord de l'eau.*

Un rivage et un quai de fantaisie, peints dans un ton de convention. Couleur trumeau impossible, rappelant certaines faïences de Nancy. Reflet rougeâtre et lointain des Johannot et des Dévéria. — Rose d'Antan démodée, agréablement composé et désagréablement peint.

N° 2308. M. Sinet, de Péronne. Le *Premier-né.*

N° 2309. *Portrait.*

Agréable, mou, grassement modelé ! bon effet de lumière sur le sein de la femme et la tête de l'enfant.

N° 2310. M. Sirouy, de Beauvais. Le *Miroir*, peinture à l'huile.

N° 2311. *Portrait d'homme,* peinture à l'huile.

N° 3316. *Portrait de S. M. l'Impératrice*, dessin.

N° 3317. *Portrait de Mlle B C.*, dessin.

N° 4208. *Athalie*, d'après le tableau de Sigalon, lithographie.

Les dessins et les lithographies de M. Sirouy, rentraient plus dans la nature de son talent que la peinture à l'huile. Le *Miroir* est mou, demi-monde ; le portrait est meilleur, quoique un peu lâché.

C'est à dessein que j'ai passé dans l'ordre alphabétique le nom

de M. Saintin, de Lemée (Aisne), pour le joindre à celui de M. Sirouy, non pas que ces deux peintres se ressemblent autrement que par certaines analogies de sujets traités. Les *Pastels* de M. Saintin, lui ont fait une juste réputation, et les portraits de Mlles Jouassain et Dubois ne démentent pas leurs aînés. Je ne sais si l'*Annucia* est un portrait, mais je n'y saurais voir qu'un mauvais Landelle. Quand les Pifferari mâles et femelles n'auraient d'autre inconvénient que de fournir ces modèles malsains qui tentent notre décadence, ce serait une bonne œuvre que de débarrasser Paris de cette vermine étrangère.

Le *Deuil de cour* vaut mieux, mais dans ce genre là, on s'affermit la main, ou on raffine ; quand on s'affermit la main, on arrive à Marchal, et c'est déjà bien ; (voyez la Pénélope et la Pryné) quand on raffine, par une toute petite allée, sablée fin, ratissée de frais, on aboutit à Toulmouche, après lequel il n'y a plus rien dans le genre précieux. Il y a bien Stevens au carrefour des deux routes ; s'y arrête qui voudra, ce ne sera pas moi, la marchandise est trop mêlée, d'ailleurs je préfère le vin d'Argenteuil au faro de Bruxelles.

Moi. — Tu as fait un bien autre oubli, par haine de la Marine, sans doute ; retourne un peu sur tes pas et fais une halte d'un instant, là où je t'attendais depuis longtemps, devant *les bords du Golfe Juan* et le *Cap d'Antibes*, de M. Masure, de Braisne (Aisne).

Lui. — Je t'ai dit que je ne me connaissais pas en marines. La vérite est que j'ai eu autrefois une indigestion pour avoir trop mangé des matelottes de Gudin et des bouillabaisses de ses élèves. Je ne sais si c'est ce souvenir ou la vue du sujet, mais je ne puis voir une marine sans avoir le mal de mer.

Moi. — Rassure-toi ; ici les flots sont calmes. C'est le printemps des flots, dignement interprêté par le meilleur élève du peintre des printemps. Quelle pureté ! quelle limpidité ! quelle simplicité et quel charme !

Au premier aspect, le *Cap d'Antibes* est un peu complexe et la jetée couverte d'arbres qui remplit la partie droite du tableau, distrait l'œil, sans l'offenser toutefois, mais en l'inquiétant un peu. On se réfugie dans la simplicité du *Golfe Juan*, et l'œil s'habitue vite à la ligne bleue d'horizon, moins intense d'ailleurs que dans certaines natures. Les côtes de la Méditerranée compensent certaines splendeurs par de bien plus grandes violences, et il faut cet œil humide du nord dont nous parlions tantôt pour tamiser cette lumière d'or et ces ombres d'azur.

En revenant au *Cap d'Antibes*, l'œil s'habitue à la diversion, et peu à peu, il trouve le lien, l'harmonie est établie, et on finit par préférer cette toile à l'autre.

J'en conclus qu'elles sont toutes deux excellentes et qu'elles se valent.

Lui. — Drôle de garçon, va, qui trouves moyen de mettre du sentiment dans la critique d'une étude de marine.

Permets moi de te ramener à terre avec M. Taurel de Maignelay, (Oise).

Sa *Marne aux environs de Paris* (n° 2350), est une étude habilement faite, avec une bonne partie lumineuse à droite, malgré la grande sécheresse de la partie gauche, mais son adresse de main est inférieure à celle de

M. Thépaut, d'Arras, dont la *Mare à pia* (n° 2361), dénote un pinceau sec, mais exact et singulièrement exercé.

Je n'ai pu jusqu'ici trouver le paysage de M. Tisseron, de Béthune, la *Seine au bas Meudon* (n° 2386). Mais en revanche, voici M. Thierrée de Beauvais, dont l'étude, *Ruisseau dans un bois* (n° 2365), me fait l'effet d'une excellente ébauche, malheureusement ramenée aux règles de la syntaxe, quelque chose comme un Courbet, revu et corrigé par un maître d'études. Voilà de tes coups, ô raison déraisonnante, mère Rabat-joie qui t'obstines à gronder tes servantes et qui trottines en grognant, une férule à la main, les ciseaux de la commère au côté, au bruit

harmonieux du trousseau de clefs qui bat tes maigres cuisses ; fais ton pensum toute seule, et regardes de travers les écoliers qui s'amusent pendant la récréation.

Moi. — Cette petite fusée en l'honneur du caprice pourrait passer pour le bouquet de ton feu d'artifice ; aussi bien, nous voilà à la fin de notre tâche. La *Léda* et le *Portrait* de M. Villeneuve, de Saint-Omer, ne méritent qu'une mention ; mais le tableau de religion de M. Vély, du Ronssoy, a de la valeur et de l'importance. Sa *Mater dolorosa* n'est point agencée d'une façon neuve, mais elle ne sent en rien non plus l'école et la manière. C'est un bon tableau d'église, à effet, qui ne frappe pas comme une œuvre de maître, mais qui ne sent pas non plus l'écolier. Cela vaut mieux que la plupart des choses du même genre, que la munificence officielle distribue à nos églises, et c'est suffisamment original.

Restent les aquarelles, dessins, gravures, dessins d'architecture et lithographies des artistes appartenant à nos départements, qui se sont bornés à ces spécialités. Ce sera l'objet d'une simple nomenclature.

Je suis l'ordre du livret.

N° 2689. Mlle Bouvaist, d'Abbeville, *Roses*, aquarelle pour éventail.

N° 2690. *Fleurs*, porcelaine.

N° 2730. M. Caron, Victor, de Fontaine-Bonneleau (Oise), la *Prédication*, d'après E. Le Sueur, dessin.

N° 2731. *Portrait de Mme B.*, dessin.

N° 2736. M. Cesson, de Coincy (Aisne), *Psyché*, d'après Amaury-Duval, fusain.

N° 2813. M. Delmotte, de Senlis (Oise), *Portrait de M. D.*, dessin.

N° 3002. M. Joly, d'Amiens, *Portrait d'homme*, pastel.

N° 3055. M. Leveau, de Saint-Quentin, le *Christ, consolation*

des affligés, carton d'une peinture murale exécutée dans l'église de Douchy (Aisne).

N° 5272. M. Robida, de Compiègne, *Portrait de femme*, pastel.

N° 5281. M. Rousseaux, d'Abbeville, *Portrait d'homme*, d'après Françia, dessin.

N° 5292. Mlle Saint-Aubin, de la Fère (Aisne), les *Poissons et le Berger*, d'après Oudry, faïence.

N° 5293. Les *Bulles de savon*, d'après Chaplin, faïence.

N° 5294. M. Saint-François, de Clermont (Oise), la *Roche au loup*, dessin.

N° 5295. *Forêt de sapins*, dessin.

N° 5311. M. Sévrette, de Clermont, *Vue prise sur le chemin de Ronquerolles*, aquarelle.

Gravure sur médailles.

N° 5889. M. Borrel, de Montataire (Oise), *Médaillon et médailles*, S. M. le duc de Morny

Architecture.

N° 5923. M. Corroyer, d'Amiens, *Projet de maître autel pour l'église de X.*

N° 5924. *Projet de restauration pour l'église de N.-D. de Ham.*

N° 5936. M. Duthoit, d'Amiens, *Restauration de l'église de Roquetaillade*, 11 dessins.

N° 5937. *Architecture pittoresque de la Turquie*, 5 dessins à la plume.

N° 5938. M Duval, de Beauvais, *Projet de centralisation administrative pour chacun des arrondissements de Paris.*

Gravure.

N° 4081. M. Lefèvre, d'Arras, *Souvenir des Alpes*, eau forte.

Lithographie.

N° 4209. M. Soulange-Tessier, d'Amiens, *S. M. l'Empereur*, d'après Cabanel.

J'avais déjà constaté les années précédentes le mouvement qui entraînait les touristes et les peintres vers le nord, l'heureux délaissement de l'Italie et de la Suisse pour la France, l'abandon définitif de la fabrique surannée que remplacent avec avantage la vraie métairie et la ferme authentique. Le mouvement continue, et les pauvres plaines de la Picardie ont leurs peintres ordinaires; les nymphes de ses eaux, dirait M. Prud'homme, ne sont plus délaissées comme jadis, et ses plus humbles motifs sont reproduits comme autrefois, les plus tapageurs et les plus renommés. Fontainebleau partage avec Compiègne.

N° 51. M. Armand a peint un *Calvaire au bourg d'Ault* (Somme).

N° 175. M. Bellet, une *Scierie sur la rivière du Sillet, à Berthecourt* (Oise).

N° 427. M. Carrier, une *Entrée de la forêt de Compiègne.*

N° 537. M. Cocquerel, le *Parc de Sainte-Hélène* près *Beauvais.*

N° 663. M. Davis, d'origine anglaise et fixé à Boulogne-sur-mer, un *Lever de lune.*

N° 1185. M. Guillot, une *Vue d'Abbeville.*

N° 1408. M. Lambert, digne élève de Corot et de Daubigny, les *Côteaux de Méry-sur-Oise.*

N° 1436. M. Lapito, la *Somme à Abbeville.*

N° 1465. M. Laurent, une *Falaise à Saint-Valery-sur-Somme.*

N° 1540. M. Lemaire, un *Moulin à Cayeux.*

N° 1805. M. Moreau, une *Vue prise à la Tournelle* (Aisne).

N° 1957. M. Perret, un *Lever de soleil sur l'Oise.*

N° 2026. M. Poirier, les *Environs d'Amiens.* Petit tableau extrêmement curieux, en ce qu'il s'attaque avec résolution à un motif cherché au milieu de la campagne la plus ingrate, et surtout en ce qu'il est la contre partie des Provences et des Italies, interprêtées par les hommes du nord. M. Poirier, qui est de Valence, a peint le nord en homme du midi.

Enfin, M. Vély a intitulé les *Bords de l'Oise*, à Auvers (soleil couchant) le magnifique feu d'artifice dont il a été question et qui porte le n° 2482.

Et avec tant d'artistes indigènes, en présence de tant d'étrangers qui viennent faire son portrait, la Picardie s'inquiéterait des moyens de peupler le musée de sa capitale ! orner les murs du splendide musée d'Amiens, ou du moins remplir exclusivement une de ses vastes salles des œuvres de ses enfants petits ou grands, tapageurs ou modestes, célèbres ou obscurs est une idée dont je réclame la priorité et que je soutiens bonne,— patriotique surtout.

Lui. — Elle n'a pas le sens commun, ton idée.

Moi. — Pourquoi cela ?

Lui. — Je vais te le dire, bouillant Achille ; parce que nul n'est prophète dans son pays, et que ta salle de produits du crû renfermât-elle les échantillons les plus irréprochables et les plus sérieux, on aimera mieux les niaiseries exotiques. Le beau venez-y-voir, pour attirer un Amiénois, que de lui promettre la vue d'une peinture d'Amiénois ! Dis-moi, mange-t-on beaucoup de pâtés de canards à Amiens ?

Moi. — Mais....

Lui. — Je suis sûr que non ; de Strasbourg, toujours, cela se conçoit, la truffe est un diamant noir qui éclipse les simples

bijoux, mais porte à Amiens des pâtés de Chartres ou des pâtés de Pithiviers, ils y seront grandement fêtés, et pourtant les pâtés de canards sont meilleurs.

Avons-nous fini ?

Moi. — Complètement, je crois.

Lui. — *Adiusias, moun pichoun.*

Moi. — Finissons comme nous avons commencé, — en vrais picards : — *Adé ch'quiot.*

EMORTUALE.

DOUZAIN SUR LA MORT.

I.

J'ai porté le fardeau de la journée entière,
J'ai souffert de la pluie et souffert du soleil,
Je quitte le harnais du travail, appareil
Plus lourd et plus souillé qu'une armure de guerre.

Couchons-nous, le sommeil obscurcit ma prière...
Je la ferai plus longue et meilleure au réveil.
Je m'étends, et je sens sous la clef du sommeil
Doucement et sans bruit se fermer ma paupière.

L'oubli gagne.... les sens s'émoussent tout d'abord...
La fatigue s'en va... la souffrance s'endort...
Le corps s'engourdit... l'âme, au doux pays du rêve,

Ainsi qu'un vapeur semble un instant courir,
Libre et fluide ensuite, au ciel elle s'élève...
Si c'est ainsi qu'on meurt, il est doux de mourir.

II.

Tu te réveilleras, le trépas est farouche,
La face du squelette est un affreux miroir ;
Toute chair de cadavre est odieuse à voir
Et le doigt des vivants frémit quand il la touche.

Non, la tombe n'est pas une indulgente couche
Où l'on puisse dormir après dîner, le soir ;
La Mort, fruit vert ou mûr, grince sous le pressoir,
Et son âcre saveur est amère à la bouche.

La fosse est un trou noir et profond, l'esprit fort
Et le faible de loin bravent ses épouvantes,
Mais tout le monde a peur quand il est sur le bord.

Le sceptique s'accroche aux racines pendantes
Et par je ne sais quoi le saint est retenu,
Car l'espérance, hélas ! est encor l'inconnu.

III.

Sept ans, — le livre était à son premier feuillet,
Blanc, et de sa blancheur ayant la conscience ;
D'un nimbe la Raison couronnait l'Innocence ;
La fleur se sentait vivre, et la mort la cueillait.

Comme une rude mère, hélas ! elle accueillait
Son hôtesse inconnue et, dans son ignorance,
Comme un baiser trop fort acceptant la souffrance,
Se résignait au doigt brutal qui l'effeuillait.

La pauvre petite âme, oiselet de passage,
Retourne vers le Dieu qui l'avait mise en cage
Et fait tranquillement son nid dans le cercueil.

Elle baise en riant l'ange qui la délivre,
Mais quand la porte s'ouvre, hésitant sur le seuil,
Elle lui dit : pourtant j'aurais bien voulu vivre !

IV.

Dix-huit ans — dès l'enfance au couvent, vierge et blonde,
Frêle, sans avenir, sans présent, sans passé,
Sans regrets, sans parents, sans dot, sans fiancé,
Quelles conditions pour sortir de ce monde !

La toux est d'abord sèche, amère, puis profonde ;
L'enfant fait la grimace après avoir toussé ;
Le médecin contient un sourire forcé ;
Le sternum sonne creux sous le doigt qui le sonde.

L'heure fatale est proche, et certaine surtout.
Pour qui mentirait-on ? la malade sait tout,
Et regarde le ciel, le désir à la lèvre.

Mais la nuit, elle a peur des spectres de la fièvre ;
Et, sentant dans ses os un grand frisson courir,
S'accroche au drap, et dit : Je ne veux pas mourir !

V.

Quarante ans — résolu, fort et vaillant, la fibre
Calme et saine, la peau, sans ardeur ni frisson,
Franc du collier, le corps et l'âme à l'unisson,
Sans préjugés, croyant, libre et se sentant libre.

C'est un clavier parfait dont chaque note vibre,
Franche et juste suivant l'exigence du ton.
La conscience en paix, le pied sûr et l'œil bon,
Le sang, les nerfs, la bile, en parfait équilibre.

La mort le trouve mûr et le prend franchement,
Sans les détails honteux de la décrépitude
Et ne met pas de trouble à son dernier moment.

Il ne sourcille pas, il a fait une étude
Des choses de la mort, et croit aller à Dieu,
Pourtant il se retourne et dit au monde : Adieu !

VI.

Quatre-vingts ans — grognon, trais flétris, barbe inculte,
Accablé sous le faix, portant mal ses hivers,
Aveugle assez pour voir les choses de travers,
Et tout juste assez sourd pour croire qu'on l'insulte.

Il perdit l'autre jour un petit-fils adulte,
Son dernier descendant; tout seul dans l'univers,
Il est complètement insensible aux revers,
Et ce n'est qu'à lui seul qu'il rend un dernier culte.

Il est à la merci de serviteurs pillards,
Le jouet des enfants et des autres vieillards;
Chaque pas qu'il essaie éveille une souffrance.

La Mort vient, il la voit; plein d'angoisse et d'ennui,
Il dit : reviens demain, jour de la délivrance,
Laisse-moi vivre encore et souffrir aujourd'hui.

VII.

La bataille est finie, et la foule s'attroupe
Près d'un soldat ; la balle a traversé le cœur.
Le Mort semble sourire. — Il appelle sa sœur
Ou sa mère, — dit-on quelque part dans un groupe.

Lui ! — dit un caporal en achevant sa soupe, —
Il est mort sans souffrir ; a-t-il eu du bonheur !
Père et mère oubliés, tombés au champ d'honneur,
Tombé comme eux ! — chanceux comme un enfant de troupe.

Bon caporal, tu crois qu'il est mort sans regret ?
Philosophe, t'a-t-il confié son secret,
Ce mort, dont le trépas semble te faire envie ?

On peut n'avoir, ni sœur, ni mère, ni berceau,
Ni d'autre amour au cœur que celui du drapeau,
Et pourtant murmurer en mourant : oh ! la vie !

VIII.

C'était en Normandie, au temps de la potence ;
On allait procéder à l'exécution
D'un larron, tout d'abord mis à la question,
Ainsi qu'on le faisait aux voleurs d'importance.

Tout prêt à lui signer sa dernière quittance,
Un capucin perdait son exhortation ;
Disloqué, demi-mort, sans absolution,
L'homme mourait aveugle et dans l'impénitence.

Il demeure muet la hart au col, pourtant
Il jette un regard trouble au moine qui l'exhorte.
— Repentez-vous, mon fils, vous êtes à la porte

Du Paradis, Dieu l'ouvre au larron pénitent.
— Soit. — *Absolvo.* — Mon père, et si la corde casse,
N'est-ce pas qu'au pendu la loi donne sa grâce ?

IX.

Un saint allait mourir, le saint le savait bien ;
Du vieillard Siméon, comme un prophète antique,
Il avait dès longtemps achevé le cantique.
Il espérait beaucoup et ne regrettait rien.

Quand le prêtre eut fini son dernier entretien,
Et qu'il eut au mourant donné le viatique,
Sa bouche rayonna d'un sourire extatique.
Or, voici ce qu'à Dieu disait le vieux chrétien :

Je vous rendrai, Seigneur, votre aimable visite
A l'église au printemps ; j'irai bien jusque là.
Et vers l'azur du ciel son âme s'envola.

Mais, au premier coup d'aile, effarée, interdite,
Libre dans l'infini qui n'a point d'horizon,
L'âme espérait passer l'hiver dans sa prison.

X.

Quand la tombe est ouverte, et que l'heure est venue,
Que ne ferait-on pas pour être racheté
Et vivre, — fût-ce au prix de quelque lâcheté,
Si cette lâcheté demeurât inconnue ?

De deux proscrits, l'un meurt, poitrine et tête nue,
Martyr de la lumière et de la vérité,
L'autre, au prix d'un mensonge obtient sa liberté,
Et plein d'honneur, attend la vieillesse chenue.

Ce bon vieillard, sceptique alors, chrétien depuis,
N'a point été parjure au demeurant, et puis
Il raconte si bien le trépas de l'apôtre.

A côté du martyr, la tête et le cœur haut,
D'héroïsme affolé, je monte à l'échafaud,
Et puis tout doucement j'en descends avec l'autre.

XI.

Moi qui vous parle, un jour je verrai le mystère,
J'en suis sûr.. et pourtant.. — Il meurt un mien parent,
— C'est vieillesse; — un second, — le cas est différent,
Imprudence; — un ami — c'est mal héréditaire;

Un cousin, — beau miracle ! il était militaire ;
Mon médecin, — il prit la peste d'un mourant...
Je suis au cimetière assez indifférent,
Je ne crois pas mourir comme ceux qu'on enterre.

— Chaque billet de mort ne te semble-t-il pas
Un avertissement de l'huissier du trépas,
Qui dit : Un tel est mort et tu mourras toi-même ?

— Je te trouve stupide à force de vertu,
Lamentable et surtout d'une insolence extrême.
Lettre de croquemort..., je mourrai ? — qu'en sais-tu ?

XII.

O démenti stupide ! espérance rebelle !
Ne ferme pas les yeux pour douter de la loi,
Regarde bien ta peur en face, devant toi,
Et fixe franchement l'inconnu qui t'appelle.

Trois séjours sont promis à notre âme immortelle.
L'Enfer, le Purgatoire et le Ciel ; ton effroi
N'est-il pas strictement limité par ta foi ?
Devant lequel des trois ton âme tremble-t-elle ?

L'Enfer ? — Non, je le hais, mais je n'en ai pas peur.
Le Purgatoire ? — Non, tel que je le soupçonne,
Le martyre en est doux, on y sent la couronne

Le Ciel ? — Je n'ai jamais, sans profonde stupeur,
Songé que je mourais, même en état de grâce,
Et que je voyais Dieu tout-à-coup, face à face.

ÉPILOGUE.

Mon Oraison funèbre.

« Consolez-vous, Messieurs, le bonhomme livide
Qui gît en ce cercueil, de cierges entouré,
Pourra bien quelques jours manquer à son curé,
Mais véritablement sa mort n'est pas un vide.

La tombe anthropophage et d'ordinaire avide
S'est montrée aujourd'hui d'appétit modéré ;
Le défunt n'était pas seulement décoré,
Et bien loin d'enfanter malgré lui, comme Ovide,

Quand il était par force accouché d'un sonnet,
Il croyait avoir fait une bonne journée.
Que de peine inutile, hélas ! il se donnait !

On dit que s'il avait la cervelle tournée,
Il n'était pas méchant, — vous en fûtes témoins. —
Mais ce n'est après tout, qu'un poète de moins. »

MIETTES DE L'HISTOIRE D'AMIENS.

SECONDE SÉRIE.

Dans la Cathédrale.

ARTISTES ET CHANOINES.

Trois sculpteurs Amiénois, trois hardis compagnons,
Pour narguer le troupeau des écrivains grognons
Et des antiquaires moroses,
Traitant leur Mère Eglise en fils familiers
Ont mis contre ses murs et contre ses piliers
Pierres blanches et marbres roses.

Ils sont fort tapageurs et fort accapareurs;
S'ils se trompent, ils font montre de leurs erreurs,
Et sous sa stalle un peu cynique,
A l'abri des savants tapi comme un renard,
Appuyant son fin doigt sur son nez guoguenard,
Jehan Trupin leur fait la nique.

Souvent le galon jure avec le vêtement,
Le fond se passerait fort bien d'un ornement
Parfois trop riche, parfois gauche,
Mais les anecdotiers, amoureux du hasard,
Qui cueillent des chardons dans le jardin de l'Art,
Sont friands de cette débauche.

Ils détaillent *Blassel*, ils excusent *Dupuis ;*
On les admira fort, on les blâma depuis,
— Ce sont d'autres épidémies, —
Ma curiosité s'acharne aux moins fameux,
Même avec intérêt du classique *Vimeux*
Je lorgne les Académies.

Si je n'estime point son pesant de ducats
L'enfant pleurant la mort du chanoine *Lucas*
Comme certains enthousiastes,
Je le trouve à sa place, et les déshabilleurs
Qui, sous couleur d'Art pur, voudraient le mettre ailleurs,
Sont pour moi des iconoclastes.

Et puis, quel souvenir piquant est attaché
A cet ange, fourni par dessus le marché,
Matière première et main-d'œuvre,
Aux héritiers du Mort nantis d'un compromis,
Qui pour je ne sais quel morceau de marbre omis
Traitèrent Blassel en manœuvre.

Je vois ce Nicolas, sculpteur officiel
Des confrères du Puy, se ménager au ciel
La faveur de la Vierge-Reine,
Sur terre en attendant suer dans son harnois
A mettre en calembours sacrés vos noms bourgeois,
Pierre, Mouret, Pièce, du Fresne,

Aux soucis du foyer lui-même destiné,
D'un triple mariage en bourgeois obstiné
Affrontant la triple aventure,
Gagnant pour onze enfants le pain quotidien,
Et ne se retrouvant pur artiste et chrétien
Qu'avec *frère Bonaventure*

Frère selon la chair et selon saint François,
Le plus près de l'esprit et du cœur à la fois,
Main sûre et tête positive ;
O Nicolas Blassel, prés de lui tu rêvais
Quand ton frère enseignait à *Varin*, de Beauvais,
La glorieuse perspective.

Tu rêvais, — mais surtout tu travaillais, parfois
Avec ton apprenti sculpteur, *Claude-François*,
Tu revenais à la peinture ;
Ton frère en fit un moine, un peintre comme lui ;
Le serviteur passa maître, — *Luc* aujourd'hui
Egale au moins *Bonaventure*.

Quelque soit là-dessus l'avis des mécontents,
C'était un temps de foi sincère que le temps
Où les Mayeurs et les Chanoines,
Sans consulter personne encombrant le saint lieu,
Aux pieds de leurs patrons, dans la maison de Dieu,
Jetaient gaîment leurs patrimoines.

Sans doute, tout entiers à leur petit morceau,
Il leur est arrivé d'aveugler un arceau
Sous des richesses incorrectes,
Mais ils se sont vraiment incrustés aux vieux murs
Et leurs blasons y font parler leurs noms obscurs
Plus haut que ceux des architectes.

Cocquerel a ses coqs, *Auxcousteaux*, ses couteaux,
Sacquespée a son aigle, *Hénencourt*, ses marteaux,
Gravés sur le verre et la pierre,
Et les cent mille écus du chanoine *Cornet*
Ont immortalisé son nom quand il ornait
L'autel de son patron saint Pierre.

Les défauts des vivants sont en terre avec eux,
Nous, la postérité, nous repaissons nos yeux
Des phrases du marbre funèbre,
Et, bien que Despréaux, l'implacable railleur,
Traite notre chanoine en obscur rimailleur,
Lamorlière est presque célèbre.

Les défunts blasonnés émergent des pavés ;
Quelques noms plus bourgeois, modestement gravés,
N'ont pour funèbre patrimoine
Qu'un pavé sépulcral dans la nef égaré,
Tantôt une losange, et tantôt un carré,
— C'est un prêtre, un chantre, un chanoine.

Hainselin près du porche est écrit de travers,
Les deux *de la Morlière* ont leurs noms à l'envers
Près de la porte latérale ;
Caumartin, *Ducauroy*, *Saisseval*, *Ribeaucourt*,
Hémart, *Pingré*, *Boistel*, *Maillet et Delacourt*,
Qui fut chantre à la Cathédrale,

Joly, *Leclerc*, *Dubos*, *de Rémond le Romain*,
—Noms d'hier, d'aujourd'hui, — *Caignar*, *Bailly*, *Jourdain*,
— D'autres, d'écriture incertaine...
Quelques noms effacés... un signe initial...
Là-bas contre un pilier le pavé sépulcral
De *Hernandez*, le capitaine.

Et puis de simples croix... Ici gît un chrétien,
Qui fut pauvre ici-bas de nom comme de bien,
Il nous demande une prière.
O Morts, à simples croix, si nous prions pour vous,
Humbles élus, au ciel priez aussi pour nous,
Et dormez en paix sous la pierre.

Robert Le Coq.

1351-1358.

Parmi tes prébendés lettrés,
Que d'évêques, noble chapitre !
Soixante au moins furent mîtrés
Parmi tes prébendés lettrés.
Qu'ils fussent vilains ou titrés,
La vertu fut leur plus beau titre.
Parmi tes prébendés lettrés,
Que d'évêques, noble chapitre !

Chanoine ou prélat n'y font qu'un,
A peine parfois si l'on entre
Que l'on subit le sort commun ;
Chanoine ou prélat n'y font qu'un.
En treize cent cinquante et un
Robert Le Coq y fut préchantre.
Chanoine ou prélat n'y font qu'un,
A peine parfois si l'on entre.

Du titulaire d'aujourd'hui
S'il n'eut l'organe de tonnerre,
Tout le monde n'a pas celui
Du titulaire d'aujourd'hui ;
Mais Robert fit parler de lui.
Ce Coq n'était pas ordinaire,
Du titulaire d'aujourd'hui
S'il n'eut pas la voix de tonnerre.

Jamais coq ne chanta plus clair
Depuis celui de l'Evangile ;
Franc ou Romain, laïc ou clerc,
Jamais coq ne chanta plus clair.
Il fut Evèque, Duc et Pair,
Sitôt qu'il eut chanté Vigile ;
Jamais coq ne chanta plus clair
Depuis celui de l'Evangile.

Sa voix avait un tel élan
Que de Paris on put l'entendre,
Si bien qu'avant le bout de l'an
— Sa voix avait un tel élan ! —
Il devint Evèque de Laon ;
Même à la pourpre il put prétendre.
Sa voix avait un tel élan
Que de Paris on put l'entendre.

Les Picards étaient hasardeux
En ces temps de guerre civile ;
Trois surtout firent parler d'eux,
Les Picards étaient hasardeux.
Le Coq fait un, *Picquigny*, deux
Et trois, *Nicolas*, d'Abbeville ;
Les Picards étaient hasardeux
En ces temps de guerre civile.

Un mois après la Chandeleur
Lorsque les Etats s'assemblèrent,
Le Coq fut premier orateur,
Un mois après la Chandeleur.
Le noble homme et le Chanceteur
Tous les deux après lui parlèrent,
Un mois après la Chandeleur
Lorsque les Etats s'assemblèrent.

Ils avaient des amis chrétiens
Dans tous les coins de Picardie ;
Pour complices et pour soutiens
Ils avaient des amis chrétiens,
— Témoin le député d'Amiens,
Le fameux *Robert de Corbie*, —
Ils avaient des amis chrétiens
Dans tous les coins de Picardie.

C'étaient des amis chaleureux
De Charles, le roi de Navarre ;
Ils avaient Marcel avec eux,
C'étaient des amis chaleureux.
Le maître était un peu scabreux,
Mais leur fidélité fut rare ;
C'étaient des amis chaleureux
De Charles, le roi de Navarre.

Quoique en pensent les historiens,
Le Mauvais fut-il donc si traître?
C'était un fier bourgeois d'Amiens
Quoique en pensent les historiens.
Dix-sept de nos concitoyens
Furent immolés pour leur maître;
Quoique en pensent les historiens,
Le Mauvais fut-il donc si traître?

Quiéret paya pour le clergé,
Robert sortit de la tempête,
Picquigny mourut enragé,
Quiéret paya pour le clergé.
Le pauvre Colart fut jugé
Et puis on lui coupa la tête,
Quiéret paya pour le clergé,
Robert sortit de la tempête.

La forme de la Mort n'est rien,
Tous les martyrs ont leur courage;
Surtout lorsque l'on est chrétien,
La forme de la Mort n'est rien.
Dieu seul sait l'heure et le moyen,
Mais il adoucit le passage,
La forme de la Mort n'est rien,
Tous les martyrs ont leur courage.

Reposez en paix tous les trois,
Têtes chaudes et cœurs fidèles;
Bons serviteurs de mauvais rois
Reposez en paix tous les trois.
Prêtre, grand seigneur et bourgeois,
Francs Picards, entêtés rebelles,
Reposez en paix tous les trois,
Têtes chaudes et cœurs fidèles.

Thomas de Courcelle.

1430-1469.

Quel est ce chanoine picard,
Sous sa paupière longue et pâle
Voilant l'éclair de son regard,
Torche à Rouen, lumière à Bâle,

Bon esprit, cœur faible ou mauvais,
Lâche tout simplement peut-être,
Derrière *Cauchon*, de Beauvais,
Reconnaissant l'Anglais pour maître ?

— Ce visage double est celui
De Maître *Thomas de Courcelle*,
Bon Français à Bâle aujourd'hui,
Hier bourreau de la Pucelle ;

Subtilisant, dogmatisant,
Attisant quand on la condamne,
Dogmatisant, subtilisant
Quand on réhabilite Jeanne.

Brûlant son encens gros et fin
Sous le nez du dernier célèbre,
Et de Charles sept mort de faim
Fleurissant l'oraison funèbre.

Les politiques et les saints
Ont usé pour lui d'indulgence,
Et *Jean Jouvenel des Ursins*
Semble avec lui d'intelligence

Pour dissimuler les excès
De l'histoire contemporaine
Quand, en révisant le procès
De Jeanne, la bonne Lorraine,

Il convie aux nouveaux débats
Son confrère de Picardie,
Et lui laisse chanter tout bas
Sa petite palinodie.

Jouvenel protégeait les siens,
Il se souvenait sous la mître,
Que Thomas et lui dans Amiens
Etaient Chanoines du Chapitre.

Le très savant Pape *Enéas*,
— Un grand ami de la Pucelle, —
Ne parle que des airs béats
Du docte Thomas de Courcelle,

Qui, modeste, baissant les yeux,
Aimable et gardant le silence,
Aux hommes cachait de son mieux
Tous les trésors de sa science.

Fûtes-vous donc trop généreux,
Très-bon Evêque et très-bon Pape,
Envers le complaisant peureux,
Complice du bourreau qui frappe ?

— Peut-être, — mais du cœur humain
Vous connaissiez les défaillances:
Un savant n'est pas un Romain ;
On n'a pas toutes les vaillances.

Heureux les purs, heureux les forts,
Les saints moins souples que saint Pierre!
Mais où sont-ils, vivants et morts,
Pour jeter la première pierre ?

Pasquier Broët.

---

15 Août 1535.

Le quinze Août mil cinq cent trente-cinq, sept amis,
Fidèlement venus au rendez-vous promis,
Héroïques témoins de leur vertu sincère,
De leur serment d'Antan fêtaient l'anniversaire.

Or, voici le serment qui les réunissait.

A Montmartre ils étaient arrivés tous les sept,
Le matin du quinze août mil cinq cent trente-quatre,
Et là, prêts à mourir et surtout à combattre,
Ils s'étaient séparés du monde renié,
Puis ils avaient, ensemble ayant communié,
Chevaliers embrâsés d'une céleste flamme,
Pris Dieu pour capitaine et la Vierge pour dame.

L'histoire sait les noms de ces compagnons-là.

C'étaient : *Don Inigo Lopez de Loyola*,
Un Cid, — âme d'acier dans la foi retrempée,
Qui pour un froc d'école avait laissé l'épée,
François-Xavier, l'apôtre, — alors simple régent,
Lainez, Romain terrible et casuiste indulgent,
Salmeron, *Rodriguez*, *Bobadilla*, — *Le Fèvre*,
Un fils de la Savoie, ayant gagné la fièvre
De ces ardents chrétiens d'Espagne ; aux sept premiers
Conjurés s'étaient joints trois nouveaux chevaliers,

Lejai, vert rejeton d'un arbre à bout de sève,
Catholique Romain de la libre Genève,
Puis deux Français dont l'un s'appelait *Coduret*.

Le dernier, le saint Jean de la troupe, assurait
Que Calvin de Noyon, à la langue hardie,
Etait seul hérétique en notre Picardie.
Loyola l'appelait « l'ange » parmi les siens.

C'était *Pasquier Broët*, picard, prêtre d'Amiens.

Les Deux Sylvius.

1578-1655.

A Levilly, dans l'Amiénois,
Les *Sylvius* ont pris naissance
(*Sylvius* veut dire *Dubois*
En latin de la Renaissance).

Au monde l'un ou l'autre vint,
— En trouve qui peut le quantième, —
Vers quatorze cent quatre vingt,
Sous le fin roi Louis onzième.

L'aîné, voyant *Pierre Versé*
Honoré parmi les Evêques,
S'était de bonne heure exercé
A hanter les bibliothèques.

Dans Amiens *Versé* fut l'appui,
L'Apollon des Muses sacrées,
Quant à Notre-Dame-du-Puy
Il donna chez lui ses entrées.

Dubois l'aîné se dit : le temps
Du barbarisme est éphémère,
Les verbes reprennent leurs Temps,
L'avenir est à la grammaire.

Ce qui fit que *Dubois l'aîné*
Pédantisa dès son enfance,
Puis au collége de Tournai
Devint professeur d'éloquence.

— « La parole n'est que du vent, » —
Dit à par lui *Dubois le jeune,*
— « Mon frère est bien maigre, souvent
La bourse du professeur jeûne.

» Il est un bien meilleur métier
Que l'étude latine ou grecque,
C'est celui de *Jacques Coyctier,*
L'oncle de Monseigneur l'Evêque.

De ses écoliers un régent
A peine tire cuivre ou bronze ;
A son médecin que d'argent
A donné le roi Louis onze ?

Souvent dans des nuages d'or
La vocation se dessine ;
C'est ainsi, *Sylvius Minor*,
Que t'apparut la médecine.

On prétend que tu l'exerçais
Comme Hippocrate le conseille,
Mais qu'aux présents d'Artaxercès
Tu n'aurais pas fermé l'oreille.

Tu gardais, pareil au dragon,
Les pommes de tes Hespérides,
Et les historiens d'Harpagon,
T'ont mis dans leurs Ephémérides.

C'est toi qui, dit-on, le premier
A ta chair tendant des embûches,
L'Eté, tout en haut du grenier,
Montais les fagots et les bûches.

Tu résistais aux premiers froids
En frottant ta main rouge et nue,
Et puis en soufflant dans tes doigts ;
Mais quand la bise était venue,

Quand tu n'y pouvais plus tenir,
Quand il gelait à pierre fendre,
Pour te chauffer en souvenir
Tu remuais ta vieille cendre,

Puis tu montais à ton grenier ;
Grognant, poussant des plaintes sourdes,
Tu remplissais un vieux panier
Avec les bûches les plus lourdes ;

Tu t'échauffais à les porter,
Tu t'échauffais à les descendre,
T'échauffais à les remonter,
Quand le froid venait te surprendre.

Pendant soixante-dix-sept ans,
Sans dépenser une allumette,
Tu changeas l'hiver en printemps.
Suive qui voudra ta recette.

Si l'on connait les deux Dubois
C'est pourtant grâce à l'avarice ;
Grand talent surnage parfois,
Mais moins souvent que petit vice.

Quel est l'érudit acharné
Aux épluchures de l'histoire,
Qui de *François Dubois l'aîné*
A lu L'EXERCICE ORATOIRE ?

Et quel esprit à moitié sain,
Quelle cervelle inoccupée
De *Sylvius*, le médecin
Affronte la PHARMACOPÉE ?

Le livre du Grammairien
N'a d'autre attrait que d'être rare,
Celui du Médecin n'est rien,
Mais on se souvient de l'Avare.

Octobre-Novembre 1868.

CROQUIS A LA PLUME.

PAYSAGE.

Pluie.

Aujourd'hui vingt-quatre novembre,
Huit heures du matin. Il pleut.
Le sage qui garde la chambre
Reste au lit le plus tard qu'il peut.

Je vais seul à travers la plaine,
Humant la rosée et rêvant,
Sur une route assez vilaine
Pieds dans la boue et nez au vent.

(D'être vrai partout je me pique,
Le vrai seul est original,
Route est ici par trop épique,
Ce n'est qu'un chemin vicinal).

Devant, derrière, à droite, à gauche,
Sur ma tête, le temps est pris;
L'horizon fait une débauche
De monotonie et de gris.

Tout le long de l'immense courbe
L'Automne semble à pleines mains
Semer de la cendre de tourbe
Sur les champs et sur les chemins.

Il est pâle, — le rouge Automne,
Il est bien triste ce matin
Dans sa toilette monotone,
Sous son ciel de cendre et d'étain.

Devant ton chevalet, ô peintre,
Ton œil, ô poète, pourquoi
Faire poser ce triste cintre ?
Ces laideurs ne sont rien pour toi.

Pas un coin de ciel bleu qui troue
Le morne linceul sans couleur,
Partout de l'encre et de la boue,
Pas un lierre, pas une fleur,

Pas d'herbe verte, jaune ou rousse,
De bruyère aux tons violets ;
Buissons, talus et brins de mousse
Sont tous uniformément laids ;

Salis, estompés par la pluie,
Tous les tons froids, chauds, doux ou crus
Derrière une couche de suie
Semblent fondus ou disparus.

Devant un pareil paysage
Le prince des audacieux,
Courbet, s'enfuirait comme un sage
Et Corot fermerait les yeux.

Lorsque réaliste ou fantasque
A la nature fait la cour,
Il attend qu'elle se démasque
Pour lui souhaiter le bonjour ;

Mais le vrai campagnard persiste
A contempler les bruns labours ;
En tout temps la plaine est moins triste
Que la ville aux sales faubourgs.

Dans les champs la boue est plus propre
Que sur le pavé délabré.
— Si vous trouvez le mot impropre,
Remplacez-le par un plus vrai.

L'eau qui des gouttières ruisselle
Est bien plus sale assurément
Et plus pénétrante que celle
Qui vient tout droit du firmament :

Mieux vaut l'eau claire que la brume,
Le déluge que le dégoût,
L'arbre nu que le toit qui fume ;
Le ruisseau fait honte à l'égoût.

Dans certains hameaux, la chaumière
Est humide et fume à tout vent,
Elle est sans air et sans lumière ;
Une cour infecte est devant ;

L'aire est inégale et boueuse,
Et parmi les meubles épars
S'ébat une troupe hargneuse
D'enfants nus, morveux et criards ;

On ne s'y lave qu'au dimanche,
On y sent de vagues odeurs,
Le pain noir moisit sur la planche,
Becqueté des poulets rôdeurs ;

On y geint ; parfois la grand'mère
Se plaint parmi les nouveau-nés ;
Mais qu'est cette inculte misère,
Auprès de celle des damnés,

Qui grouillent, toussent et croassent,
Humant les odeurs de charniers
De leurs guenilles qui s'entassent
Dans les caves et les greniers ?

Fange, rebuts, ordure, aux villes
Jetés par tas et par flocons
Exhalent des miasmes stériles,
— Ici les fumiers sont féconds.

Certe, ils n'ont pas l'odeur des vôtres
Acres, mortels et froids poisons ;
Le laboureur sent dans les nôtres
Un avant-goût des floraisons.

L'hiver au printemps nous convie,
C'est le réveil après la mort,
Notre glèbe couve la vie,
Dans vos haillons la peste dort.

Aussi malgré l'eau qui traverse
Mon parapluie et mon manteau,
Les pieds mouillés, et sous l'averse,
J'esquisse en rêvant mon tableau.

Pour égayer les aspects tristes
J'ai des ressources, que n'ont pas
Les photographes réalistes
Et les manieurs de compas.

Mon miroir n'est pas une toile
Une machine à reflèter,
Et je puis soulever le voile
Qu'ils sont forcés de respecter.

Il couvre, ô nature divine,
Ton visage dans le tombeau ;
Moi, je me souviens, je devine,
Je compare, et le trouve beau.

On te croit morte, on t'abandonne,
Ton cadavre à certains fait peur ;
Aux impuissants, mère, pardonne ;
Moi je mets la main sur ton cœur,

Je le sens battre, ô bonne mère,
Et, près de toi resté tout seul,
Je travaille et m'amuse à faire
Des langes avec ton linceul.

Plaine de Ri, 24 novembre 1863.

Après la lecture d'un fragment de Sermon de Jacques de Lenda, frère mineur.

« Au Diable, pêcheur subtil,
Que faut-il
Pour prendre l'homme, sa proie?
Il emploie
Tour à tour, quand il lui plaît,
L'hameçon et le filet.

Mais le plus souvent de nasse
Il se passe,
Et happe le genre humain
A la main
Entre le doigt et le pouce,
Comme un braconnier d'eau douce.

La main du pêcheur narquois
A cinq doigts
D'une souplesse infinie :
Simonie,
Brigandage, Usure, Dol ;
Le petit doigt a nom : *Vol.*

De là vient la convoitise
Dans l'Eglise,
De là vient que les soudards
Sont pillards,
Que le bourgeois fait l'usure,
Que le marchand mal mesure,

Et que le pauvre affamé,
Mal famé,

Fait gros dos sous sa besace
Où s'entasse
Le pain qu'il quête et celui
Qu'il dérobe chez autrui.

Nagez droit dans vos rivières,
Mes chers frères,
Car, de la main du pêcheur
Le pêcheur
Ne fait, — cela va sans dire, —
Qu'un saut dans la poêle à frire.

Au subtil et rancunier
Braconnier
Dieu répond : C'est nous qui sommes
Pêcheur d'hommes.
Le Seigneur nous prend aussi
Avec cinq doigts. Les voici :

Le premier est *Patience*,
Puis *Science*,
MISÉRICORDE DE DIEU
Au milieu,
Justice fait quatre, et *Force*,
Cinquième et dernière amorce.

Quand le Maître fort et doux
Met sur nous
Sa main de juge et de père
En colère,
Toujours le doigt du milieu
Est le plus long doigt de Dieu. »

Ainsi sous Charles huitième,
En carême,
Parla Jacques de Lenda
Qui plaida
Si bien la cause bénie
De la clémence infinie.

Ces terribles Cordeliers
Familiers
Etaient-ils si ridicules ?
Leurs émules
Aujourd'hui prêchent-ils mieux
Que ne prêchaient leurs aïeux ?

Du Clergé la simonie
Est bannie,
Mais le Diable trouve bien
Le moyen
Par constance ou par surprise
De mettre un doigt dans l'eglise.

Quant aux poissons séculiers,
Par milliers
Le malin les prend sans peine
A main pleine,
En conservant à ses doigts
La même glu qu'autrefois.

Juge irrité, père auguste,
O Dieu juste,
Il nous met à bon marché
En péché,
Considérez, je vous prie,
Notre grande étourderie.

Lorsque sur le genre humain
Votre main
Puissante, terrible et tendre,
Veut s'étendre,
Fermez les doigts, ô mon Dieu,
Hormis celui du milieu.

Janvier 1869.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Scrap-Book. Préface	1
De quelques choses simples	2
Eglogue picarde.	4
Bourgeons des lilas.	6
Question d'argent	8
La fin du monde	9
La Cavalcade	10
Critique. — Le Fils naturel, de M. A. Dumas fils	21
— — La Fille du Millionnaire, de M. E. de Girardin.	
— — La Jeunesse, de M. Emile Augier	
— — Le Bonheur chez soi, de M. V. du Hamel.	33
La Ferme et l'Atelier	43
Notes au crayon d'un Casanier en voyage.	48
Les Artistes Picards à l'Exposition de 1859	83
Nos Artistes à l'Exposition de 1861	95
Impressions de voyage	116
— Carcassonne. — Dans la cité.	123
Où donc est la gaîté ?	126
Exposition de 1864. Nos Artistes de Picardie et d'Artois	129
Noël	144
Exposition de 1865. Nos Artistes de Picardie et d'Artois	146
Le Soleil	165
Pendant un convoi de 1re classe.	167
Exposition de 1866. Nos artistes de Picardie et d'Artois	171
Libera.	184
Taches et Trous.	187

Le Pêcheur à la ligne 191
Une visite 197
Miettes de l'Histoire d'Amiens 205
— Sur la place du Parvis 205
— Dans la Cathédrale 206
— Passim. Ici naquit Vincent Voiture 208
— — Rue de Metz-l'Evêque. 209
— La Ballade de Guillot d'Amiens 211
Les Picards au salon de 1868. 214
Emortuale. Douzain sur la Mort. 260
Miettes de l'Histoire d'Amiens. (2e série). . . . . .
— Dans la Cathédrale. Artistes et Chanoines . . . 267
— Robert Le Coq. 271
— Thomas de Courcelle. 275
— Pasquier Broët. 277
— Les deux Sylvius. 279
Croquis à la plume. — Paysage. — Pluie 283
Après la lecture d'un fragment de Sermon 287

ERRATUM.

De la page 266 à la page 281 *au lieu de* 367 et suivantes, *lire* 267 et suivantes.

IMP. DE LENOEL-HEROUART.

332

8616 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002519048b

CE PQ 2338
.L45S38 1870
COC LE VAVASSEUR SCRAP-BOOK
ACC# 1315645